

ANNE VONESCH

L'EMPATHIE

RACONTÉE **au monde**
de l'élevage

Regards croisés
sur le **BIEN-ÊTRE**
des animaux

ÉDITIONS THÈME SENSIBLE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Anne Vonesch, 2016.

ISBN : 978-2-9555467-0-3

*À notre frère Gottfried
Münch qui a rejoint l'éternel
vivant à l'âge de 17 ans. Il a
sauvé la vie d'un chien, et il
cotisait à la Ligue contre la
vivisection.*

*« Il semble que nous soyons une espèce répétitive,
du moins en ce qui concerne nos erreurs. »*

Kathinka Evers, *Neuroéthique*, page 72.

INTRODUCTION. UNE VITRE FROIDE

Aimer les animaux

La femme c'est moi, une femme comme tant d'autres. De son bureau, mon mari m'a téléphoné pour prendre des nouvelles des deux petites tourterelles. Il est soucieux et protecteur. Oui, elles vont bien, elles mangent et remuent leurs ailes. Bientôt, elles iront se percher sur la lampe au-dessus de la table à manger. Vite, dira mon mari, enlevons les plats de sous la lampe, avant qu'elles ne laissent tomber de menus souvenirs. Mon mari anticipe.

Il se délecte, sous le feuillage du noisetier, de la compagnie de l'écureuil qui (de son bon droit) récolte nos noisettes, les ronge bruyamment et crache les coquilles à travers les branchages. Mon mari est complice.

Moi, je suis impatiente. J'ai mes combats. Je me lance dans une révolte, timide et déterminée, tout en restant à tout moment la femme de quelqu'un et une pierre angulaire posée de travers mais stable de ma famille, dans un lieu où les arbres grandissent, repérables par *google earth*, et au sein d'un milieu encadré par notre quotidien régional. L'amour des animaux a les pieds sur terre.

Introduction. Une vitre froide

Sur cette terre, je ne suis qu'un maillon dans la grande chaîne de tous ceux qui voudraient résister contre l'indifférence et la violence envers les animaux, un maillon accroché à l'actualité sociétale. Je deviendrai quoi, *in fine* ? Un nom dans un arbre généalogique ? J'y serai celle qui a aimé les animaux, et je donnerai la main éphémère à ceux qui les aiment et les aimeront toujours. Mais détrompez-vous : je ne pars pas encore chez les ancêtres. J'ai trop de choses à vous dire. Je suis si heureuse de vous rencontrer sur mon chemin, vous, qui aimez aussi les animaux : femmes qui aimez les animaux, parents qui avez des enfants aimant les animaux, et hommes qui avez des femmes aimant les animaux. Et hommes qui vous-mêmes aimez aussi les animaux. Mais peut-être ne les aimez-vous pas spécialement. Restez quand même avec nous. Je vous invite à un dépaysement pas banal à cause d'eux.

Peut-être êtes-vous très sûr de vous, peut-être un peu moins. Lorsque vous êtes avec les animaux, ils ne portent pas sur vous un regard critique. Ils se fichent de savoir comment vous êtes habillé, de votre statut social, de vos diplômes et revenus, et ils ne vous culpabilisent pas. N'est-ce pas une invitation à s'enfuir de la société bien-pensante des hommes pour rejoindre les animaux ? Mais est-ce si facile ?

Les animaux, du moins ceux que nous fréquentons le plus, à savoir les mammifères, ont des poils. Leur

Introduction. Une vitre froide

présence, leur passage, leur affection et leur tendresse, laissent des traces, laissent des poils derrière eux, sur les carrelages et tapis, sur vos vêtements, sur le canapé. Mieux vaut en rire que pleurer. Attention, je m'engage sur un chemin périlleux. Peut-être aimez-vous les ménages impeccables, irréprochables. Je ne vous connais pas. Etes-vous tolérants aux poils de chien ou non ? Un peu, moyennement, beaucoup ? Pas du tout ?

Ce n'est pas grave. Je vous rassure. Dans ce livre il n'y aura pas de poils de chiens, mais seulement des mots. Pas de poils qui dérangent, dans la soupe, sur le beurre, dans les escaliers, mais des mots qui s'envolent. Des mots à partager. Des mots blessés, parfois. Peut-être que l'un ou l'autre mot blessant s'est échappé et divague : il est si difficile de tous les surveiller et de bien éduquer chacun. Il y a aussi des mots qui réparent, des mots à moi, des mots qui viennent des autres. Car eux, les autres, sont là, à chaque instant, avec leurs histoires, leurs habitudes, leurs règles et leur regard.

Les autres gens ? Ils marchent, ils mangent, ils travaillent, ils font la fête. Ils rigolent, ils en bavent, ils pensent, ils croient, ils jugent, ils s'en fichent, et parfois ils font peur. Je partage leurs trottoirs, leurs magasins, je passe à travers leurs portes et je suis assise sur leurs chaises. Mais il m'arrive aussi de vivre dans un monde différent du leur. Là-bas je rencontre des personnes que j'ai déjà croisées dans la rue, mais il n'y a pas foule. Peut-

Introduction. Une vitre froide

être que tout simplement là-bas, les gens se dispersent et ne font pas de bruit. Je peux vous en citer un bon nombre que j'ai déjà salués là-bas. « Tiens, toi aussi tu viens ici ? » ou « Oh, quel plaisir ! vous êtes une habituée ? Moi oui... » Vous aussi ? Peut-être ai-je oublié votre nom ? Excusez-moi. D'ailleurs, parfois, on se donne rendez-vous entre amis. Mais très curieusement, beaucoup de gens n'arrivent pas à y aller. Ils sont arrêtés par quelque chose. Pourtant cet autre monde existe dans le même temps et dans le même espace que le monde banal de tout le monde. Connaissez-vous les autres univers des contes de *fantasy* ? Il peut y avoir une imbrication des mondes comme l'a décrit Pullman dans sa trilogie fantastique *À la croisée des mondes*. Chez lui, pour passer d'un monde à l'autre, il faut passer par des fenêtres, et ces fenêtres sont découpées dans l'air avec un couteau magique.

Mais dans la société des hommes, il existe un verre froid, très froid, qui est posé devant l'autre monde dont je parle, le monde des animaux, le monde de leurs émotions. Un verre froid qui s'efface...

La truie

En France en l'année 1997, j'entre dans une porcherie, avec un petit groupe de gens. De chaque côté du couloir se trouve une rangée de cases exigües. Dans

Introduction. Une vitre froide

chacune sont placées des tubulures métalliques entre lesquelles est fixée une truie bien nourrie, dans l'attente du déclenchement de la naissance de ses porcelets. Le plafond est bas, c'est assez propre, sauf qu'un léger voile de poussière se voit dans l'éclairage électrique qui assiste une fenêtre ridiculement petite au bout du couloir. Sur les barrières de chaque case est accrochée une feuille qui comporte les données enregistrées pour chaque truie, son numéro, sa parité, ses portées précédentes, les évènements sanitaires. Je vois ces truies avec mes yeux, et pourtant elles donnent une curieuse impression d'irréel, tout comme un film est différent de la réalité. Certes, les truies bougent un peu, mais il leur manque une dimension et une intensité qui les rendraient totalement vraies et vivantes. Car entre notre groupe d'humains et leur rangée de cages en acier galvanisé je sens interposé le grand verre qui émet son froid. J'ai une sensation étrange comme si je n'étais qu'un robot me représentant.

En ce moment arrive une secousse. Un verrou cède, la façade vitrée entre les truies et moi se dissout. L'image ordonnée des truies s'effondre comme un artéfact construit à partir de manuels scolaires d'un autre âge et qui ne signifient plus rien. Mon regard tape contre les barrières métalliques des cages dont les reflets dansent un instant en rond, la petite fenêtre fonce vers mes yeux et repart comme une fusée dans la nuit, l'ampoule

Introduction. Une vitre froide

éblouit, s'évanouit et se repose au milieu de l'air chargé des micro-émanations d'un milieu noyé dans l'ambiance du lisier et la grisaille d'un béton vieilli. Tous les éléments se repositionnent avec un réalisme sans faille dans la même configuration qu'avant. Les autres gens sont allés plus loin. Peut-être n'ont-ils rien remarqué. Mais moi je me trouve dans l'autre monde, le monde des animaux qui ressentent la joie et la peine, sans qu'aucune façade froide ne s'interpose entre leurs émotions et moi. Et je reconnais, entre les barrières, des êtres vivants, de grands corps roses, quelque peu difformes, les truies, avec plein de petites vies minuscules et pétillantes abritées à l'intérieur de leurs ventres. L'une des truies, une petite, une jeune, est assise là comme un chien. Elle tremble. Jusqu'à ce jour, elle avait vécu avec d'autres cochettes¹, dans un grand hangar paillé. Aujourd'hui, elle a changé de bâtiment, et le piège de tubulures s'est refermé sur son corps, et ses pieds à l'arrière cherchent appui sur le grillage en fer au-dessus d'une fosse à lisier. Impossible pour elle d'avancer, de reculer, de se retourner, de fuir. Comme les autres, elle est prisonnière, mais pour elle, c'est la toute première fois qu'elle est entrée dans cette salle dite « maternité », et qu'elle se trouve bloquée en cage de mise bas. Seule. Fini le toucher avec les autres truies,

¹ Une cochette est une jeune truie n'ayant pas encore mis bas.

Introduction. Une vitre froide

plus de contact des yeux, plus aucun « moi je vais dans ce coin, toi aussi ? » Disparue la paille. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Les barrières ne cèdent pas à son désespoir. Elle tremble encore. Je regarde ses yeux. Elle n'a encore jamais vu de visiteur venu d'un autre monde. Lorsque je quitte l'enceinte de la porcherie, elle y reste. Elle n'en sortira que pour l'abattoir, le jour où elle ne sera plus rentable. Bientôt. Qu'importe ? La révolte du corps s'épuise. Le tremblement s'arrêtera.

La chienne

La toute petite chienne qui sera la mienne, avait vécu près de 2 ans à la chaîne, attachée à sa niche garnie de rien, même pas d'un vieux sac. Car dès que ses propriétaires lui donnaient quelque chose, elle le déchirait tant son ennui était immense. Donc elle ne reçut plus rien. Pour ces gens, la grande vitre froide était à sa place devant le coin de la cour où la petite bête menait son semblant de vie, et ses maîtres ne percevaient pas la moindre étincelle de sentiment à travers ce filtre froid, même lorsqu'ils lui apportaient de quoi avaler pour ne pas souffrir de faim dans son corps, mais rien pour nourrir son besoin d'affection. Étudiante à l'époque, j'avais le droit de la promener de temps en temps. Vint le grand jour, le plus merveilleux des jours :

Introduction. Une vitre froide

j'ai pu emmener la petite bête chez moi, pour toujours, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Pendant les quinze jours qui suivirent son adoption, elle ne faisait que sauter de joie, de toute sa petite douzaine de kilos. À chaque pas que je faisais, elle me suivait en rebondissant de bonheur. Elle était si petite, et si émouvante. L'attachement est plus fort que l'attache.

La vitre froide

Nous venons de traverser deux fois cette vitre froide que nous avons vue et sentie, interposée entre les animaux et les hommes. Les deux fois elle s'est évanouie, dissoute, dans la tristesse de la truie, et dans la joie de la chienne. Pourtant la vitre avait été là. Qu'il était glacial son verre, et dur ! C'est à une vitre très spéciale que nous avons à faire, mobile, fantomatique, mentale, troublante, artificielle, frontalière car séparant les animaux et les hommes. D'où vient-elle ? Sa véritable origine sera racontée tout de suite, quelques pages plus loin.

Oui, nous avons affaire à des secrets subtils et aux voies insondables du mal. C'est pourquoi le langage du conte pourrait se prêter à l'exercice de ce récit. Ce sera l'histoire de ce verre froid qui coupe tant d'hommes des animaux, de leur vécu, de leur chaleur, de leur respiration, de leurs odeurs, de leurs espoirs, désirs,

Introduction. Une vitre froide

échecs, épanouissements et éclats de joie. Lorsque le langage du corps de l'animal est filtré à travers cette vitre artificielle, son message devient figé et muet et incompréhensible. Tant de scientifiques sont affairés à astiquer la vitre froide avec leurs instruments et leurs statistiques en prétextant que cela leur permet de voir clair à travers pour étudier les animaux. Mais aussi longtemps qu'ils ne se rendent pas derrière la vitre, leurs théories et manipulations restent des fragments déformés.

Il ne s'agit de rien d'autre que de pleinement percevoir les émotions des animaux. Pourquoi est-ce si simple et si difficile à la fois ? Pourquoi la vitre tantôt s'installe et tantôt s'en va ? Nous avons réussi à passer ; comment cela peut-il se faire ? C'est la question qui nous occupera à travers tout ce livre. Nous allons d'abord en parler dans le langage du conte. Ensuite nous chercherons à comprendre les réalités dans le langage de la science, vulgarisée bien entendu. Si vous craignez les fantaisies contées, vous pouvez sauter tout de suite un chapitre plus loin. Si par contre le questionnement scientifique insistant vous serait de trop, restez-en avec le récit de son image en miroir. Il n'y a pas de mal, la sagesse parle différentes langues.

Introduction. Une vitre froide

Le bonheur

Soyons clairs. Le fond de ce qui nous motive est de prendre parti pour les animaux, parce que nous les aimons. Car l'amour des animaux veut que leurs joies l'emportent sur leurs peines et qu'ils soient heureux. Animal, vis ta vie, la tienne, celle qui te convient. Que ta vie soit belle. Oui, c'est possible. Il y a des animaux qui vivent bien leur vie et qui meurent à côté des hommes sans souffrir à cause d'eux, de souffrance tantôt inutile, gratuite, stupide, tantôt lucrative, sophistiquée et cynique, couvée dans les têtes de l'espèce dite la plus intelligente.

Nous n'avons pas à nous accommoder d'un statut d'observateur et d'expérimentateur faussement neutre. Nous nous engageons pleinement dans l'émotion. L'émotion nous laisse émettre des signaux, et nous recevons de la part des animaux des messages imprégnés d'émotions. Cela nous apporte des connaissances, et ce sont justement des connaissances dont nous avons besoin. C'est ainsi que notre amour des animaux éclaire notre volonté.

Pour la suite nous prévoyons un grand nombre d'allers-retours entre sentiments et distanciation. Nous répéterons les sauts entre les paroles du cœur, qui fait pulser les émotions, et les mots à sec, lyophilisés, d'une discipline scientifique. Vous savez bien que l'émotion

Introduction. Une vitre froide

est toujours suspecte, par contre les statistiques sont réputées sérieuses et impressionnent les crédules. Toutefois les émotions peuvent être lucides, et les chiffres des artéfacts. Notre va-et-vient entre l'intuition et la science servira à tester les vérités de l'une et de l'autre et à déjouer les pièges. Soyons à l'écoute de tout, aiguisons la rationalité de notre sensibilité, dans le monde humain et dans le monde des animaux.

Mais commençons, comme prévu, par notre conte.

MIROIR DE LA SCIENCE. UN CONTE

Le miroir brisé

Vous vous trompez si pour vous le diable n'est qu'un personnage haut en couleurs qui taquine les croyants au moment de la prière. Au pire des cas, pensez-vous, il tiendrait un commerce pour échanger des biens de ce monde contre l'obtention d'une âme ? Après tout, personne n'est obligé de tomber dans son piège. Le diable serait donc un personnage plutôt marginal qui ne s'adresse jamais à vous ? J'hésite un peu à vous raconter l'histoire du diable telle que je l'ai connue. Car ce que le diable fait est vraiment moche. Mais ne vaut-il pas mieux être prévenu ? Le diable essuie tous les jours des échecs. Qui sait, peut-être qu'un jour mon histoire vous sera utile. Alors allons-y.

Pour se familiariser avec les manigances de ce sinistre personnage, il n'y a rien de plus plaisant à lire que le conte de *la Reine des Neiges* de Hans Christian Andersen, qui l'a publié en 1844. C'est une succession d'histoires enchantées qui nous relatent les aventures de deux enfants, dans le jardin de la magicienne, avec les brigands et la corneille, chez la Lapone et la Finnoise, et au palais de glace, mais tout commence avec ce que le diable a concocté.

À cette époque il avait fabriqué un miroir qui possédait le pouvoir de faire rétrécir à presque plus rien tout le beau et le bon qui s'y réfléchissait, mais tout ce qui ne valait rien et paraissait mauvais, était grossi et exacerbé. Ainsi étaient défigurés les paysages comme les hommes et leurs visages, et lorsqu'une pensée bonne et pieuse traversait un homme, elle apparaissait dans la glace comme un ricanement, de sorte que le diable dut rire de son invention. Lui et ses élèves voulurent alors monter jusqu'au ciel, pour se moquer des anges et du bon Dieu. Mais plus ils s'approchaient de Dieu et des anges, plus le miroir faisait de grimaces, et il frémissait tellement entre leurs mains qu'ils n'arrivèrent plus à le retenir. Il tomba à terre et se brisa en cent millions et encore plus de morceaux. Et chaque morceau, fût-il aussi minuscule qu'un grain de sable, garda toutes les propriétés que le miroir avait possédées. Ceux qui recevaient un tel grain dans l'œil, voyaient désormais tout de travers et n'y reconnaissaient plus que le mal, et pour ceux atteints au cœur l'effet fut épouvantable — le cœur devenait une motte de glace. Et le conte de Hans Christian Andersen nous relate l'histoire du petit Kay qui un jour dit : « Aïe, ça me pique dans le cœur, et quelque chose a volé dans mon œil ! » Vous devinez qu'il sera très difficile de le sauver.

Oh ! le diable se souvient trop bien de sa défaite, lorsqu'il tenta d'approcher le bon Dieu et que celui-ci

lui apprit à trembler ! Depuis ce jour, il préfère s'attaquer aux plus faibles, et c'est de cela que je voudrais vous avertir.

Le miroir recyclé

« Que de temps s'est écoulé depuis que j'ai fabriqué ce miroir qui m'est tombé des mains ! » se dit-il un jour. « Voyons ce qu'il en reste ? Je vais me divertir à recycler les morceaux du vieux miroir, car j'en ai trouvé quelques pièces qui paraissent encore bonnes à l'usage. »

Il les prit et les travailla dans son usine. Car il possède de grands ateliers où ses élèves inventent des matériels de guerre et tous les faux et vices de fabrication qui causent les plus terribles des accidents. Alors ils éclatent de rire et font couler le champagne. Le diable fit fondre une grande quantité de vieux verre, et il y mélangea les trois bris du miroir qui transforme la beauté en laideur et rend le recueillement risible. Puis il eut l'idée d'y rajouter quelques ossements, finement moulus, d'un grand Inquisiteur dont il préservait quelques restes dans son coffre-fort avec d'autres poudres magiques et des tissages maléfiques. Ainsi il fabriqua une sorte de verre dans lequel de minuscules grains rayonnaient du froid. Ce fut grâce à la farine des ossements que lui réussit si bien ce tour de magie. Le semblant de transparence de ce matériau laissait passer

les regards calculateurs mais figeait de froid toute émotion faisant chaud au cœur, qui venait de devant ou de derrière le verre. Chaque fois qu'un morceau de cet artéfact était posé entre des hommes et des animaux, les hommes ne comprenaient plus ce que les animaux percevaient et ressentait. Les hommes ne se trouvaient alors plus d'aucune manière concernés par les joies et les envies, les peurs et les peines qu'éprouvaient les animaux de l'autre côté de la vitre froide. Les quelques bris de l'ancien miroir que le diable avait inclus dans le nouveau matériau, rajoutaient un effet redoutable : si jamais une femme ou un homme voulaient exprimer de la pitié envers des animaux placés derrière une telle vitre, leur compassion était défigurée au point de paraître ridicule et méprisable.

Ainsi le diable s'attendait à ce que les hommes fassent aux animaux des choses épouvantables sans en être gênés le moins du monde, et ce spectacle lui faisait passer le temps entre les guerres et autres catastrophes. Il voulut également reprendre l'expérience ancienne qui consiste à faire pénétrer de minuscules grains de cette sorte de verre dans les yeux et à en envoyer des morceaux dans les cœurs, ce qui à l'époque avait transformé celui du garçon en un bloc de glace.

Je vous recommande de relire dans *la Reine des Neiges* de Hans Christian Andersen comment le petit Kay fut sauvé, et comment les chaudes larmes de la petite

Gerda — quand elle l'eut enfin retrouvé, insensible et bleu de froid, dans le palais de la reine —, oui, comment ses chaudes larmes tombèrent sur la poitrine de Kay, rentrèrent jusque dans son cœur, firent fondre le bloc de glace et consommèrent le morceau du miroir. Alors le garçon se mit à pleurer tellement que l'autre éclat du miroir fut emporté hors de son œil. Et le conte ne finit qu'après que toutes et tous auront retrouvé une vie heureuse dans l'amitié et dans l'amour.

Ainsi, à cette époque, l'amour, la fidélité et la persévérance ont été plus forts que la froideur intelligente et insensible qui avait envahi le cœur du petit garçon.

Hélas, le nouvel ouvrage manufacturé était encore plus redoutable que l'ancien. Le diable se fit de suite le commercial de son invention de vitre, et réussit à en placer plusieurs beaux échantillons dans des universités et instituts prestigieux. Le regard à travers ce verre a permis à d'illustres scientifiques de faire comme si les émotions des animaux n'existaient pas. Le diable était enchanté. Il n'aurait pas pu espérer un meilleur résultat pour son invention. Mais comme il en eut vite assez de jouer à ce fichu métier de représentant, il s'orienta vers de nouvelles méthodes, dans un autre milieu.

Le diable à la campagne

Du temps de la Reine des Neiges, les gens se déplaçaient à pied ou avec des chevaux ou encore des rennes. Mais le diable passe entre les décennies et les siècles comme nous allons d'une pièce dans une autre ; il réapparaît où ça lui plaît et s'invente les moyens de transport adaptés à ses fins.

Un matin d'été on aperçut ce personnage au volant d'un curieux véhicule ressemblant à un carrosse remanié, aux vitres teintées, en train de se garer sous les châtaigniers, en lisière d'une forêt qui couchait son ombre sur le pré matinal. Par le chemin herbeux bordé de mûriers où les insectes étaient à l'affût des rayons du soleil, approcha sans se presser un paysan qui emmenait une vingtaine de cochons au pâturage, en forêt, et il leur parla « Eeéh ! venez les gamins, veneeez, vous allez vous régaler ! » Et les cochons s'en donnaient à cœur joie, à fouiller dans la terre qui exhalait l'odeur fraîche et intense des feuilles et de l'humus grouillant de vers et d'insectes, et à grignoter des racines et des plantes. Point de bise. Le diable confia quelques grains de sa vitre terne aux moucheron éphémères qui dansaient sur place, entre l'herbe du chemin et les branches des châtaigniers. Et le soir à table, lorsque Rémy le paysan ouvrit un nouveau bocal du bon pâté, il dit à sa femme : « J'ai eu un moucheron dans l'œil, ça me gêne encore. »

Quelques semaines plus tard, le paysan se mit à réfléchir. Quelle vie de s'embêter avec ces quelques cochons. Et avec ces quatre braves truies qui traînaient dans la boue avec leurs porcelets, et qui lui faisaient la fête quand il leur amenait le repas dans la brouette ! Produire une soixantaine de cochons, alors qu'il pourrait en produire deux mille ! Et il se construisit une porcherie où le soleil n'entrait pas. Il apprit à fièrement manipuler les vagins et les utérus de ses truies afin d'en retirer toujours plus de porcelets. Il ne comprenait plus que les truies rêvaient d'aller brouter, et que leurs cris stridents quand gargouillait la soupe arrivant à travers les tuyauteries, exprimaient le mal dans leur corps et la folie dans leur âme. Il ne comprenait plus rien de ce qu'elles disaient, mais il savait manier les seringues et les aiguilles. Et bientôt cela lui sembla ridicule de ne produire que deux mille cochons. « Ça marche mieux que prévu », ricanait le diable dans son costard sur mesure.

Vu que le matériau maudit rendait si bien, il décida de continuer quelque temps dans cette affaire-là, histoire de bien imprégner le monde rural de sa marque. Il mettait ses sombres lunettes de soleil, il plaçait le seau noir rempli de grains de verre dans le coffre de son automobile, s'installait au volant qui lui obéissait sans même qu'il ne le touche, et accélérail comme une fusée pour disparaître dans un nuage de poussière fumeuse. À

tous les endroits où il s'arrêtait, il dispersait dans le vent une poignée de son sinistre produit. Loin des villes, l'envie le prit de sentir sur son front le courant d'air de la terre qui tourne, et il se fabriqua une imitation mécanique précise d'un cheval de course. Le diable est un fin bricoleur. Sûr de son génie, il espère même inventer un jour les formules qui permettraient de transformer le vrai vivant en systèmes automatiques. Son cheval artificiel constituait un essai fort intéressant. Le diable l'enfourchait après avoir accroché son seau noir derrière la selle, et laissait le vent emporter par-ci par-là une pincée de son faux sable en grain de verre maléfique. Au fil de ses cavalcades, le seau s'allégeait.

Il en fallait si peu pour rendre les paysans aveugles aux douleurs que subissaient leurs vaches au regard patient, à leurs angoisses et à leur nostalgie des prairies quand elles restaient entravées. À peine un grain dans l'œil pour laisser brûler des cornes, broyer des cordons spermatiques, nécroser des testicules, amputer des queues, couper des griffes et mutiler des ailes, sectionner les becs dans le vif, attacher à vie, frapper, traîner... sans faire de sentiment. « Elle gueule, la vache », dit le paysan, quand il lui prend son veau : un grain de verre a migré dans le cœur de l'homme, et séparer ce que la nature a mis ensemble, ne le touche plus. Et le diable, sautant en avant et en arrière à travers

les temps, s'amuse à observer de quelle manière chaque nouveau siècle exprime, reprend, transforme, les douleurs des précédents. À l'époque où nous avons grandi, l'obsession des chiffres contaminait l'humanité à la manière d'une épidémie sournoise, au point que les paysans se persuadaient que ce n'était que par les chiffres qu'ils pouvaient exercer leur métier. Compter la production par heure, par quart d'heure, et pourquoi pas par minute, devenait leur fierté. Le diable savourait une excitation semblable à celle des visiteurs d'une foire lorsque la grande chenille accélère ou que le grand huit descend à pic. Les cadences s'emballent. Le tourbillon des chiffres devient incontrôlable, dément, mortel. Il y en a même qui construisent des machines sophistiquées pour rafler du profit à la seconde et à la fraction de seconde ! Tous les freins ont lâché.

Pour le diable c'est hilarant. Mais il a soif de nouveautés et en veut toujours plus. Trop de facilité suscite l'ennui ; alors il envisagea de revenir, comme dans les anciens temps, au tête-à-tête avec les personnes qui lui plaisaient.

Tout le monde sait que, dans un sens ou dans l'autre, c'est en s'en prenant aux enfants que l'on a les meilleurs résultats. Le diable ne manquait pas d'y songer, sans se presser.

La mémoire des enfants

Aux confins d'une petite ville, dans une petite maison près du ruisseau, vivaient deux enfants, la petite sœur et le grand frère, Amélie et Frédéric. Ils avaient six et sept ans, tous les deux des cheveux roux insoumis au peigne, et chacun un *tee-shirt* décoré de souris, un *short* plein de taches, et des sandales rouges toutes neuves. Leurs parents étaient partis en voyage avec la grande valise brune qui a dix tirettes. Leur grand-mère et Poumia la chienne faisaient attention à eux. L'été était enchanté. Le soleil cajolait chaque feuille au jardin. L'après-midi la rivière chantonait sous la chaleur et poussait des rires de joie chaque fois que Poumia sautait dans l'eau. Poumia avait juste la hauteur du siège d'une chaise, elle était d'un brun clair et d'une allure fine ; l'une de ses oreilles était pointue, l'autre pliée, elle avait un museau de renard, un caractère sociable et un tempérament alerte. La grand-mère avait des cheveux bouclés pointant dans tous les sens, encore un peu roux sous la blancheur, un chemisier blanc avec un col autour du cou, une bonne rondeur autour des hanches et des pieds nus dans de vieilles sandales. Elle adorait le désordre et l'improvisation, mais ne manquait pas de préparer le soir de fines crêpes garnies de toutes les douceurs issues des boccoux du grand buffet. « Il faut que les petits aient de bons souvenirs », disait-elle toujours. En ce début

d'après-midi, le temps s'était arrêté sur un enchantement intense. Les enfants jouaient au ruisseau. La grand-mère s'installa à la vieille table sous le noyer, pour préparer les abricots pour la confiture. Quand les abricots furent prêts, elle resta assise. Le bonheur du présent remplissait l'air à la manière de toutes ces molécules qui sont réputées y être sans qu'on ne puisse les voir. La grand-mère respirait en y goûtant voluptueusement, comme le faisaient autour d'elle les feuilles aux arbres, les graminées en fleur et les insectes comblés de verdure et de nectar. La chaleur estivale augmentait. La grand-mère se mit à méditer, et en respirant le bonheur elle se sentait proche de sœur souris, de sœur petite guêpe, et de l'oncle corneille qui gambadait dans le pré.

« Est-ce que le monde deviendra meilleur ? Y aura-t-il moins de mal et plus de justice et de réparation ? »

– Oui, j'y crois », se répondit-elle.

« Ce sera le tour de la génération des petits d'y veiller. Je crois en eux. Je dois protéger ces petits. Et eux, s'ils sont protégés, protégeront à leur tour.

– Je veux leur transmettre ce que moi j'ai aimé. Que d'autre puis-je leur donner ? Je leur fais confiance, oui, c'est cela, je leur fais confiance. »

Les petits s'approchèrent avec des mines annonçant une surprise de taille. Ils attrapèrent vite quelques abricots pour les avaler, puis invitèrent solennellement

leur grand-mère à venir s'asseoir sur le radeau qu'ils avaient fabriqué pour qu'il flotte sur leur pataugeoire, créée par un barrage de cailloux, au bord du petit ruisseau enjoué. La grand-mère accepta avec plaisir. « Quel magnifique travail ! », admira-t-elle, « et vous avez pris ma meilleure ficelle, oui, oui, je suis ravie de m'asseoir sur votre radeau ». Même à l'ombre des aulnes il faisait si chaud que n'importe qui ne pouvait que rire en s'asseyant dans l'eau sur un radeau qui se repose sur le gravier au fond d'une pataugeoire.

Cette journée devint le sommet de ce que peut accomplir un temps d'août. Elle était si culminante qu'il fallait qu'elle éclate de sa chaleur enivrante. Des masses d'ombres bleu foncé gagnaient le ciel à l'ouest. Le soleil illuminait d'une dernière splendeur dorée la canopée des arbres et les toits rouges. Puis le souffle de l'orage se déchaîna et se mit brutalement à agiter les branches pour en arracher autant qu'il pouvait.

Imaginez que vous vous envoliez dans des allers-retours sur une balançoire poussée par un vent brutal et incontrôlable. C'est ainsi que le diable en personne se laissait porter par les rafales, et pour un court intermède il était si satisfait de tous les maux engagés et à venir qu'il ne pensait pas en inventer de nouveaux.

À l'intérieur de la maison, la grand-mère s'installa sur le grand fauteuil vert dans le salon donnant sur la terrasse et commença à lire aux enfants un livre qu'elle

avait aimé quand elle avait été une petite fille. Il s'appelait *Docteur Dolittle et ses animaux*². Ce docteur avait été si généreux pour soigner et accueillir les animaux qu'il perdit ses clients humains et devint très pauvre. Mais Polynésia, le perroquet, lui enseigna les langues des animaux. Alors les aventures se précipitèrent, et ceci à une époque où les chevaux tiraient encore les charrettes sur les chemins, et le vent poussait les bateaux à travers les océans. Mais la lecture n'en était qu'au tout début de son histoire, et la voix claire et animée de la grand-mère était accompagnée dans les basses par les premiers rugissements lointains du tonnerre :

« Je savais que les perroquets peuvent parler », disait le docteur.

« Oh, nous les perroquets parlons deux langues — la langue humaine et la langue des oiseaux », disait Polynésia fièrement. « Lorsque je dis : “Polly voudrait

² *The story of Doctor Dolittle* par Hugh Lofting, 1920. Les nombreux volumes de cette histoire comportent certes un épisode d'arrogance occidentale de l'époque coloniale et inacceptable (aujourd'hui c'est une évidence), mais ce n'est pas une raison de passer à côté de la profonde humanité par ailleurs, et de toute l'intuition envers les animaux que ces livres ont apporté à plusieurs générations d'enfants. Sans toutefois insister d'où vient la viande... Les extraits qui suivent sont traduits par l'auteure à partir de la version allemande.

avoir une biscotte”, tu me comprends. Mais écoute une fois ceci : Ke-ke-oi i, fi-fi ?

– Bonté du ciel ! » s'exclama docteur Dolittle.

« Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Cela veut dire dans la langue des oiseaux : “est-ce que la bouillie de céréales est chaude ?”»

La grand-mère lisait page après page.

« Encore un ! » quémandait Amélie à chaque fois qu'un chapitre se terminait, et Frédéric ne disait rien car tout en écoutant il était enfoncé dans ses pensées. Deviendrait-il un jour un homme comme le docteur Dolittle qui sait parler avec les animaux ? Comment parler, sans avoir de trompe, dans la langue des éléphants ?

Le tonnerre ne se calmait toujours pas. Poumia qui craignait l'orage, au lieu de poser la tête sur les pantoufles de la grand-mère, changeait souvent de place. La foudre ne frappa pas loin, et la grand-mère lisait :

« J'ai réfléchi sur les hommes », disait Polynésie. « Les hommes me rendent malade. Ils s'imaginent qu'ils sont merveilleux. La terre prend son chemin déjà depuis des milliers d'années, n'est-ce pas ? Et tout ce que les hommes ont appris de la langue des animaux c'est tout au plus qu'un chien qui remue la queue veut dire “je suis content !” — c'est drôle, non ? Tu es la toute

première personne qui parle comme nous. Parfois je peux me fâcher tout rouge — lorsque les hommes friment en parlant des “animaux muets”. Muets !»

Chose curieuse, Poumia se mit à grogner.

« Poumia parle aussi », dit Amélie.

« Évidemment que Poumia sait parler », répondit la grand-mère.

La chienne redressa la tête puis hérissa ses poils. C'est que devant la fenêtre, au-dessus de la plate-bande des phlox et des asters, était passé le diable, une fois, deux fois... sur le tracé de ses balancements, il fit des va et des vient et tourna les yeux vers la scène à l'intérieur de la pièce. Des enfants ! Quelle opportunité ! Ne lui restait-il pas, dans son mouchoir, quelques grains de verre ? Il en prit deux, bien sélectionnés, dans sa main droite, leur souffla dessus et leur inspira leur trajectoire : « ... la fille... verre du mépris... dans l'œil... le garçon... verre des ossements... dans l'œil... »

« Ce qui est agaçant, docteur », disait le cheval de trait lorsque le docteur lui ouvrait la porte de devant pour le laisser entrer, « ce qui est agaçant, c'est que tout le monde s' imagine être un docteur pour les animaux — seulement parce que les animaux ne se plaignent pas. »

Et c'est au moment même où ces mots étaient prononcés qu'un étrange coup de vent bien plus violent

que les autres tapa dans la porte de la terrasse qui s'ouvrit avec un claquement, suivi dans l'instant par l'explosion d'un éclair si proche des enfants, si détonnant, fracassant, étourdissant, qu'ils en étaient pâles et tremblants. Même le diable s'effraya de cette coïncidence, mais il adorait les explosions. C'est à la lueur de cet éclair qu'il avait distingué que ses deux minuscules grains de verre sautillaient dans la pièce dans la bonne direction qu'il leur avait ordonnée. Mais subitement, l'obscurité revenue, la chienne fit un bond, et c'est elle qui reçut le premier grain de verre dans son œil gauche. Le deuxième devait atteindre le petit Frédéric. Mais une branche latérale de l'éclair qui partit à l'intérieur du salon, vers le radiateur, dérouta en une fraction de seconde la trajectoire du petit grain, et ce n'est pas dans l'œil qu'il se logea mais sur la tête, au milieu des cheveux roux. Et lorsque Frédéric essaya de se gratter pour enlever la petite gêne, le bout de verre pointu s'était déjà frayé un chemin, pour entrer dans le cuir chevelu puis dans l'os du crâne pour le traverser, et en bout de course s'installer dans le cerveau exactement à cet endroit précis et mystérieux où la mémoire rencontre les émotions, et cette réunion produisit des tourbillons qui chauffent et qui ne se laissent pas figer par le froid venu d'un morceau de vitre maudit.

Le diable voulut vérifier la réussite de son entreprise, alors qu'il vit les enfants et la grand-mère comme on est

après une très grande frayeur, se blottir l'un contre l'autre, et Poumia avec eux. Elle grognait avec conviction. Le diable eut un doute et voulut faire taire cette chienne par ses grimaces lancinantes. Poumia grognait encore. Quoi ? La petite bête lui résistait ? Il fut pris d'un curieux malaise. Il n'aurait tout de même pas peur d'un clébard ? « Putain de pieuserie ! » crissa le diable entre les dents et s'envola au rythme de ses jurons.

Et la grand-mère prépara trois grandes tasses de chocolat chaud pour tous, et après qu'ils l'eurent bu, Poumia eut le droit de lécher le fond des tasses. La lecture de l'histoire du docteur Dolittle qui parlait avec les animaux, continuait. Frédéric écoutait encore plus attentivement. Mais dans sa tête passait et repassait un bout de phrase : « parce que... parce que... les animaux... les animaux... ne se plaignent pas ». Car ces mots avaient résonné dans l'air au moment même où l'éclair avait fait irruption dans leur salon et où le grain maudit avait pénétré dans sa tête. C'est pourquoi leur souvenir restait gravé dans le cerveau de Frédéric, par l'effet du petit morceau de verre qui tourbillonnait dans sa tête. Au fil du temps ces paroles devenaient un refrain de plus en plus mélodieux, plaintif et énigmatique, qui allait l'accompagner durant toute sa vie.

Le diable ne savait pas tout. S'il avait su, sa rage aurait bondi jusqu'aux nuages. C'est que son verre maléfique n'avait sur les animaux pas les mêmes effets que sur les hommes. Poumia, avec le grain dans l'œil, gagnait en intelligence et en sagesse, personne ne savait observer mieux qu'elle, et elle s'exprimait désormais presque comme une personne envers ceux qui y étaient attentifs. Elle égayait les cœurs et consolait les chagrins, comme nul chien ne l'avait jamais fait de mémoire de familles. Elle eut des portées, et ses qualités se transmettaient à ses enfants et petits-enfants et arrière-petits-enfants chiots, et ainsi de suite. Mais il arriva un évènement très triste : une des filles de Poumia disparut sans laisser de trace. Elle avait probablement été volée ; mais cette histoire n'est pas pour tout de suite.

Amélie et Frédéric grandissaient. Ils n'avaient plus besoin de leur grand-mère pour lire de gros livres et s'instruire, mais ils en avaient toujours besoin pour les crêpes et pour d'autres moments agréables et rassurants. Poumia était avec eux comme une sœur. Maintes fois le diable les observait secrètement, parce qu'il était impatient d'explorer les conséquences de son action. Il n'y comprenait plus rien. Pourquoi Amélie ne voulait-elle toujours pas faire du mal à une mouche, alors qu'il lui avait envoyé un grain de verre dans l'œil ?

Pourquoi ce clébard le détectait-il à chaque fois et osait grogner contre lui, le maître du miroir ?

Quand les enfants étaient devenus de grands adolescents, Poumia était vieille et de plus en plus fatiguée, et un jour Frédéric dut creuser sa tombe et Amélie y planter quelques fleurs. Mais à côté d'eux restaient Poumette, une fille de Poumia, et Pouminou, un fils. Ils ressemblaient fidèlement à leur mère sauf que Pouminou avait une queue redressée et une tache blanche sur la poitrine. Amélie les retrouvait avec joie chaque fois qu'elle rentrait de l'école, souvent accompagnée de ses amies. Frédéric était un solitaire qui adorait sa petite sœur. Il emmenait les chiens le dimanche durant ses longues promenades, pendant lesquelles il observait le vent et les nuages, la lumière et la chaleur du soleil. Mais rien ne le fascinait autant que la violence des orages et l'éclat des éclairs. Depuis l'âge de sept ans il en faisait des dessins et archivait ses observations. Quand quelqu'un lui demandait ce qui lui plaisait tant dans les orages, il répondait : « Les orages ont un secret, ils me parlent, et je voudrais qu'ils me disent tout.

– Mais Frédéric, n'as-tu pas peur ?

– J'ai peur de ne pas tout comprendre.

– Mais Frédéric, personne ne peut tout savoir et tout comprendre ! »

Certes, mais Frédéric portait en lui cette fascination, et la phrase mystérieuse accompagnait sa quête : les animaux ne se plaignent pas. Pourquoi ce refrain chantait et dansait-il dans sa tête ? Quels animaux ? De quoi ne se plaindraient-ils pas ? Amélie était sa seule confidente. Il le lui avait raconté un soir tard, sous la pleine lune, près de la tombe de Poumia. Amélie se faisait des soucis pour son frère, mais elle croyait en lui. Elle était convaincue que les orages allaient lui confier leurs secrets, et qu'un jour il lui expliquerait tout.

Le diable peut être diaboliquement patient lorsqu'il s'amuse avec des humains. Avec détermination il attendait l'asservissement de Frédéric au fragment de verre supposé être logé dans son œil. Il lui trouverait des pistes raffinées et des tentations alléchantes, meilleures que le piégeage ou la dissection des animaux, ce qui serait adapté à des esprits plus simplets. Et le diable se prit au jeu de ce défi et cogitait sur ses desseins. Quand Frédéric aurait ses diplômes en poche, le temps serait venu de le faire travailler.

Les flammes

Pour Amélie et Frédéric, il était temps d'apprendre un métier. Amélie se formait à aider et à soutenir des enfants malheureux. Elle avait trouvé un gentil compagnon, et depuis les dernières années d'école, les

deux étaient restés ensemble. Frédéric devint ingénieur et météorologue, et il ne fallut pas longtemps à ses professeurs pour remarquer son ingéniosité à comprendre et à utiliser les énergies du soleil et de certains éclairs, ainsi que sa sensibilité pour les propriétés et flux magnétiques des minéraux. L'énergie était sa vocation, et il était brillant.

Un jour d'été, Frédéric le solitaire était en randonnée dans des alpages, et grimpait la pente sur les plus hautes des prairies fleuries aux pieds du gris minéral des sommets. Des blocs de roche reposaient dans ce paysage depuis qu'ils avaient dégringolé des sommets il y a des millénaires de cela. Frédéric, grâce à sa réceptivité exacerbée, détectait des légers courants sur certaines pierres tachetées de couleur rousse. Il les palpaient, les explorait, se concentrait sur les champs électriques qu'il sentait traverser son corps. L'air était chaud et figé. Il se trouvait face à un phénomène naturel si exceptionnel et bizarre qu'il ne voulait pas s'en séparer, même en voyant arriver de loin des nuages d'orage. Ces légers picotements auraient été imperceptibles pour d'autres gens, mais ils semblaient rendre tout excités et énervés Poumisha et Poumouk qui étaient avec lui. Vous l'avez deviné : c'étaient les enfants de Poumette et de Pouminou. Oui, vous avez bien lu, les parents de Poumisha et Poumouk étaient frère et sœur et enfants de Poumia, mais comme

c'étaient des chiens il n'y a rien à redire. La vieille génération préférait rester auprès d'Amélie qui attendait son premier bébé, plutôt que de participer à une si longue excursion.

Quelle ne fut la surprise de Frédéric lorsqu'il découvrit, adossée aux rochers pour être protégée des vents et des avalanches, une petite cabane au toit à peine pentu, en planches grises et délavées, vieille de plusieurs siècles, où dans le temps quelques moutons pouvaient s'abriter avec les hommes. Devant la porte basse se tenait debout un vieux berger avec une longue barbe grise et un chapeau au rebord large et protecteur bien enfoncé sur le front, des pantalons usés et une veste du pays avec des bordures vertes et des boutons en corne de bouquetin. Il était chaussé de gros souliers lourds de montagnard. Le visage avait les rides de l'âge et le bronzage du plein air, et une mimique peu mobile ; l'homme devait manquer de contacts avec des humains.

Lorsque Frédéric sourit, il fit aussi un sourire.

« Bonjour, bonjour, quelle surprise, jamais je n'aurais cru trouver une cabane ici », dit Frédéric, « j'espère que je ne vous dérange pas.

– C'est un plaisir, un plaisir sincère, d'avoir une visite ici dans ma solitude. Je n'ai que ces deux moutons. » On les voyait au fond de la cabane, avec un peu de foin qu'ils broutaient, en bougeant à peine.

« C'est un endroit très spécial, ici. » Frédéric brûlait d'impatience ; il voulait aborder le sujet des phénomènes électriques extraordinaires au niveau des blocs de roche, en espérant en apprendre plus. « Ces rochers... »

L'autre ne semblait qu'attendre de pouvoir en parler.

« Les rochers scintillants ? Ne manquez pas ce spectacle ! Vous voyez l'orage qui arrive ? Restez avec moi. Vous verrez ce que peu de personnes ont la chance de voir ! Attendez que le vent se lève. Vous observerez, et ensuite vous boirez un verre avec moi, du schnaps de gentiane cueillie près d'ici... et quand le temps sera de nouveau calme, vous redescendrez dans la vallée. »

Les nuages noirs couvraient maintenant tout le ciel, et l'alpage était devenu sombre. Pourtant ce n'était encore que le début de l'après-midi. Un pareil orage en vaut la peine, se disait Frédéric. Il ne craignait rien, il était fasciné. Mais où donc étaient passés les chiens ?

Un vent violent se leva. Heureusement, se disait Frédéric, que le toit de la cabane est bien protégé entre les rochers, sinon il s'envolerait. Mais que se passait-il sur ces blocs de pierre ? À chaque coup de vent, de petites lumières scintillaient, tremblotaient, s'éteignaient, et se relevaient au prochain courant d'air. Ainsi sur des dizaines de blocs de roche dansaient ces étincelles, au rythme du vent. Frédéric voulut toucher, compter, mesurer, ses cheveux roux tout électriques

dressés sur sa tête. Le phénomène se produisait aux endroits des inclusions rousses dans le roc. Il en trouva même quelques petits fragments détachés par des siècles de pluies et de gel, qu'il put mettre dans son sac à dos. Le vieux berger observait l'enthousiasme de Frédéric avec satisfaction.

« Vous me donnerez des nouvelles, quand vous aurez analysé ces pièces », disait-il, « moi aussi j'aimerais bien connaître l'explication du mystère. »

Puis des trombes de pluie tombèrent du ciel. Mais tant que le vent soufflait, des flammes surgissaient. Ce n'est que lorsque l'air retrouva un calme plat que le spectacle prit fin. Frédéric accepta de rentrer dans la cabane et de s'installer sur un tabouret fabriqué sommairement en bois brut. Il n'y avait pas grand-chose comme ustensiles : quelques pots, tasses, casseroles, seaux — certains cabossés — et couteaux, accrochés au mur, le tout semblant peu en usage, un poêle en fonte pour le chauffage et la cuisine, du bois à brûler. Frédéric aurait préféré refuser le schnaps du vieux, mais craignait d'être en dissonance avec les mœurs du pays. Où étaient donc les chiens ? Le berger, en vieil homme expérimenté, dit : « Vos chiens ? Ils ont dû se cacher à cause de l'orage. Rentrez avant la nuit, j'en prendrai soin s'ils réapparaissent. » Et il avala son verre, puis un deuxième, sans toutefois perdre son calme. Il en prit un troisième, et remplissait le verre de Frédéric.

« Je suis un peu seul ici, vendez-moi donc l'un de vos chiens, il me plaît bien, et j'ai de quoi payer. »

Cette proposition déplaisait fortement à Frédéric.
« Ils ne sont pas à vendre, ils font partie de ma famille.

– C'est ce qu'on s'imagine, mais vous savez, cher Monsieur, dans quelque temps vous n'y penserez plus. Quand vous serez au colloque à Londres vous aurez oublié ce chien. Je vais vous montrer quelque chose qui vous intéressera beaucoup, si vous avez encore une petite heure. Je vais vous emmener vers une grotte, ou plutôt une ancienne mine, où les hommes ont, il y a très longtemps, cherché cette roche scintillante.

– Qu'est-ce qu'ils en ont fait ? » demanda Frédéric, très curieux, et il oublia sa surprise que l'autre parle du colloque de Londres. Sans doute, lui-même avait dû le mentionner dans la conversation.

« Oh, pas grand-chose, même rien du tout, il me semble, sauf regarder les petites flammes pour se faire plaisir, et pour faire la fête. Ensuite sont venues des guerres avec de plus grands incendies, et les famines, et plus personne n'a pensé à ça. »

Et il plongea son regard dans les yeux de Frédéric. Dès que la pluie se calma, les deux hommes se levèrent pour aller visiter la grotte, car il ne fallait pas perdre de temps, si Frédéric voulait rentrer avant la nuit. Frédéric jeta encore un coup d'œil aux moutons. Ils mangeaient

toujours leur foin, en répétant les mêmes mouvements, puis se couchaient et ne bougeaient plus.

La grotte se trouvait un peu en contrebas, à dix minutes de marche, et il fallait passer par un sentier qui marquait à peine à travers un pierrier. Une fois arrivé, l'endroit ne décevait pas. Il offrait une excellente protection contre les intempéries et pouvait aisément abriter une trentaine de personnes. Deux couloirs conduisaient plus profondément dans les entrailles de la montagne, à travers des fentes dans la roche, tantôt larges, tantôt étroites. Il n'y avait rien d'extraordinaire à voir, si ce n'est une grande quantité de taches rousses au niveau de toutes les pierres, des plus petites aux plus grandes. Rien d'étonnant non plus à ce qu'il y ait des ossements d'animaux, des vestiges de chiens, de moutons, de marmottes, d'oiseaux... s'il n'y avait pas eu aussi des restes de petites constructions comme des cages, en tiges de fer rouillées, tordues, déformées, cassées. Frédéric était fasciné par la brillance des taches rousses, mais demanda quand même à son accompagnateur la cause de ces débris rouillés.

« C'étaient des cages », répondit celui-ci, « elles ont été installées là à cause de la religion. C'est du moins ce qu'on pense. Les flammes sur les rochers brûlent mieux quand elles sont touchées par l'haleine de quelque chose de vivant. À l'époque les gens croyaient qu'il fallait laisser des animaux ici pour que les flammes

restent belles, afin de mieux satisfaire leurs dieux. Les lieux sont abandonnés.

– Depuis quand ?

– Oh... difficile à dire... » Le vieux semblait ne pas vouloir en dire plus. « Voyez-vous, maintenant que nous sommes là, on dirait que la pierre se réveille. »

Quelles salades, pensait Frédéric. Mais effectivement, à leur arrivée, de petites lumières se mettaient à scintiller, et lorsqu'il soufflait fort en direction d'une paroi de roche, celle-ci s'enflammait. Le feu retombait dès qu'il s'en éloignait pour continuer son chemin. La température dans la grotte bondissait avec la montée des flammes, et retombait aussi vite avec elles.

« Autrefois », continuait son accompagnateur, « on disait aussi : plus il y a de malheur, plus les flammes s'épanouissent.

– Comment ça ? », demanda Frédéric, qui avait horreur des superstitions.

« Parce que ceux qui sont malheureux respirent différemment », répondit le berger qui semblait au courant de ces choses.

Ici on a affaire à un phénomène de physique et pas à des légendes, pensait Frédéric. Il y a des découvertes sensationnelles à faire. Je reviendrai. Je ne me laisserai pas arrêter par... par je ne sais quoi. Les chiens réapparaîtront, maintenant que l'orage est terminé. Je suis confiant. Je dois me dépêcher pour redescendre

dans la vallée, j'en ai pour trois heures jusqu'au bourg.
Où sont les chiens ?

L'épreuve

Lorsqu'ils furent ressortis de la grotte, le berger s'en alla vers sa cabane en marchant d'un rythme un peu irrégulier, presque nerveux. Frédéric se sentait comblé, enivré, par la découverte des rochers à flammes. Mais où étaient les chiens ? Il les appela longuement. Aucun des deux n'apparaissait. Alors il commença à descendre le sentier vers la vallée. À chaque serpentín il s'arrêta pour renouveler ses appels :

« Poumouk ! Viens ! Poumisha ! Viens ! »

Après quelques centaines de mètres, ayant juste passé la côte d'un couloir d'avalanches, il entendit subitement un aboiement un peu étouffé mêlé de gémissements. L'origine fut difficile à localiser, et encore plus difficile à atteindre. Frédéric se vit entouré de pierriers gris et raides, menant on ne sait où, alternant avec des bandes enherbées moins hostiles. Frédéric avança sur un ancien sentier mais la trace se perdait. Il dut faire demi-tour. Il était enthousiaste de nature, pas peureux ; cette journée était extraordinaire et ne pouvait être gâchée. Il se dirigea à nouveau en direction des appels du chien, sur un autre semblant de sentier. Les pleurs se turent. Le pierrier qui le séparait encore de l'origine supposée des

sons devenait trop raide, trop instable, trop dangereux à traverser. En effet, en montagne il est imprudent de quitter les sentiers balisés. Au-dessus de lui il entendait tomber des pierres au passage des chamois. Encore plus haut dans les rochers la pluie abondante avait généré des cascades d'eau éphémères. S'affoler ? Pas lui, pas encore. Pas aujourd'hui. Mais en fait, c'était la faute des chiens de s'être perdus, non ? Curieusement perdus, dans la montagne des rochers en flammes. Etait-ce un pur hasard ? Il voulait y croire. Il ne sentait aucune fatigue. En juin, les journées sont longues. Il rebroussa chemin, et put contourner une falaise par le bas, pour remonter ensuite sur un vrai sentier en serpentín raide. Enfin, il arriva à l'endroit des gémissements d'un chien.

C'était une sorte de cuvette à pente faible, en herbe et en fleurs. L'endroit aurait pu être accueillant. Il fallait s'avancer presque jusqu'au centre de la cuvette pour découvrir un trou aux parois raides comme un puits, profond d'au moins trois mètres. Tout au fond de ce trou était tombé le pauvre Poumouk qui n'avait plus aucun espoir de pouvoir remonter le long des parois glissantes d'où s'éboulaient mottes de terre et cailloux, au risque de l'ensevelir.

« Poumouk, mon cher Poumouk », dit Frédéric, et Poumouk sautait et remuait la queue au fond de sa prison et essayait encore et encore de remonter sur les parois, mais chaque fois que ses pattes tentaient de s'y

tenir, elles ne faisaient que déstabiliser la terre et les pierres, qui glissaient vers le fond.

« Où est donc Poumisha ? » Poumouk glapissait et secouait la tête.

Frédéric réalisait peu à peu le sérieux de la situation. S'il était descendu dans le trou pour chercher Poumouk, lui non plus n'aurait pu en sortir. Il fallait d'ailleurs faire rudement attention parce que la terre en bordure s'effritait. Ce n'était pas grand-chose, seulement trois bons mètres de profondeur, et pourtant. Frédéric n'avait pas de corde, et s'il en avait eu une il n'avait toujours rien pour l'accrocher. Aller demander de l'aide à ce curieux berger qui avait voulu acheter le chien ? D'ailleurs, est-ce qu'il saurait rapidement retrouver la cabane accroupie entre les blocs de roche ? Rien n'était moins sûr. Laisser Poumouk seul en train d'attendre et de pleurer ? Devait-il rentrer à la maison de sa sœur et revenir demain à la première lumière du jour, avec de l'aide, et avec du matériel ? Des cordes, un sac, des piquets ? Comment retrouver l'endroit dans un paysage où tous les cailloux se ressemblent, au milieu de falaises et de pierriers, alors qu'un trou forcément ne peut pas se voir de loin ? Est-ce que le massif de rocher quelques dizaines de mètres plus haut pouvait servir de repère ? Vu de l'Est son profil n'était pas le même que vu du Sud. Quelques flammes perdues scintillaient sur ses côtés.

« Courage, mon Poumouk, je ne t'abandonne pas », et Poumouk regardait en direction du ciel avec une confiance absolue dans son bon maître. Loin dans les hauteurs du massif, ils entendirent à nouveau le fracas de chutes de pierres. Et si c'était juste un cauchemar ? Pourtant ce n'était pas le réveil mais la tombée de la nuit qui s'approchait.

Entretemps le vieux berger était sorti de sa cabane. Il emprunta un cheminement direct qui allait le conduire sans détour vers le lieu où Frédéric avait trouvé son chien. Le berger connaissait le terrain. Frédéric était en train d'expliquer à Poumouk qu'il lui fallait chercher du secours dans la vallée, et Poumouk lui lançait des regards suppliants, lorsque apparut sur le pierrier la longue silhouette maigre avec le chapeau large. Le berger s'approcha.

« Votre petit membre de la famille vous met dans une situation bien embarrassante », dit-il. « Mais il me plaît bien. Si vous me le vendez, je vous aide à le sortir. Vous n'y arriverez pas tout seul. »

Poumouk se crispa, redressa ses poils, et se mit à grogner de toutes ses forces et à montrer les dents, tout en couchant ses oreilles vers l'arrière. À ce moment, subitement, Frédéric eut vraiment très peur. Pendant un instant il se sentit comme paralysé, puis il fut pris de rage pour défendre son Poumouk. Son cerveau était au sommet de la vigilance, ses muscles prêts à tout. Il

regretta de ne pas avoir étudié des sports de combat plutôt que les orages. Trop tard, et tant pis. Il ne lâcherait rien. Et d'ailleurs nous aurions pu lui dire que les sports de combat ne peuvent pas grand-chose contre le diable en personne.

Curieusement — était-ce par le choc de l'émotion ? — s'articulèrent en lui les vieilles paroles gravées dans son cerveau « *seulement parce que... les animaux... ne se plaignent pas...* » Cette phrase l'envahissait comme si des amplificateurs montaient en puissance, un rythme chaotique se mit à taper dans son crâne et à l'assommer de l'intérieur.

« Laissez-moi voir vos yeux », dit le vieux berger. Et il lui posa une main sur l'épaule. Frédéric le repoussa de toute la force de ses deux bras en hurlant cette seule phrase qui lui faisait éclater la tête : « *seulement parce que les animaux ne se plaignent pas !* » La force de ses bras ne suffisait sûrement pas pour tenir à distance le vieux manipulateur de la nuit des temps. Mais ces mots déclenchèrent une telle douleur chez celui qui cherchait tant à couper court à toute perception de la détresse, qu'il se tordait en se tenant tantôt le ventre tantôt les oreilles. Et Frédéric sentait confusément que tant que ces mots rugiraient en lui, l'autre n'aurait pas de pouvoir ni sur lui ni sur son chien. Mais pendant combien de temps ? Une heure passait. Et chaque fois que le son de la batterie frappant le rythme « *seul'ment*

parc'que que que ! les animaux oh oh ! ne se plaignent pas aah ah ! » faiblissait dans sa tête, Poumouk dans son trou se remettait à grogner comme s'il était un tigre, et le grand manipulateur se mordait la langue et serrait les poings et tapait du pied contre le sol, puis il criait, sifflait, chuchotait et hurlait :

« Ce miroir, oh je l'aurai, je le refais, je le corrige, qu'est-ce qu'il me fait, ce miroir, qu'est-ce qui se passe, ce miroir, et pourtant, tout était bon, les ingrédients, les ossements, les vieux fragments et le liant, et pourquoi ça ne marche pas dans les yeux, où est-il dans les yeux, je le veux, je le tiens dans mes mains, je le tiens sans trembler, je le tiens ce chien, je le veux sans erreur, aïe j'ai mal mal mal au cœur qu'est-ce qu'ils ont ces chiens, ils trahissent mon dessein, j'ai la haine, ces chiens dans mes pièges, sacrilège envers moi, moi moi la foi mon miroir mais pourquoi, je veux voir dans ces chiens c'qui m'résiste dans le crâne, leurs entrailles, veux savoir, les avoir... » et ainsi de suite un long moment.

La nuit s'apprêtait à tomber. De loin, plusieurs centaines de mètres d'altitude en contre-bas, sur le sentier qui de la vallée rejoignait l'alpage, avançaient deux lumières, lentement, mais sûrement. Elles prenaient précisément la direction de Frédéric. Le temps était long, très long. Mais elles s'approchaient. On distinguait des voix d'hommes. Un bref aboiement.

Poumouk dressait les oreilles puis remuait la queue. Le calme était revenu.

Qu'est-ce qui s'était passé ? Est-ce que le vieux berger était parti ? Ou s'était-il évanoui sur place ? Ou même envolé dans l'air ? Les hommes venant des habitations humaines montaient en altitude, d'un pas vif et sans fatigue. Arriva alors le moment béni, où leurs voix furent assez proches pour être reconnaissables. Il y avait Sébastien, le mari d'Amélie, secouriste en haute montagne, et deux collègues, tous les trois équipés de matériel. Avec eux, Amélie, malgré son ventre rond et bombant de fin de grossesse, et tout devant, montrant le chemin, Poumisha, la sœur de Poumouk, et derrière, accrochés aux talons d'Amélie, les parents, Poumette et Pouminou, qui avaient à tout prix voulu suivre malgré leur âge. Comment tout ce monde rassurant était-il arrivé jusque-là ?

Poumisha était rentrée seule à la maison, dans un état d'essoufflement et d'excitation extrême, sautant contre Amélie en essayant de la convaincre de suivre sa chienne dehors. Amélie eut la conviction extrêmement angoissante que Frédéric aurait pu avoir un accident. Sébastien ne voulant pas laisser sa femme dans cet état et n'étant pas rassuré lui-même, appela des collègues et sans perdre de temps ils se mirent en route.

Les sauveteurs étaient joyeux. Grâce aux cordes et aux piolets, ils sortirent Poumouk de sa prison sans

difficulté aucune. Quelle joie ! Poumouk n'arrêtait pas de sauter et de les embrasser tous, chiens et humains. Et trois semaines plus tard, Amélie accoucha d'un petit Johnny qui adorait rire.

L'application de la science

Frédéric ne changeait pas : il restait accroché aux orages et autres phénomènes bizarres. Il trouva une compagne qui l'aimait et qui respectait sa passion. Il revenait en effet de temps en temps à l'endroit des curieuses flammes scintillantes, mais plus jamais seul, ni avec des chiens, mais toujours accompagné par des collègues et des thésards de son institut. Une seule fois — ils n'étaient que deux — ils tombèrent sur la discrète cabane du vieux berger. Elle semblait délabrée. La porte était restée ouverte. Le toit était percé, et le poêle en fonte rouillé. Dans le coin, au milieu d'un peu de foin, semblaient recroquevillés les restes de deux moutons : des cadavres ? Frédéric regarda de près. Il y avait de la laine, mais pas d'os. Il donna un coup de pied dans la laine. Il y eut un bruit métallique, et le tout s'affaissa davantage. Une ouverture dans la laine laissa apparaître des petites roues dentées, des axes, des articulations, un boîtier électronique, tous les éléments d'une mécanique complexe en train de se désagréger. Il n'y avait jamais eu de vrais moutons. À côté se trouvaient quatre

marmottes mécaniques, et pour deux d'entre elles leur fabrication semblait avoir été interrompue en cours de route. Elles étaient munies d'un sifflet reproduisant exactement — Frédéric souffla dedans — le cri d'alerte des marmottes à l'approche d'un danger. Les imitations étaient fixées chacune à un long câble fin, presque invisible, le tout emmêlé dans des nœuds inextricables.

« Tiens », réfléchissait Frédéric. « Est-ce que ce type épouvantable — Frédéric en tant que scientifique avait du mal à parler d'anges ou de diables — aurait bricolé des semblants de marmottes pour attirer les chiens et les faire tomber dans son piège ? » L'hypothèse lui semblait plausible. En effet, il pouvait arriver, quoique rarement, que Poumouk ne résiste pas à la tentation de se précipiter derrière ces bestioles, alors que Poumisha avait plus de retenue.

Les mesures et prélèvements sur les inclusions rousses des rochers donnaient des résultats qui faisaient avancer les connaissances. C'est ainsi que Frédéric découvrit l'oxyde de passionite, ce qui lui valut une publication dans la revue la plus prestigieuse. Tout au long de sa carrière, il allait développer de multiples usages industriels à partir de ce minerai. De temps en temps la presse nationale et internationale publiait des articles de vulgarisation sur ces applications prometteuses, notamment dans le domaine des énergies renouvelables. Beaucoup de gens lisaient ces articles.

Parmi eux, Rémy, le paysan aux trois mille cochons, qui avait un grain de verre diabolique dans l'œil.

Ainsi il vint à Rémy et à ses collègues qui avaient encore plus de cochons que lui, l'idée de se procurer de l'énergie renouvelable avec la technologie du professeur Frédéric Mandaterre. Qui avait bien pu leur souffler ce projet qui n'avait rien d'évident ? C'est que le diable a de la suite dans les idées et qu'il sait parfaitement envoyer des courriers électroniques. De son côté, Frédéric était enchanté du projet et conçut un toit à très haut rendement énergétique. Le principe général de son système consistait à incorporer des quantités infimes d'oxyde de passionite dans les capteurs, et dès qu'une ébauche de vent se levait, des petites flammes dansaient sur le toit, et leur énergie renvoyée par un système de miroirs ingénieux produisait de l'électricité même en l'absence de tout soleil et même la nuit. Installé sur le toit des porcheries, le système, à peine mis en marche, se révélait d'une puissance dix fois supérieure aux prévisions. Frédéric essayait de comprendre. Il reprenait tous les calculs. Il parcourait la bibliographie. Il tournait autour des bâtiments, étudiait le sous-sol et examinait aussi le paysage en compagnie de Poumouk et Poumisha. Les deux hérissaient leurs poils et serraient la queue entre les pattes dès qu'il fallait s'approcher d'une des porcheries. Ils grognaient, sans savoir envers qui, et presque ils

montraient les dents à Frédéric. Un jour la porte du bâtiment était restée ouverte parce que le salarié avait quelques cadavres à sortir. C'était presque l'heure du repas des truies. Frédéric les vit, chacune bloquée dans sa cage. Au premier bruit du convoyeur d'aliment, leur excitation monta, leurs voix stridentes se levèrent, les voix de neuf cents corps massifs, abrutis et amputés de leur intelligence, emmurés dans la folie. Dans l'instant même, les flammes sur le toit atteignirent la hauteur d'un homme ; certains miroirs fondaient. Et elles retombaient en même temps que les cris pendant que les truies avalaient leur repas, seul évènement dans leur monde morne et figé pour une sorte d'éternité. En Frédéric s'éleva un refrain, comme les vagues de la mer grandissent avec la tempête qui s'enrage : *seulement parce que les animaux ne se plaignent pas*. Et tout d'un coup, il comprit tout. Le rendement en énergie était tellement bon, parce que le système de ventilation de la porcherie dirigeait l'air vicié de l'intérieur vers une cheminée au niveau du toit du bâtiment. Ainsi le souffle expiré par les animaux débouchait à proximité des capteurs et multipliait le rendement de l'oxyde de passionite. Qu'est-ce qu'il n'avait pas expliqué, ce faux berger aux moutons mécaniques ? La respiration du malheur embellit les flammes. Et lui, Frédéric, avait mis en œuvre ce mécanisme. *Seulement parce que les animaux ne se*

plaignent pas, grondait la vague dans sa tête. Et son cœur faillit s'arrêter.

« Comment ai-je pu construire une chose pareille ? » se demanda-t-il. Il était effondré, tellement il s'en voulait.

Le mal était fait. Le piège du diable s'était refermé sur son activité de chercheur. Frédéric n'éprouvait plus aucun plaisir, plus aucune motivation, durant des semaines.

Au plus profond de son découragement il était consolé par Poumouk et Poumisha qui tous les jours lui léchaient les mains.

« Comment puis-je », se demanda-t-il alors, « orienter ma recherche pour que plus jamais une belle invention ne soit gâchée par le malheur et la culpabilité ? »

L'affection des chiens renforçait sa décision d'aiguiser toujours plus sa sensibilité afin de comprendre les émotions de ceux qui ne se plaignent pas parce qu'ils n'ont pas le langage. Aussi, chaque fois qu'il voyait les grands sourires de Johnny, son petit neveu, il était encore plus déterminé à ne jamais abandonner cette voie. Certes, le diable le guettait et défiait sa vigilance pour espionner et détourner toutes les découvertes innovantes. Mais Frédéric n'était pas dupe, et il était dès lors plus flatteur pour l'*ego* du diable de retourner dans son usine à lui pour s'inspirer de ses propres recettes à faire du mal.

Ainsi, pour se détendre et parce qu'il aimait bricoler, le diable fabriqua à nouveau un chien artificiel pour la chasse, comme il avait coutume de le faire deux ou trois fois par siècle, avec à chaque fois quelques nouveautés.

Autour des cochons heureux

Frédéric et sa sœur Amélie restaient toujours très proches l'un de l'autre. En avançant en âge, Amélie, rondouillette, vive et souriante, et Frédéric, maigre, au visage long et au regard enflammé, avaient gardé tous les deux leurs cheveux roux et bouclés insoumis au peigne. Amélie consolait des enfants malheureux avec l'aide d'animaux ; ainsi les animaux et les enfants pouvaient se parler. Son Johnny avait eu une petite sœur, et Frédéric était père de trois enfants avec Salomé, la physicienne. Les années passaient, et leurs enfants aimaient les animaux et devenaient adultes. Ils avaient entendu parler leurs parents de souvenirs d'enfance et d'une soirée d'orage mémorable qui avait curieusement imprégné leurs esprits et orienté leurs vies. Et même Frédéric qui pourtant savait éclaircir tant de mystères à l'aide d'expérimentations rationnelles, continuait à s'interroger sur cette phrase qui resurgissait dans sa tête : *parce que les animaux ne se plaignent pas*. De temps en temps, la nuit, il se réveillait

en sueurs, et croyait apercevoir au lointain la silhouette d'un vieux berger qui lui demandait son chien.

Un jour le frère et la sœur ensemble se trouvaient en randonnée dans une contrée solitaire où les vieilles fermes s'écroulent et les anciens murs de pierres sèches ne sont plus que des souvenirs dans la forêt. Les deux portaient des vêtements et chaussures de marche et chacun un sac à dos. Poumpoume et Poumrik marchaient avec eux. Le matin de bonne heure ils découvrirent un vaste enclos où des cochons s'ébattaient à l'ombre des chênes. Amélie et Frédéric se délectaient du spectacle lorsque arriva un petit groupe de dames et de messieurs, aux cheveux blancs mais encore bons marcheurs, qui s'arrêtèrent à leur tour pour observer les cochons. Une chienne les accompagnait, qui ressemblait comme une sœur à Poumpoume et Poumrik : poils courts, brun clair, museau pointu, une oreille dressée et l'autre pliée, et un regard étonnamment attentif. Les chiens se saluaient, les personnes aussi. Ils entraient en conversation. La ressemblance étonnante des chiens, le jeu des cochons, la splendeur de la luminosité matinale au milieu des arbres, leur donnaient de quoi parler. La chienne au nom de Mara appartenait à un vieil homme fascinant. Vivacité, gentillesse, générosité, perspicacité... tout cela était inscrit dans la mimique de son visage au menton fin et pointu, au nez un peu crochu, au front chargé de

connaissances, sur une tête chauve au sommet mais avec des touffes de cheveux blancs abondants à l'arrière et derrière les oreilles. L'homme était de taille moyenne et d'allure ascétique. Quelque chose de pas ordinaire s'en dégagait, un humour doux, une détermination poignante, un souvenir de tristesse. Il s'appelait Jimmy Liberton.

Au fil de la conversation il s'avéra que tout le monde logeait dans le même gîte, pas loin, chez les jeunes paysans propriétaires des cochons. Ainsi tous passèrent la soirée ensemble, prenant le repas dans le jardin de la ferme, puis autour d'un verre de vin, sous un immense noyer, avec une vue sur quelques vaches et leurs veaux au pré, et pas loin la forêt de chênes et de châtaigniers. Les journées étaient encore longues. Il faisait chaud, même lourd. Le couple de jeunes paysans, après leur lot quotidien de travail, se joignit à eux.

Amélie, Frédéric et les amis autour de Jimmy Liberton ressentaient une grande sympathie les uns pour les autres, au point que Frédéric se mit à raconter ce qui lui était arrivé lorsqu'il découvrit les flammes sur les rochers et l'oxyde de passionite. Jamais, constata Amélie, son frère n'avait parlé avec autant de détails de ce berger inquiétant qu'il avait rencontré dans la montagne et affronté de manière indicible. C'était même la toute première fois qu'il confiait à des étrangers que dans sa tête logeait un refrain qui

semblait posséder un pouvoir mystérieux et dont les mots disaient : *seulement parce que les animaux ne se plaignent pas.*

Jimmy écoutait intensément. Il semblait réfléchir. Il posa les coudes sur la table et tenait sa tête dans ses mains. Puis il dit :

« Je vais vous raconter mon histoire. Non, ma femme va vous la raconter, elle sait mieux faire. Qu'en penses-tu, Rachel ? Ce qui m'est arrivé me bouleverse toujours encore. Cela me donne — comment dire ? — une rage d'agir. Nous essayons toujours de le comprendre. Rachel a lu beaucoup de choses, elle a étudié et enquêté pendant de nombreuses années, et elle s'en est faite une idée. C'est une idée assez téméraire, mais j'avoue que les indices convergent. Il est bien possible qu'elle ne se trompe pas de beaucoup.

Moi je pense que j'ai été séduit par des personnes qui ont éveillé en moi des ambitions de fierté. Je croyais bien faire. Tout a commencé quand j'étais très jeune, devant les clapiers à lapins de mes grands-parents. Un personnage étrange est venu vers moi. Il était habillé comme les chasseurs du coin, je les connaissais bien, ces copains de grand-papa, et celui-là avait un chien qui marchait au pied et qui ne reniflait rien. Cet homme m'a dit :

« À ton âge, d'autres garçons ne jouent plus avec des lapins. Il y a des garçons intelligents et curieux, qui

veulent savoir comment fonctionnent les choses, et pour savoir, ils regardent ce qu'il y a à l'intérieur. Veux-tu savoir comment fonctionne un lapin ? C'est intéressant...»

Et moi, gamin que j'étais, j'ai répondu :

«Oui, moi je veux tout savoir — tout.»

À ce moment précis j'ai eu pour la première fois une sensation bizarre, nouvelle, incroyable. J'étais devenu très calme et sûr de moi, comme jamais avant. Mon cœur frappait comme un métronome réglé. Il n'accélérait plus, il ne ralentissait plus. Je n'avais plus d'émotions. Dans cet état, je travaillais sans relâche, j'ai fait des études, j'ai réussi tout ce à quoi je touchais. J'étais lancé pour faire une très belle carrière de recherche. J'ai créé des modèles de maladies humaines sur des animaux qui auraient pu être en bonne santé et en liberté au lieu de servir mes hypothèses dans des cages. J'ai fait pourrir leurs intestins, ou je les ai fait envahir par des cancers qui les écrasaient de l'intérieur. »

Il se tut.

« Comment cela — vous ne faites plus les mêmes choses, aujourd'hui ? » demanda Frédéric.

Jimmy regarda vers Rachel, sa femme.

« Voudrais-tu continuer à raconter, avec tes mots à toi ? »

Le cœur de glace et la fin du conte

Rachel prit la parole, avec une voix douce de conteuse.

« Sachez ce qui est arrivé à Jimmy. Il m'en a parlé une seule fois, mais j'ai tout noté. Et ensuite j'ai cherché à comprendre, j'ai lu, j'ai fait des voyages, j'ai rencontré beaucoup de monde. J'ai maintenant la conviction de savoir ce qui s'est passé. Il vous a raconté lui-même comment tout a commencé. En fait, dans sa poitrine, ne pompait plus un cœur vivant, mais un cœur mécanique fait de glace cristalline. C'est pourquoi la régularité des battements était si implacable. À aucun moment ce cœur indéformable ne s'accélérait par émotion, ni par peur ni par joie. Il ne se contractait plus, mais il poussait le sang avec des pistons constitués de glaçons. Le sang aussi était froid, mais le passage nécessaire à son cours restait libre de gel.

Une année, Jimmy faisait des expériences sur des chiens. Il savait d'ailleurs que certains étaient sans doute volés, mais à l'époque cela n'avait guère d'importance quant aux résultats.

Une après-midi il sortit une chienne qui était encore très jeune, d'une de ces cages toutes grillagées sur les six côtés. Il voulait la préparer pour une opération dont elle n'allait jamais guérir et dont elle mettrait quelque temps à mourir. La chienne avait une cinquantaine de centimètres de hauteur, était fine et d'un brun clair,

l'une de ses oreilles était pointue, l'autre pliée, elle avait un museau de renard, et un regard lucide. Elle gardait en elle le souvenir d'une vie meilleure, avant qu'elle n'ait été capturée par un voleur. Elle baissa sa tête avec tous les gestes de la peur et de la soumission, en demandant clémence et affection, et la liberté. À ce moment notre Jimmy, le chercheur au cœur de glace, fut appelé par un collègue et eut un instant d'inattention. Au moment d'administrer en vitesse la première piqûre sédatrice à la chienne, tout en écoutant ce que l'autre lui dit, l'animal fit un geste brusque et Jimmy s'écorcha le doigt avec l'aiguille et saigna. Surpris, il eut un moment d'hésitation. L'annonce qui lui était faite signifiait qu'un important projet de recherche pourrait être refusé et qu'il fallait réagir vite. Son cœur ne s'accélérait point, puisqu'il était devenu insensible au stress, mais néanmoins son attention fut légèrement distraite, parce qu'il pensait à plusieurs choses à la fois. Alors la pauvre bête, encore plus anxieuse, exprimait toujours son espoir et toucha durant un instant avec son museau le doigt au niveau de la petite blessure.

Ce que je vous raconterai maintenant est étonnant, je sais. Mais c'est la seule explication possible des faits.

Une trace de la salive de la chienne resta accrochée à l'endroit de la petite blessure qui saignait sur le doigt de Jimmy. Une part infime de cette salive fut absorbée et traversa les tissus jusqu'à entrer dans une petite veine ;

elle fut ainsi emportée vers le grand flot de la circulation sanguine de l'expérimentateur. Ce fut si peu, et tout de même il s'en dégagait tout de suite un soupçon de réchauffement. Jimmy me l'a décrit. Ce soupçon entraîna quelques vibrations qui créèrent un courant de chaleur dans les artères ; puis, comme une boule de neige qui devient avalanche, la chaleur s'amplifia, monta, et enfin arriva, plus forte qu'une fièvre, jusqu'au cœur de glace. »

Jimmy acquiesça.

« Je me souviens de cette chaleur dans tout le corps, des orteils jusqu'au bout des cheveux sur ma tête », dit-il. « Je n'ai jamais de ma vie ressenti quelque chose de semblable. »

La douce voix de Rachel reprit.

« Là, dans les quatre cavités du cœur de glace, les stalagmites et stalactites cristallines se mirent à transpirer, et l'eau de leur fonte fut emportée par les vagues rouges d'une marée d'émotions montantes, toujours montantes.

La glace du cœur s'était évanouie. Le cœur était redevenu de chair, et il battait vite, très vite.

Et c'est à ce moment que Jimmy rencontra le regard de la chienne.

Ce jour-là, il changea de vocation. Il ne toucha plus jamais à un animal de laboratoire. Il en fit même délivrer un très grand nombre, après le premier que fut

cette chienne brune aux oreilles inégales, qu'il nomma Mercy, puisqu'en tant que scientifique il baignait dans le langage des anglo-saxons, et *mercy* signifie miséricorde.

Voilà l'histoire incroyable de Jimmy », termina Rachel. Et elle rajouta :

« Mara, que vous voyez ici, est une descendante de Mercy. »

Ce fut un long silence.

Après quoi Amélie fut la première à parler. « Quand nous étions enfants, Poumia a eu des chiots. C'était encore dans l'année du grand orage. Et une de ses filles a disparu, elle a dû être volée. Nous étions très tristes. Nous l'avons cherchée partout.

– Elle a eu une destinée remarquable », constata Frédéric, solennellement. Dans le petit groupe, l'émotion était vive.

Puis Théo, le jeune paysan, prit la parole.

« J'ai aussi quelque chose à vous raconter », dit-il.

« Monsieur Mandaterre, vous avez parlé d'une très grande porcherie, où vous avez installé des miroirs pour collecter de l'énergie. » Il fit une pause.

« C'était la porcherie de mon père. »

Frédéric sursauta et fixa Théo des yeux.

« Eh ben, si c'est votre père — je l'ai engueulé, votre père ! » lui échappa-t-il.

« Oui », répondit Théo, « vous avez engueulé mon père. C'est ça. Je le sais, parce que j'ai entendu comme il

le racontait à ma mère, il était très fâché, mais pas très fier quand même. Il a d'ailleurs fait d'excellentes affaires avec ces collecteurs d'énergie. Son compte en banque se portait bien, moi j'ai pu faire des études, et puis j'ai vu que parfois mon père pleurait. Il répétait : « *Mais qu'est-ce que j'ai fait dans ma vie ?* » et ses larmes coulaient. Il ne s'en cachait même pas. Il me disait : « *Quand je pleure ça me nettoie l'œil, alors il n'y a plus rien qui me pique.* »

– Ah bon ? Savez-vous à quel moment ses problèmes à l'œil ont commencé ? » demanda Rachel.

« Je n'en sais rien », répondit Théo. « Je sais que mon père en voulait aux moucheron qui parfois rentrent dans l'œil, mais franchement, là vous m'en demandez trop. »

Rachel reprit la parole, et dans sa voix douce vibraient une certaine tension.

« J'ai beaucoup voyagé et suis passée dans beaucoup de lieux, pour mes enquêtes. J'ai entendu des histoires de poussières maudites qui rentrent dans l'œil ou dans le cœur, et j'ai à chaque fois tenté de remonter à la source des événements. Trois fois j'ai rencontré des personnages très étranges et totalement antipathiques. J'ai essayé de les interviewer, tout en ayant le sentiment de me mettre en grand danger. Ils semblaient poursuivre des activités économiques auprès des paysans. L'un démarrait dans une voiture sans toucher le volant. Un autre était assis sur la faîtière d'une immense

étable en train de ricaner, un jour de portes ouvertes. Le troisième sautillait dans un abattoir, devant la chaîne d'abattage où étaient accrochés les animaux morts ou presque, et il dansait et hurlait « *plus vite, plus vite!* » dans un vacarme insoutenable. J'ai essayé de les aborder, tous les trois, en rassemblant tout mon courage, et en pensant aussi fort que je pouvais à Jimmy et à son cœur libéré. »

Elle ferma les yeux pendant un moment.

« Qu'est-ce qu'ils ont dit, ces trois personnages ? » demanda Amélie.

« Une grossièreté, rien d'autre », répondit Rachel. « Ils se sont évanouis dans une traînée de poussière, tous les trois. Je pense, oui, je crois, je ne sais pas, mais je suppose... » Elle hésita, puis continua.

« Je n'aime pas en parler, mais il faut l'appeler par son nom. C'est ce que mon intuition me dit. Mais tout le monde ne comprendra pas.

– Ne comprendra pas quoi ?

– Que c'est... le diable ! »

Tout le monde se tut. Personne ne posait de question.

La pleine lune haute dans le ciel habillait le paysage nocturne dans sa clarté silencieuse. Un hibou moyen-duc s'envola d'un noisetier.

« Est-ce que tout est alors de la faute du diable ? » demanda Amélie aux autres.

« C'est bien la question », répondit Frédéric. « À qui la faute ? Moi, je suis un scientifique. Ce qui m'intéresse sont les relations de cause à effet. Votre histoire, Monsieur Liberton, m'inspire quelques hypothèses... » Comme d'habitude, Frédéric scintillait d'idées dans son intérieur.

« Moi aussi je suis un scientifique », enclencha Jimmy, « vous pensez bien que j'ai aussi des hypothèses, mais je n'attendrai pas de les avoir vérifiées pour défendre les animaux contre la souffrance qu'on leur inflige. »

Les autres acquiesçaient. Suivit une petite discussion entre chercheurs, un peu trop technique pour nous. Il était déjà tard.

Mais avant d'aller dormir, Frédéric voulut encore en avoir le cœur net sur une question précise :

« Dites-moi, Théo, qu'est devenue cette porcherie de votre père ? Elle était gigantesque.

– Mon père l'a réaménagée. Il n'a gardé que le tiers des animaux, sur la même surface ; il a ouvert la façade d'un côté, et il a amené beaucoup de paille. Toutes les cages pour truies sont parties en récupération des métaux. Mon père pouvait le faire, parce que l'énergie collectée sur le toit rapportait bien. C'est vrai que le rendement a beaucoup diminué depuis que les animaux ne souffrent plus, et depuis qu'il n'y a plus de cheminées d'extraction de l'air parce que les bâtiments sont ouverts. Mais le rendement reste correct, votre

technique, professeur, est bonne. Mon père nous a aussi aidés pour notre installation ici. Il a été de bon conseil. Il va d'ailleurs très bien, et il prendra bientôt sa retraite. »

Cette nouvelle était bonne.

Tard dans la nuit, tous firent encore quelques pas ensemble, sous la pleine lune, et passèrent devant la clairière des truies qui dormaient dans leurs cabanes, tout en veillant sur leurs porcelets. Quelques remuements et grognements vigilants s'entendaient dans la nuit. Dans le dernier enclos, à l'abri d'une hutte construite en bottes de paille, dormaient les truies retraitées.

Et c'est ainsi que nous terminons notre histoire sur des instants de bonheur.

Mais vous êtes en droit de connaître encore quelques explications que nos amis Amélie, Frédéric, Jimmy, Rachel et Théo ignoraient à ce moment.

Lorsque le jeune chercheur Jimmy Liberton eut retrouvé son cœur de chair et ses émotions, le diable en était tellement furieux qu'il tapa avec ses pieds dans son chien de chasse mécanique et, fou de colère, le réduisit en mille morceaux. Mais la raison profonde de sa rage était celle-ci : dans son original de la vitre froide était apparue une fissure en forme d'étoile. Quelques temps plus tard, la partie fêlée tomba. Toute vitre maléfique posée entre les hommes et les animaux avait désormais

un trou, et n'importe qui pouvait regarder à travers et sentir un courant d'air de chaleur émotive, malgré le froid qu'elle continuait à dégager. La force maudite de la vitre s'en trouvait affaiblie.

Vous devinez combien le diable était mauvais avec ce cours des évènements lui échappant. Mais il a encore de nombreuses cordes à son arc, et il est capable d'inventer du mal avec tout ce qu'il tient entre ses mains. Il sait trop bien ce qu'il fait ! Certaines personnes ont trouvé et récupéré des fragments qui faisaient partie du chien mécanique. Dans chaque fragment restait contenue l'ingéniosité de l'ensemble, et cette ingéniosité peut s'implanter dans toute sorte de nouvel appareillage. Il n'y a qu'une seule condition à cela : qu'aucune compassion ne vienne entacher l'ouvrage. Cela fonctionne parfaitement pour les armes, mais ceci est une autre histoire. Les hommes s'aperçurent que ces petits fragments faisaient aussi des miracles pour fabriquer des cages en grand nombre, mais aussi des chaînes et des systèmes d'attache pour les animaux, et des caillebotis inconfortables sur lesquels ils entassaient par milliers des cochons ou des canards pouvant à peine bouger, au-dessus de leurs excréments. Les entrepreneurs les plus malins se servaient des fragments pour concevoir des ventilateurs toujours plus gros afin de faire parvenir de l'air à ces masses d'animaux enfermés dans des bâtiments lugubres. Ah ! Le diable

prit un fou rire lorsque les hommes d'affaires se sont mis à construire des usines à réservoirs, tuyauteries, souffleries, turbines, séchoirs, sondes, mixeurs, brûleurs, pilotages, pour transformer les excréments bruns en argent blanchi. C'était un délice pour l'odorat et le goût du diable.

Mais faites attention, les gars ! Vous aurez affaire à Jimmy qui conduit l'opposition à vos agissements ! Jimmy est vieux, mais toujours brillant et redoutable. Mercy la chienne était restée à ses côtés durant de longues années, et aujourd'hui c'est Mara qui l'accompagne. Jimmy et Rachel sont retraités, mais leurs deux enfants et leurs étudiants veillent aussi sur les animaux.

Vous pourriez encore être intéressés par quelques nouvelles de Frédéric. Le professeur Frédéric Mandaterre devint membre de l'Académie des sciences en tant que spécialiste des orages et notamment de la foudre. Ses recherches sur les effets magnétiques des foudres rares l'ont amené à découvrir un alliage particulier utilisé par le diable pour fabriquer ses chiens et ses autres animaux mécaniques. Un alliage qui permet toutes les performances imaginables dans toutes les constructions, et en particulier dans les armes, tant qu'aucune compassion n'interfère dans leur fonctionnement. Le professeur Mandaterre contribua grandement aux avancées de la science dans ce

domaine, et on peut raisonnablement penser que cette recherche fondamentale ouvrira des voies pour un jour pourchasser et éliminer cet alliage maléfique et rendre possible l'introduction de la compassion dans les inventions techniques. C'est pourquoi il faut impérativement continuer à financer ces travaux.

Et sa sœur Amélie ? Elle devint une heureuse grand-mère et continuait à enchanter les enfants par des aventures dans lesquelles les animaux et les enfants se comprennent.

Maintenant vous savez tout ce que je connais de cette histoire, mais je voudrais encore vous mettre en garde. Méfiez-vous de ce qu'on vous invite à faire, surtout si vous vous occupez d'animaux dans les élevages. Il se pourrait que ce soit le diable qui vous flatte et qui vous suggère de faire du mal aux animaux afin de se divertir. Quand l'envie le prend, il se déguise en commercial vendant des énergies renouvelables. Son dernier dada est de faire souffrir des animaux pour produire du méthane. Sachez aussi qu'il est actuellement très à cheval sur l'hygiène, pour jouer au propre et au sanitaire correct et séduire les naïfs. Il est *clean*, ce salopard ! Il désinfecte la détresse. Mais il ne supporte absolument pas la compassion.

LA SCIENCE DU BIEN-ÊTRE ANIMAL

Bonheurs et malheurs humains

Revenons dans la réalité de ce monde, où nous voulons que les animaux soient heureux. Il manquerait quelque chose si nous ne faisons pas au moins un survol rapide du bonheur humain qui paraît si loin des animaux.

Les hommes ont une capacité incroyable de se rendre heureux ou malheureux. Certes, le sort peut frapper — la maladie, l'accident —, sans que personne n'y soit pour rien. Les maladies mentales en sont une illustration très particulière. Mais une bonne part de notre bonheur ou malheur semble être de fabrication personnelle, sociale, familiale ou sociétale. Commençons par survoler quelques mécanismes.

Le bonheur est une émotion positive très forte et un état de satisfaction intense. C'est un plaisir subjectif de vivre. Il existe aujourd'hui une recherche passionnante sur le bonheur, dans les domaines de la psychologie mais aussi de l'économie³. Des chercheurs ont en effet demandé à un grand nombre de personnes, partout dans le monde, comment ils se sentent, et leur ont fait désigner leur niveau subjectif de bonheur sur une

³ La « *World database of happiness* », en ligne, collecte la grande masse de données sur le bonheur.

échelle graduée. La méthode, quoique osée au regard des différences culturelles, semble néanmoins donner quelques résultats utilisables.

Ces études ont en effet toute leur importance par rapport au « *développement* » des pays, au « *développement économique* » et au « *développement durable* ». Alors que plus personne ne semble vraiment y croire, l'indicateur le plus utilisé du « *développement* » est encore celui de la croissance économique. Or le Produit Intérieur Brut (PIB) englobe des activités économiques représentant pêle-mêle des satisfactions et des absurdités et malheurs. Cet indicateur fait même obstacle à un développement durable, vu l'épuisement rapide des ressources et vu le changement climatique. Le PIB étant un critère dépassé, qu'en est-il du bonheur ? Intuitivement, le bonheur nous semble être un indicateur pertinent pour évaluer les sociétés. Alors dites-moi : est-ce que les nations riches font des citoyens heureux ? Oui, la pauvreté fait obstacle au bonheur. Fallait-il encore le démontrer ? Mais est-ce que d'avoir toujours plus, rend toujours plus heureux ? C'est là que la relativité s'installe. La nature humaine est faite ainsi que nous comparons : nos biens avec ceux des autres, le passé avec le présent. Des avantages miroitants attisent nos envies. Ainsi, notre satisfaction relative sur le moment est influencée par des comparaisons et par des illusions. Nous nous trompons

facilement sur ce qui nous rendrait le plus heureux. Les plaisirs acquis se banalisent et s'usent. Et nous voilà au cœur même des mécanismes qui pérennisent notre société de consommation où pourtant l'embarras du choix ne conduit pas à être plus heureux.

Est-ce que les animaux «*s'habituent*» à être «*pauvres*», à manger peu et mal, à avoir trop froid ou trop chaud, à être attachés, ou enfermés, et seuls, à être battus, et à avoir peur ? Sans doute sont-ils fatalistes, tout comme beaucoup d'hommes qui n'ont pas la liberté de quitter une existence misérable. Mais les animaux reconnaissent parfaitement ce qui leur plaît mieux. Un animal qui est attaché pour la première fois, se débat. Puis, il abandonne.

D'une manière assez universelle, les hommes lient le bonheur à trois biens : l'argent, la santé, et la famille. Voilà des faits objectifs. Perdre l'argent (chômage, catastrophe naturelle, guerre...), la santé (maladie, accident...), la famille (deuil, divorce...), rend malheureux. Cependant, beaucoup parmi nous ont une capacité étonnante de rebondir. L'empreinte du traumatisme reste d'une manière ou d'une autre, mais la sensation de bonheur revient. Même après avoir vécu des horreurs, tout le monde ne fait pas un syndrome de stress post-traumatique.

Les animaux aussi ont une mémoire, des expériences, une biographie. Ils savent être en confiance et se réjouir. Des traumatismes passés les marquent.

Nous avons tous l'expérience qu'être heureux dépend des circonstances, mais dépend aussi des personnalités, mélangeant des prédispositions génétiques avec un énorme potentiel d'apprendre à être heureux⁴.

Un psychologue du bonheur humain, Mihály Csíkszentmihályi s'est focalisé sur un phénomène appelé *flow*, traduisible par *expérience-flux*, qui est l'immersion dans une activité passionnante, tout en gardant, comme dans un jeu, la liberté de passer à autre chose. L'activité qui rend heureuse peut être la marche ou la cuisine, le bricolage ou la recherche, la création artistique, le sport, le travail professionnel... Ce concept émane des dires de nombreuses personnes interrogées. C'est un éclairage important, en particulier pour le monde du travail. Gardons en tête ce *flow* ; nous le retrouverons sous peu sous un autre nom.

Le pouvoir individuel d'opter pour plus de bonheur et de le conquérir, ne devrait cependant pas faire perdre de vue à quel point notre enracinement social détermine comment nous nous sentons. Connectés nous sommes, à tous les humains que nous fréquentons

⁴ Sonja Lyubomirsky : *The How of Happiness. A Scientific Approach for Getting the Life you Want*, 2008. Traduction française : *Comment être heureux et le rester*, 2008.

de près ou de loin (fût-ce par l'intermédiaire de la télévision). Si les membres de notre famille et nos amis sont heureux, nous avons plus de chances de l'être. Les émotions sont contagieuses. La dépression, l'angoisse, l'obsession des autres pèsent sur nous d'un poids d'autant plus lourd que nous ne comprenons pas ce qui se passe. À l'opposé — quelle bouffée d'air vivifiant ! — la gaieté des autres nous entraîne. Le rire est communicatif. Et si quelqu'un d'apprécié nous dit, avec un grand sourire rassurant : « *ce n'est pas grave* », et « *tout va bien* », alors il nous enlève un poids des épaules, et nous accédons à la liberté d'être heureux. Si, face à un problème, nous avons vu que notre ami ou voisin s'en est déjà bien sorti, nous aussi serons plus optimistes. L'aptitude au changement reste une promesse toujours ouverte d'un monde meilleur. Encore faut-il, si nous ne sommes pas spontanément doués, s'entourer des bons amis, des bons conseils et parfois des bons livres.

Et nous restons perplexes devant le constat que tout ce mécanisme social extraordinairement performant de la communication est dans l'incapacité de préserver l'humanité des pires des malheurs, pourtant en grande partie évitables. La faim dans le monde, par injustice. La violence dans les familles. Les accidents de l'imprudence. Les morts par manque de soins. Prisonniers d'opinion et tortures. Bombardements. Esclavagisme. Et la cruauté envers les animaux. Non, la souffrance ne

s'efface pas. Douleur, peur et deuil s'impriment dans le cerveau de manière indélébile. Les effets des traumatismes durent plusieurs générations. Et ce n'est pas parce qu'il peut y avoir résilience, que ce qui était horreur le deviendrait moins. Si nous voulons gagner en bonheur, il y a lieu de d'abord combattre le mal.

La nature humaine veut bien nous aider, tout de même.

En effet, nous sommes les premiers heureux si nous venons en aide à quelqu'un, si nous faisons des cadeaux, si nous approchons les autres avec le sourire, si nous exprimons notre reconnaissance.

Étonnante, cette nature humaine.

Dans ses efforts pour échapper aux malheurs du monde et atteindre la paix dans l'âme, l'harmonie de l'être, le bonheur du vivre, l'humanité a creusé des voies individuelles, comme la méditation, la prière, la spiritualité, et comme le présente Gaston-Paul Effa, l'animisme, car dieu est perdu dans l'herbe⁵.

Nous ne savons rien de la spiritualité des animaux. Leurs sens éveillés sont portés sur le présent immédiat. Ne seraient-ils pas intensément en lien avec leur monde ? Ils peuvent concentrer en eux des trésors de douceur et de bienveillance.

⁵ Gaston-Paul Effa : *Le dieu perdu dans l'herbe. L'animisme, une philosophie africaine*, Presses du Châtelet, 2015.

Notre méditation se concentre sur la respiration. Quelque chose d'aussi simple et basique et accessible à tous serait l'outil le plus extraordinaire pour atteindre la sensation d'être comblé, ouvert au monde et épanoui en soi.

D'ailleurs, la respiration n'est-elle pas au cœur de nos sensations intenses et vivifiantes, de nos vacances, de nos souvenirs : le grand air de la mer, le grand air de la montagne, l'air excitant des pays lointains, et l'odeur des bons souvenirs de notre enfance ? L'air du bonheur est un air de liberté, un air chargé de découverte et de vie.

Les animaux respirent comme nous, et perçoivent mieux que nous les parfums de la nature. Respirer le grand air, en étant libre de goûter aux merveilles de ce monde : ne serait-ce pas un grand bonheur pour eux aussi ?

Nous terminons ici notre petit tour, au pas de course, auprès du bonheur humain, et nous avons déjà commencé à évoquer les animaux. Il s'agit maintenant de devenir plus précis et de se familiariser avec les discours d'usage.

La science du bien-être animal

Le bien-être animal défini par cinq libertés

Tâchons d'acquérir quelques outils en termes de vocabulaire et de définitions, qui nous seront utiles par la suite.

La notion du *bonheur* évoque soit l'émotion pure, instantanée lorsqu'il y a un pic d'intensité, soit, dans la durée, la perception positive de la vie et de soi-même. C'est l'ensemble que nous aimerions permettre aux animaux : une vie heureuse, riche en bonheurs.

Mais la terminologie couramment utilisée pour les animaux est moins éclatante. L'interprétation qui en est souvent faite l'est encore moins.

Le terme technique d'usage pour désigner que les animaux se sentent bien est le « *bien-être animal* ». Le bien-être se rapporte en effet à l'animal en tant que sujet et s'intéresse à son vécu subjectif, à ses émotions. La science du bien-être animal, si elle travaille bien, pose ces questions à l'animal lui-même : qu'est-ce qu'il ressent ? Que pense-t-il (à sa manière) de ses conditions de vie ? Ou en termes d'approche scientifique, quelles sont ses préférences, qu'est-ce qu'il recherche intensément, quels sont ses peurs, qu'est-ce qui le stresse ?

Un terme concurrent a été lancé et promu : la *bienveillance*. Cette notion ne s'adresse qu'à ce que l'homme fait ou plutôt ne fait pas à l'animal, et évite de

poser les questions ci-dessus à l'animal lui-même. Ses réponses pourraient en effet embarrasser les utilisateurs des animaux dans la poursuite de leurs activités. Hélas dans certaines situations, comme le transport et l'abattage, le bien-être est illusoire, et il ne reste plus que la bien-traitance minimale : un peu de place, une protection contre les extrêmes climatiques, à boire (mais pas à manger), l'absence de coups, un étourdissement techniquement réussi.

Comment mieux cerner le « *bien-être* » vu que les animaux ne parlent pas notre langue ? Au fil des dernières décennies, « *animal welfare* » est devenu une science prolifique, en commençant par la physiologie de la douleur et du stress. Mais c'est l'éthologie — la science du comportement surtout animal mais aussi humain — qui a fourni les fondements de la science du bien-être et qui guide les applications. Le comportement exprime les besoins, les préférences, les émotions des animaux.

Encore faut-il savoir l'observer et le comprendre, ce qui suppose une excellente connaissance du comportement normal d'une espèce. Il est dès lors possible de détecter les comportements anormaux.

Tout bien-être doit nécessairement s'évaluer dans l'environnement où vit l'animal. Les échanges avec cet environnement sont déterminants. Si le milieu est hostile, la question à poser est celle-ci : est-ce que

l'animal réussit à y faire face ? Et si le milieu est contraignant, comme c'est en général le cas en élevage : est-ce que l'animal est en mesure de s'y adapter, ou est-ce que sa capacité d'adaptation est dépassée ? Dans ce dernier cas l'animal se trouve dans une situation de stress chronique avec à terme des conséquences sur sa santé.

Appuyons-nous sur la définition très classique du bien-être animal qui est la plus utilisée⁶. Il s'agit des cinq libertés⁷ telles qu'elles ont été définies par le *Farm Animal Welfare Council*, datant de 1979 environ et à relire sur le site du FAWC :

- Absence de la faim et de la soif — par un accès aisé à de l'eau fraîche et à une alimentation qui maintient la pleine santé et force.
- Absence d'inconfort — en mettant à disposition un environnement approprié, incluant un abri et une aire de repos confortable.
- Absence de douleur, de blessure, et de maladie — par la prévention ou par un diagnostic et un traitement rapide.

⁶ Cette définition est aussi à la base du référentiel d'évaluation du bien-être animal à la ferme et à l'abattoir, « *welfare quality* », issu d'un programme de recherche européen.

⁷ Les 5 libertés comportent l'idée d'être « *libéré de* » certaines calamités, et d'être « *libre d'exprimer* » les comportements normaux. Il vaut peut-être mieux traduire *liberty from* par *absence de*. → <http://www.fawc.org.uk/freedoms.htm>

- Liberté d'exprimer le comportement normal — en mettant à disposition suffisamment d'espace, un équipement approprié, et la compagnie de congénères.
- Absence de peur et détresse — en assurant des conditions et un traitement qui évitent la souffrance mentale.

Tout cela semble à première vue évident, et pourtant les modes d'élevage majoritaires portent atteinte à chacune de ces libertés.

Les cinq libertés couramment malmenées

La première falsification de cette définition est la citation incomplète de la première liberté, comme cela s'est pratiqué couramment en France, et même dans des publications de spécialistes de l'INRA⁸. En effet : parler seulement de *liberté de faim et de soif* ou alors préciser qu'il faut *une alimentation qui maintient la pleine santé et force* change du tout au tout ! Personne ne peut prétendre qu'un canard gavé, une vache hyper-productive, ou une dinde lourde à croissance ultrarapide souffrent de faim ou de soif. Donc tout irait

⁸ I. Veissier, C. Beaumont, F. Lévy : *Les recherches sur le bien-être animal : buts, méthodologie et finalité*, INRA Productions animales, février 2007, volume 20, n° 1.

bien ? Bien sûr que non. Le canard est conduit presque jusqu'à l'agonie, la vache vers les troubles métaboliques, et la dinde est à haut risque de pathologie digestive sans parler des troubles locomoteurs liés à son surpoids. Vaches, veaux et bovins engraisés ont besoin d'hépatoprotecteurs pour les protéger des effets de certains aliments qui leur sont destinés. Pour d'autres espèces ce sont les antibiotiques ou divers additifs qui sont censés contrôler la flore digestive afin d'économiser l'aliment malgré une croissance forte. Les aliments industriels visent en effet une productivité maximale à un coût minimal, et ils tirent des arguments de vente de toute correction réelle ou fictive de leurs propres effets pervers et du système industriel dans son ensemble, quant à la santé des animaux. Tout cela sans que les animaux aient « *faim* » dans le sens de manquer de calories, d'acides aminés, de vitamines ou d'oligo-éléments.

Malheureusement, certains ont quand même faim. C'est le cas des reproducteurs de poulets de chair à croissance rapide. Il s'agit des parents de ces poulets à prix cassés, qui atteignent plus de 2 kg en moins de 40 jours. La sélection a rendu ces lignées boulimiques. Les poulets à engraisser (des hybrides) ne vivent pas longtemps, par contre leurs parents restent en vie jusqu'à avoir pondue de nombreux œufs fertiles destinés aux couvoirs. Ces reproducteurs doivent être rationnés

pour que l'obésité ne les empêche pas de se reproduire. Ils sont dès lors constamment frustrés parce qu'ils ont faim en permanence.

De nombreuses truies gestantes ont aussi faim en permanence. L'instinct les pousse à chercher de la nourriture à longueur de journée, or la nourriture industrielle est très concentrée et vite avalée. Les truies sont rationnées pour ne pas trop engraisser avant la mise-bas. Elles ont donc faim. C'est une source de stress, d'énervement et de conflits entre truies, et c'est une des causes de l'apparition très fréquente d'ulcères gastriques. La solution est entre autres de donner des fourrages comme la paille et le foin, riches en fibres. Ce problème grave, qui est une des raisons d'une mortalité élevée des truies, est fortement lié à la frustration du comportement naturel de recherche alimentaire. Il s'agit donc aussi d'une atteinte, décrit un peu plus loin, s'agissant, en tant que comportement, de la quatrième des cinq libertés.

La supercherie concernant la deuxième liberté consiste à changer de vocabulaire. Désormais le caillebotis ou le grillage d'une cage sont qualifiés de

*confort*⁹, et le tour est joué. Le caillebotis est un sol qui comporte des ouvertures régulières entre les parties pleines. Les déjections s'écoulent ou tombent vers une fosse située en dessous. Cela fonctionne d'autant mieux que les animaux, porcs ou bovins, sont logés à forte densité et piétinent en permanence leurs excréments. Ce type de sol est le plus souvent en béton, mais pour les porcs il peut aussi être fait en fonte ou en plastique. Les ouvertures sont plus ou moins larges par rapport aux parties pleines. Plus les ouvertures sont larges, plus les déjections passent facilement à travers et plus elles sont pénibles pour les animaux. Ces sols sont inconfortables à l'appui et gênent la marche, le poids de l'animal étant mal réparti et soutenu au niveau des onglons. Les animaux peuvent s'accrocher avec les onglons et se blesser. La position couchée est inconfortable et génère des lésions des téguments. Le sol n'est pas isolé, et il laisse passer des courants d'air. Aussi, les émanations des déjections stockées dans les préfosse sous les animaux sont sources d'odeurs pénibles pour des espèces au système olfactif très sensible (comme l'ont notamment les porcs), et irritent

⁹ On trouve le terme *confort* très régulièrement dans les études d'impact sur l'environnement présentées aux enquêtes publiques, lors d'implantations de grands élevages industriels où les animaux vivent en cages batteries (poules pondeuses), ou sur caillebotis intégral (porcs).

les voies respiratoires qui s'infectent d'autant plus souvent.

Cette deuxième liberté parle d'une aire de repos *confortable*. Est-ce que l'animal aurait également à disposition d'autres aires, comme par exemple une aire d'alimentation ou une aire d'activité ? En système industriel il n'en est rien. Lorsqu'il a fallu définir les normes minimales quant à la surface qu'il faut mettre à disposition par animal, les scientifiques ont fait des calculs mathématiques pour déterminer la surface qu'il faut à un porc pour pouvoir se coucher¹⁰. Ainsi a été définie la surface à laquelle peut prétendre un cochon en droit européen : 0,65 m² par porc pesant jusqu'à 110 kg. Or, pour se coucher en position naturelle et confortable, c'est-à-dire en ayant les jambes allongées et

¹⁰ D'après Petherick, la surface de couchage minimale en conditions de neutralité thermique pour des porcs à moitié (*sic*) allongés se calcule ainsi : surface (m²) = 0,033 × poids (kg)^{0,66}. Source : *Scientific Report on animal health and welfare in fattening pigs in relation to housing and husbandry*, EFSA, 2007. → http://www.efsa.europa.eu/sites/default/files/scientific_output/files/main_documents/564.pdf, page 27. — Le résultat du calcul est 0,73 m², ce qui est légèrement plus élevé que la norme minimale toujours en vigueur, à savoir 0,65 m² ; et légèrement inférieur à la recommandation des experts de l'EFSA en 2005. Beaucoup d'élevages se situent en effet légèrement au-dessus du seuil de 0,65 m², pour des raisons de productivité.

pas repliées, un porc qui pèse 100 kg aurait besoin de 0,9 m², selon les travaux de Petherick (1983)¹¹.

Le fait est que les bovins autant que les porcs engraisés en groupe disposent en règle générale de surfaces nettement inférieures à un mètre carré pour 100 kg de poids vif, et assez couramment la surface disponible est nettement inférieure. En Allemagne et en Autriche il était courant de raccourcir les queues des jeunes bovins engraisés sur caillebotis, vu la fréquence des lésions sur cette partie du corps, la densité étant telle que si un animal est couché, les autres sont susceptibles de lui marcher sur la queue. L'abandon de cette mutilation fait partie du « *Plan de protection des animaux de la Basse-Saxe* ». En France, cette caudectomie vicieuse ne s'était pas implantée. Quant aux vaches laitières en stabulation libre¹², elle sont en règle générale mieux loties tant en espace disponible qu'en confort minimal parce que trop d'inconfort se répercute sensiblement sur la production de lait. Toutefois les boiteries et les lésions sont fréquentes, et

¹¹ Pour plus de détails : *Annex to the EFSA Journal (2005) 268, 1-19; Scientific report "The welfare of weaners and rearing pigs: effects of different space allowances and floor types"*, pages 17-19. → http://www.efsa.europa.eu/sites/default/files/scientific_output/files/main_documents/268.pdf

¹² *Stabulation libre* désigne une étable où les vaches peuvent circuler librement, contrairement à une étable entravée où elles sont attachées chacune à sa place.

directement liées à l'inconfort voire à l'alimentation. Ainsi le taux de boiteries est de quelques pour-cents des vaches pour les meilleures fermes, mais il n'est pas rare que près de la moitié des vaches d'une ferme boitent, voire beaucoup plus encore¹³.

La définition de référence du bien-être animal comporte comme troisième point *la liberté de douleur, de blessure et de maladie*. La prévention des maladies infectieuses à fort impact économique tourne à plein régime, grâce aux vaccinations notamment, à l'hygiène et à la biosécurité, c'est-à-dire l'ensemble des barrières sanitaires qui servent à éviter que des agents infectieux pénètrent dans l'élevage. Ces mesures ciblent les animaux achetés (mis en quarantaine), les personnes et les fournitures.

Or la douleur commence seulement à être prise en compte. Castrer et écorner à vif est encore tout ce qu'il y a de plus légal. Des réflexions sont en cours et les publications sur le sujet s'entassent, mais en pratique, la suppression efficace de la douleur est l'exception (ce problème sera détaillé plus loin). Prenons aussi le cas d'une blessure suite à une chute. Dans les cas favorables, le vétérinaire est appelé (à prix fort), et il pratique une injection qui soulage pendant un certain

¹³ EFSA : *Effects of farming systems on dairy cow welfare and disease*, 2009.

temps. Ensuite, si la guérison n'est pas rapide, le temps passe.

Quant aux douleurs « *banales* », comme celles liées aux mammites ou aux boiteries, la notion que la douleur impacte la productivité émerge. Cela incite à traiter la douleur.

Les maladies et blessures sont dans leur immense majorité directement liées au système de production. Voici quelques explications.

Au pâturage les bovins peuvent certes, rarement, avoir un accident. Mais le risque de chute est maximal en stabulation lorsque les sols sont glissants, en l'absence de litière. Aussi, de nombreuses infections douloureuses des onglons chez les vaches sont liées aux sols souillés et humides. Lorsque les bovins ou porcins doivent vivre sans litière et sur caillebotis, des frottements, enflures et ulcérations se forment là où en position couchée le jarret frotte sur le sol. Pour les poulets, les pododermatites¹⁴ — problème majeur de la production intensive de volailles — surviennent en particulier lorsque la litière ne parvient pas à sécher en raison de la forte densité des animaux et d'une gestion inappropriée. Les animaux entassés pouvant à peine

¹⁴ La pododermatite est une inflammation douloureuse du coussinet des pattes des volailles, qui se manifeste par des tâches noires et qui peut s'aggraver jusqu'à former un ulcère sur toute la surface.

marcher sont en contact permanent avec un support malsain, ce qui provoque aussi les ampoules ou croûtes du bréchet et les brûlures du tarse. La sélection génétique des volailles vise à augmenter toujours plus leur vitesse de croissance ; cela a conduit à diverses atteintes du squelette entraînant des douleurs voire une incapacité de se déplacer. Le risque d'insuffisance cardiaque est aussi une conséquence d'une sélection pour une hyperproductivité, et cela se vérifie sur différentes races ou souches de volailles, de bovins ou de porcs. Par ailleurs, l'immunité faiblit suite au stress chronique qui règne dans ces bâtiments industriels. Toutes les espèces sont touchées par des affections respiratoires lorsque la qualité de l'air est mauvaise, dans une ambiance de poussières, d'ammoniac, et de promiscuité.

L'entassement, le stress chronique, l'ambiance malsaine, l'hyperproductivité qui fragilise l'organisme, constituent un ensemble de facteurs qui favorisent les maladies dites multifactorielles. Divers virus et bactéries, peu ou pas pathogènes, profitent de ce milieu pour muter, et développent de temps en temps des variantes hautement pathogènes. Ainsi apparaissent les maladies dites émergentes. En effet, un grand nombre d'hôtes sont immédiatement disponibles, en raison de l'entassement des animaux. Au contraire, dans la nature, les animaux sont plus dispersés, et lorsqu'ils meurent

d'une maladie grave ils sont plutôt isolés. Dans ce cas, un virus qui tue son hôte supprime son propre milieu de vie. En élevage de masse, les hôtes disponibles sont légion.

Quant à la quatrième des cinq libertés, *l'expression du comportement naturel*, elle subit des restrictions extrêmes. Trois domaines majeurs illustrent ce fait.

Le premier grand domaine de restriction ou de privation comportementale est lié aux multiples entraves à la liberté de bouger. Évidemment, l'impossibilité de se déplacer impacte toutes les autres fonctions comportementales. Certains animaux sont couramment enfermés dans des cages exigües, soit individuelles (truies, lapines...), soit en petits groupes à forte densité (poules, lapins en engraissement...). D'autres sont entassés en groupe dans des cases parfois très étroites, par exemple 14 porcs charcutiers¹⁵ enfermés à vie dans environ 10 m², ou 10 porcs dans 7 m², comme le pratique aussi l'Institut Technique du Porc, triste référence¹⁶ en matière de travaux de

¹⁵ Ce sont les porcs en cours d'engraissement ; ils sont couramment abattus vers 5 à 6 mois d'âge, et un poids classiquement d'environ 110 kg. Actuellement, la moyenne est autour de 115 kg. Au-delà de 110 kg la surface minimale passe de 0,65 m² à 1 m² par porc, selon les normes.

¹⁶ Valérie Courboulay : *Intérêt des matériaux manipulables pour les porcs à l'engraissement : bilan des travaux réalisés par l'IFIP*, Les Cahiers de l'IFIP, vol. 1, n° 1, 2014, page 48.

recherche. Quant aux vaches, l'attache en saison hivernale est encore très répandue, et même l'attache permanente tout au long de leur vie, typique de la production laitière traditionnelle en plaine d'Alsace, reste présente en Europe. La stabulation dite entravée n'épargne pas non plus les bovins à l'engrais. Si ce n'est pas l'attache qui empêche de marcher, cela peut être la densité excessive (poulets, canards, dindes...) qui constitue tout autant d'obstacles à tout déplacement. Tout ce qu'on demande aux volailles de chair c'est d'atteindre l'aliment et les abreuvoirs, rien de plus. Lors de densités élevées, les volailles sont même amenées à passer les unes sur les autres, ce qui génère des griffures.

La privation de mouvement qui restreint ou supprime l'ensemble des comportements, impacte, au niveau physiologique, les appareils cardio-respiratoires et locomoteurs. Les muscles, le cœur, les poumons, sont faits pour travailler : prendre de l'exercice est la condition pour que l'animal soit en bonne forme physique. L'immobilité, par exemple chez les poules pondeuses en cage, génère une fragilité osseuse et favorise les fractures. La fixation des truies favorise les infections urinaires, les infections génito-urinaires étant la première cause d'utilisation d'antibiotiques. Faute de marche, la mise-bas est prolongée en durée, les complications sont plus fréquentes. Ainsi la liste des

problèmes de santé engendrés par l'immobilité pourrait être longue.

Le deuxième grand domaine de restriction comportementale concerne l'alimentation. Les aliments industriels concentrés ne permettent pas, en général, l'expression du comportement alimentaire des différentes espèces : pâturer pour les herbivores, fouiller, explorer, manipuler et mâchouiller pour les porcs, gratter et picorer pour les volailles. Or les animaux ont une motivation particulièrement forte pour la recherche alimentaire, puisque pour la plupart des espèces cela représente, dans des conditions naturelles, l'essentiel de leur activité tout au long de la journée. L'instinct de chercher la nourriture est en effet d'une importance vitale. Pour le satisfaire, il ne suffit pas de pouvoir ingérer en quelques minutes de la nourriture, même si celle-ci suffirait en quantité et en composition nutritionnelle. C'est le fait d'être privé de l'activité de recherche alimentaire, qui entraîne frustration et stress chronique.

Le troisième grand domaine d'atteinte à la liberté d'exprimer le comportement naturel est le plus complexe. Il s'agit de la suppression quasi généralisée des groupes familiaux naturels au sein desquels les animaux ont des liens affectifs stables. Le comportement de reproduction est totalement contrôlé et aliéné par l'homme. Truies et vaches sont inséminées,

et même certaines volailles¹⁷. La récolte du sperme impose aux animaux mâles (les taureaux, les verrats...), une vie contre-nature à saillir des attrapes dans un milieu artificialisé et extrêmement contraint. La relation entre une mère et son petit, ou ses petits, est systématiquement anéantie, soit dès la naissance soit un peu plus tard par un sevrage brutal ultérieur. Quant aux volailles, l'éclosion en couvoir a supprimé tout contact entre la mère et les oisillons. L'artificialisation de la reproduction est allée jusqu'au bout. Le comportement social des oiseaux est réduit à quelques fragments estropiés.

Certains troubles du comportement des jeunes mammifères sont en lien avec le besoin de succion non satisfait. Il peut s'agir, pour le veau, de succion des congénères pouvant aller jusqu'à boire l'urine. Les porcelets, sevrés précocement et contre-nature, massent le ventre d'un codétenu. Selon le cas, lors du transfert dans des cases, les fratries chez les porcelets sont respectées ou ignorées ; les mélanges entre portées différentes favorisent les bagarres. Les veaux sevrés et autres jeunes bovins sont transportés, triés et réallotés¹⁸, ce qui exacerbe le stress et, en raison des mélanges de microbismes, justifie des traitements

¹⁷ Notamment les dindes à croissance rapide, leur excès de poids empêchant un accouplement normal.

¹⁸ Triés et répartis dans des groupes, des lots.

antibiotiques systématiques. Lors des ventes, les amitiés entre bovins ou entre chevaux sont déchirées sans faire de sentiment.

La dernière des cinq libertés consiste à *assurer un traitement et des conditions qui évitent la souffrance mentale*. Nous avons déjà vu que les facteurs créant la détresse sont légion en élevage. N'oublions pas les misères que les animaux dominants font aux dominés, dans des conditions de manque d'espace et de manque de lieu de refuge. Stress, peur, séparation, douleur, maltraitance... tous ces malheurs sont exacerbés lors du dernier transport et à l'abattoir, avec évidemment de grandes variations entre opérateurs et entre abattoirs. Le manque de maîtrise, autant du bien-être que de la bientraitance des animaux durant les longs transports, est constant et amplement documenté¹⁹. Des camions améliorés entrent certes en service, mais de toute évidence les services vétérinaires des différents pays ne contrôlent pas la situation. Des agriculteurs sont intéressés par leur chèque et ne se sentent pas responsables de ce qui arrive à leurs animaux une fois qu'ils ont quitté la ferme. La Commission européenne et les filières de la viande s'acharnent à ouvrir toujours plus la voie aux « *échanges* » d'animaux vivants et considèrent comme légitimes de répondre à la

¹⁹ *Animals Angels*, *Compassion in World Farming*, et *Eyes on Animals*, ont publié des vidéos et des rapports (voir leurs sites web).

demande, émanant de pays du pourtour méditerranéen, de leur fournir des animaux qui seront égorgés sans la moindre des protections prévues par les lois européennes et par les recommandations de l'OIE (Organisation Mondiale de la Santé Animale). La Commission européenne et les filières le savent parfaitement. Le cynisme est total.

Bref, les cinq libertés sont dans tous les discours mais sont évincés dans les faits.

Comprendre les besoins des animaux pour y répondre

Nous approfondissons maintenant avec des termes un peu différents la logique qui détermine le concept du bien-être animal. Le résultat final est le même, mais au lieu de raisonner en « *libertés* », nous utilisons d'autres mots et parlons des « *besoins* » des animaux. Cette idée coule davantage de source avec la terminologie allemande. Une expression couramment utilisée²⁰ est *artgerecht* signifiant « *selon l'espèce* », ou littéralement « *rendant justice à l'espèce* », ou plus simplement « *adapté à l'espèce* ». De manière analogue *tiergerecht* signifie « *adapté à l'animal* ». Ainsi — et c'est tout l'intérêt ! — l'approche

²⁰ Sous l'influence européenne, la langue allemande s'habitue aussi au terme *Tierwohl*, traduction littérale de l'anglais *welfare* et du terme français *bien-être*. La Suisse utilise le terme *Wohlergehen* (littéralement « *bien-aller* »).

scientifique et réglementaire en Suisse est construite sur la notion de « *conforme aux besoins de l'espèce* ». Il faut donc bien connaître l'espèce, sa physiologie et son comportement naturel, afin de développer des systèmes d'élevage qui soient adaptés aux animaux et qui respectent leurs besoins. Cette notion est superbement développée sur le site de la Société Internationale pour la Garde des Animaux de Ferme²¹, une association de scientifiques de diverses disciplines, engagés pour des pratiques d'élevage conformes aux besoins des animaux. L'éthologie est dès lors la science déterminante.

En effet, le monde agricole et tant d'autres ont, encore trop souvent, une vision très restrictive des besoins des animaux. Ils tendent à confondre les besoins des agriculteurs avec les besoins des animaux. En effet, les animaux doivent manger et boire pour produire. Tant qu'ils produisent, il n'y aurait alors pas de gros inconvénients à les maintenir immobilisés sur place par l'attache, par des cages exigües, ou par un entassement extrême, en assurant leur alimentation et une certaine hygiène, et en leur imposant une reproduction techniquement réussie. Quant aux besoins sanitaires de protection contre les maladies, la

²¹ → <http://www.ign-nutztierhaltung.ch/de> ; les pages sur les porcs et les poules pondeuses sont disponibles en français : <http://www.ign-nutztierhaltung.ch/schweinehaltung/index.php> et <http://www.ign-nutztierhaltung.ch/huehnerhaltung/index.php>

prophylaxie est en effet bien rodée dans les systèmes modernes, pour des raisons économiques évidentes. Mais cette manière de considérer les productions animales oublie que l'animal a un cerveau.

Chaque cerveau est porteur du programme comportemental typique de l'espèce. Des séquences comportementales instinctives invariables en font partie, mais surtout des prédispositions permettant d'interagir avec l'environnement dans des conditions variables pour arriver à ses fins, qu'il s'agisse de trouver la nourriture, de se protéger des prédateurs, de s'abriter dans les bois, pour les volailles de se percher dans les arbres, ou de trouver un partenaire. L'animal sait faire. Cela implique une motivation, des activités, de la curiosité et l'exploration de l'environnement. L'animal se repère, s'oriente, sait par où fuir, où trouver à manger, où être tranquille. Un bruit surgit ? Un visiteur arrive ? De nouveaux objets apparaissent ? Des congénères s'activent ? L'animal apprend à exprimer des réponses appropriées aux situations qui se présentent, donc à les contrôler de manière satisfaisante, à la manière de l'espèce. Il s'intègre dans le troupeau. Il échappe à un congénère dominant ou à un prédateur. Il défend sa part de nourriture. Il reconnaît ce qui est un danger et ce qui n'en est pas un. Ce qu'il apprend fait du sens. Quand tout va bien, il lui arrive même de jouer.

Comme le volet de l'exploration, de l'apprentissage et de l'expérience acquise est très important, nous pouvons dire que l'animal a aussi des besoins cognitifs. Le laisser dans un environnement monotone, sans stimulation, sans qu'il puisse exercer des activités conformes à l'espèce, bloque le déroulement des mécanismes élémentaires et essentiels du cerveau conditionnant la survie et la reproduction des animaux. Il n'y a pas de sens. Cela n'a rien de banal. C'est une violence de privation, laissant des traces au niveau du cerveau, conduisant à de la « folie », comme l'a bien illustré, hélas, l'expérimentation animale. Un témoin visible d'une telle situation de privation et de détresse sont les mouvements stéréotypés, c'est-à-dire répétitifs, sans sens ni aboutissement : tourner en rond, se balancer, mâchonner, etc... Des études histologiques montrent qu'un animal qui grandit dans un environnement pauvre en subit des conséquences structurelles au niveau du développement de son cerveau. Selon l'espèce les anomalies peuvent prendre plutôt la forme d'une atrophie ou alors générer une formation anormale de synapses. Les animaux en situation de privation sensorielle, sans activité possible, recherchent des stimulations et sont anormalement excitables. Les mouvements stéréotypés semblent avoir

un effet calmant ; ils peuvent déclencher la sécrétion d'opioïdes, rendant la situation plus « *supportable* »²².

Posséder un cerveau signifie aussi avoir des besoins affectifs. Tout particulièrement les espèces domestiques sont programmées pour vivre en groupe, et en général dans un groupe familial où, naturellement, les mêmes animaux restent ensemble dans la durée. C'est ici que s'insère aussi (lorsqu'il existe) le lien entre hommes et animaux, qu'il soit de type plutôt familial, ou amical, ou du genre « *collègues de travail* »²³. Mais vous vous doutez que le pouvoir de décision se situe unilatéralement du côté de l'homme. Il se permet de déchirer les liens des animaux entre eux à tout moment selon ses propres intérêts, puisqu'il les vend.

Mentionnons encore la définition du bien-être tel que le conçoit Marion Dawkins : l'animal doit 1° être en bonne santé, et 2° avoir ce qu'il voudrait (*what animals want*). La science est capable d'explorer ces deux aspects. Elle sait parfaitement évaluer la santé et l'intégrité corporelle, c'est ce qui est le plus facile. Elle a aussi développé des méthodes pour étudier les

²² La dissertation de Temple Grandin a porté sur cette question, pour le porc : *Dendritic Growth in Somatosensory Region of Brain Cortex in Pigs Residing in a Simple or a Complex Environment*, Dissertation, University of Illinois, 1989.

²³ Jocelyne Porcher tient beaucoup à la notion que les animaux participent au travail de l'éleveur.

préférences des animaux lorsqu'ils sont mis dans une situation de pouvoir choisir (par exemple entre différents types de sol, ou différentes températures, ou différents aliments). Si les animaux doivent faire des efforts pour atteindre un but auquel ils tiennent, il devient possible de mesurer l'intensité de l'effort qu'ils sont prêts à fournir pour y arriver. L'intérêt de cette approche est de donner la priorité à ce à quoi l'animal tient lui-même. C'est plus pertinent que de se référer vaguement et globalement au comportement naturel.

En effet, par exemple, les animaux peuvent se battre entre eux, et cela fait partie du comportement naturel, mais ce n'est pas un comportement particulièrement agréable. Il risque même de devenir franchement désagréable. La définition de Dawkins est doublement pertinente, puisque si les bagarres sont désagréables pour les animaux, c'est qu'elles comportent (selon l'espèce et l'environnement) un risque plus ou moins grave de blessures. Elles sont donc en conflit avec le critère de bonne santé de l'animal.

Peut-être faut-il ici prévenir des malentendus. Il ne s'agit pas d'offrir à nos animaux d'élevage une vie sans la moindre frustration. Aucun être humain n'a une telle vie, et ce serait d'ailleurs malsain. Apprendre à faire face aux frustrations est le grand défi de l'enfance, et cela dure toute la vie. Quant aux animaux, il est bien

question ici de leur accorder ce qui est essentiel pour l'espèce, ce qui leur importe, et du bonheur.

Temple Grandin demande sans détour : *What do animals need?* (de quoi ont besoin les animaux ?) Avec cette question commence son ouvrage *Animals make us human*²⁴ et elle décline, pour diverses espèces, des conseils pragmatiques pour créer la meilleure vie pour les animaux. Elle insiste : ce n'est pas de leur bonne santé qu'elle veut parler, mais de leur vie mentale : de quoi ont-ils besoin pour être heureux ? Temple Grandin vise les émotions, et nous en saurons plus au prochain chapitre.

Ainsi les différents concepts se rejoignent : nous tombons toujours sur des besoins physiologiques et comportementaux. Et nous rajoutons les besoins affectifs pour bien souligner que nous devons parler d'émotions et de liens sociaux.

Dès les années 1980, l'enseignement agricole suisse a utilisé des vidéos qui montrent le comportement naturel des animaux d'élevage, qui expliquent comment, dans les systèmes industriels, « *les capacités d'adaptation des animaux sont sollicitées de manière excessive* », et qui présentent des systèmes conformes aux besoins des animaux. Le dépassement des capacités

²⁴ Temple Grandin et Catherine Johnson : *Animals make us human* (les animaux nous rendent humains). *Creating the best life for animals*, 2010.

d'adaptation des animaux s'exprime par des maladies, des lésions, et un comportement perturbé. La Suisse dispose de stations de testage qui évaluent tous les systèmes d'élevage avant d'en autoriser la commercialisation ; des critères de santé animale mais aussi des critères comportementaux sont pris en compte. L'Allemagne met ce type de démarche en place. L'Europe prévoit un réseau européen de centres de référence²⁵ de bien-être animal afin d'apporter une aide technique et des formations à l'intention des autorités compétentes. La France entre dans cette démarche. Mais son talon d'Achille reste entier : si toujours les mêmes experts et décideurs, et les mêmes rapports de force, investissent ces futurs centres de référence, rien ne changera, et la protection des animaux de l'Union européenne, en particulier en France, restera très inférieure aux besoins élémentaires des animaux.

Pourtant il se trouve qu'en France, l'article L214-1 du code rural prescrit que « *tout animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce* ». Si ce texte de loi était appliqué, les animaux d'élevage

²⁵ Communication de la Commission au Parlement européen, au Conseil et au Comité économique et social européen, sur la stratégie de l'Union européenne pour la protection et le bien-être des animaux au cours de la période 2012-2015.

français bénéficieraient au moins de la même approche et des mêmes avancements que les animaux suisses. Il conviendrait donc de mettre à jour, au niveau de la plus haute juridiction, ce que signifie « *impératifs biologiques* » en l'état actuel des connaissances scientifiques. Diverses pratiques modernes (ou anciennes), majoritaires ou minoritaires, ne sont clairement pas compatibles avec les impératifs biologiques. Ignorance coupable ou déni volontaire évincent les impératifs physiologiques et éthologiques dans les pratiques. Ainsi dans les faits, les « *impératifs biologiques* » se trouvent restreints à la performance productive des animaux pendant la durée de vie qui leur est consentie. Cela ressemble à une claque grossière donnée au droit. Mais comme le droit est aussi un long processus, il n'y a pas lieu de désespérer d'obtenir un jour son application.

Dès lors la démarche majoritaire dans le monde consiste à vouloir adapter les animaux aux systèmes d'élevage (qu'ils soient modernes ou traditionnels), en leur faisant violence, en les privant, en les mutilant par la section des becs, queues, griffes, dents, en les rendant malades, frustrés et malheureux, mais suffisamment productifs jusqu'à leur mort précoce.

Mais comment se fait-il que la profession agricole puisse toujours, très sûre d'elle, répandre que les animaux vont forcément bien, la preuve étant qu'ils produisent ? Et que, de toute façon, le bien-être des

animaux est dans l'intérêt du producteur, parce que si les animaux n'avaient pas de bien-être ils ne produiraient pas et le résultat économique serait mauvais ? Faites-nous confiance, les animaux vont bien ?

Ce message du monde agricole contient sa part de vérité indéniable. Mais il ne dit de loin pas tout. Certes, des animaux malades ne produisent pas, et des morts encore moins. Des vaches qui ne sont pas stressées par l'homme, donnent plus de lait. La production laitière, qui dépend des hormones liées à la reproduction, fait partie des fonctions particulièrement sensibles aux facteurs psychiques. Or même dans ce cas, l'équation simpliste des agriculteurs se révèle être fausse ! Une analyse détaillée de la production de 125 troupeaux laitiers français a montré que la production laitière augmente s'il y a peu d'agressions entre vaches et que l'état émotionnel du troupeau est bon, mais que, au contraire, une productivité croissante est associée à davantage de maladies et de lésions²⁶.

Des cochons qui vont bien ont une meilleure croissance, c'est par exemple le cas pour des porcs élevés sur paille qui disposent de plus d'espace que des congénères entassés sur caillebotis. Mais dès que, pour

²⁶ Maud Coignard, Raphaël Guatteo, Isabelle Veissiser, Anne Lehébel, Charlotte Hoogveld, Luc Mounier, Nathalie Bareille : *Does milk yield reflect the level of welfare in dairy herds ?* dans *The Veterinary Journal*, vol. 199, Issue 1, janvier 2014, pages 184-187.

une raison ou une autre, les coûts augmentent, le résultat économique risque de basculer. Pour nos cochons sur paille, le coût en paille et en main-d'œuvre peut être plus élevé, et le fait de placer moins d'animaux dans une même case représente un manque à gagner. Surtout, des porcs qui sont plus actifs mangent aussi davantage que des porcs tenus au repos forcé. Ainsi, pour des porcs engraisés à l'extérieur en liberté, le coût de leur alimentation risque de flamber, alors qu'ils se portent à merveille. L'ensemble de ces facteurs de coûts aboutit à ce que les systèmes concentrationnaires ont des résultats technico-économiques attractifs malgré la détresse animale, tant que la morbidité et la mortalité sont contenues. L'éleveur a donc un intérêt majeur, pour compenser les effets du stress, à veiller à une hygiène sans faille et à une ventilation performante, puisque la mauvaise qualité de l'air est un fléau. De tels efforts sont, bien sûr, dans l'intérêt des animaux confinés. Mais la qualité sanitaire des produits est surtout une nécessité économique. Il s'agit en effet d'éviter les saisies à l'abattoir et, collectivement, de se préserver les marchés à l'exportation. Toute crise sanitaire peut être une raison ou un prétexte, pour des pays importateurs, à fermer leurs frontières.

En conclusion, il ne suffit pas de comprendre le bien-être animal comme un indicateur de l'intérêt

économique des producteurs, pour sortir des dérives du système industriel moderne et même de certains errements traditionnels. Le système industriel paraît « *performant* », alors même qu'il implique des atteintes diffuses à l'environnement, des dangers insidieux pour la santé, et des conflits inextricables avec le bien-être animal. La tentation est donc grande de régler certains problèmes particulièrement dérangeants, mais sans remettre en question le système dans son ensemble.

C'est justement ce que voudrait faire la sélection génétique des animaux.

Sélection et adaptation : le meilleur et le pire

Il est bien connu que les animaux sont adaptés aux contraintes de la production intensive par des mutilations : débecquage, dégriffage, raccourcissement des queues et section ou meulage des canines pour les porcelets, écornage... essentiellement pour empêcher que les animaux se blessent entre eux, dans des conditions de vie très loin de tout environnement naturel.

Une manière plus récente, plus raffinée et non moins ambivalente est d'adapter les animaux à la production intensive grâce à la sélection génétique. Durant des décennies la sélection a fait exploser la vitesse de croissance et la productivité des animaux, quelle que

soit la casse en matière de bien-être. Ce sont parfois les perturbations induites par l'hyperproductivité qui sont à l'origine des mutilations.

Aujourd'hui la sélection génomique accélère encore l'adaptation des animaux aux impératifs zootechniques et aux exigences de l'industrie de la transformation. Elle se base sur le génotypage à haut débit. Le génome d'un animal et son intérêt économique peut donc être connu dès sa naissance, avant même que son phénotype (les caractères observables chez l'individu) ne soit développé et évalué. Aussi des « *gènes d'intérêt* »²⁷ très spécifiques peuvent être recherchés. Cette science, encore jeune, fait partie des biotechnologies manipulatrices du vivant. Mais elle brandit la promesse d'améliorer le bien-être des animaux dans les systèmes intensifs.

Quant à la physiologie, il s'agit dès lors de sélectionner des animaux plus sains. Or, une grande part des pathologies et souffrances sont directement liées à l'hyperproductivité sélectionnée. La promesse de supprimer les dégâts collatéraux tout en poursuivant dans l'hyperproductivité est sujette à caution. La génomique est intéressante car elle aide à comprendre

²⁷ Il s'agit d'identifier, dans les gènes des animaux, des séquences de nucléotides qui correspondent à des caractéristiques des animaux. Les gènes d'intérêt économique sont alors privilégiés pour la sélection des animaux.

les mécanismes au niveau moléculaire. Mais les animaux à très hautes performances sont par essence fragiles. Le cœur, le squelette, le système digestif, la reproduction, le métabolisme en entier, la glande mammaire pour les femelles laitières : tout est sollicité à l'extrême. Les maillons faibles cassent. La moindre erreur humaine dans la gestion de l'alimentation ou du bâtiment génère des dégâts.

Quant au comportement des animaux, il fait l'objet d'une attention croissante. Il y a lieu de respecter les besoins comportementaux des animaux ; le principe est admis, du bout des lèvres. Mais la production intensive avec réduction des coûts de revient reste incompatible avec ces besoins comportementaux. De plus, les restrictions et privations imposées aux animaux, associées à une forte densité, favorisent des troubles du comportement. Certains sont génétiquement liés aux objectifs de sélection ; par exemple, des porcs à viande maigre sont plus nerveux.

Le fait est qu'un grand nombre de comportements sont plus ou moins influencés par les gènes²⁸. Avec une sélection rigoureuse il suffit de quelques générations pour obtenir des souches d'animaux plus calmes, ou plus peureux, ou plus agressifs. L'idée est alors de trouver les gènes qui favorisent les comportements

²⁸ *Genetics and behaviour of domestic animals*, édition par Temple Grandin et Mark J. Deesing, seconde édition, 2014.

souhaités (par exemple la docilité) et qui réduisent les comportements indésirables (par exemple l'agressivité). La sélection pour les caractères souhaités serait ainsi accélérée et mieux contrôlée, telle est la théorie. Mais en général plusieurs gènes interagissent, et l'affaire devient très complexe. Des effets collatéraux sur les performances sont possibles, en particulier au niveau de la reproduction qui, par excellence, repose sur des comportements sociaux finement régulés. Vouloir totalement éliminer la peur ou l'agressivité conduit à la catastrophe : les animaux n'ont plus les compétences nécessaires pour vivre en groupe.

L'idée de sélectionner l'« *adaptation* » des animaux séduit lorsqu'elle va dans le sens de la santé, de la robustesse et de la moindre agressivité entre congénères. Le premier risque²⁹ est alors de créer des animaux qui puissent survivre malgré un environnement hostile et une négligence au niveau des soins, autrement dit avec toujours moins de main-d'œuvre. Encore un problème éthique !

Positivement, la sélection pour une meilleure santé pourrait réduire des problèmes dont la plupart ont été

²⁹ Ce risque est bien identifié dans la conclusion, page 425, de Lotta Rydmer and Laurianne Canario : *Behavioral Genetics in Pigs and Relations to Welfare*, dans : *Genetic and the behaviour of domestic animals*, édition par Temple Grandin et Mark J. Deesing, seconde édition, 2014.

créés auparavant de toute pièce par la sélection productiviste et ses effets collatéraux. L'objectif est dès lors que les vaches souffrent moins de mammites et de boiteries et qu'elles vêlent facilement, que les poulets aient moins d'anomalies squelettiques, les porcs un cœur et des jambes plus solides, et d'une manière générale que les taux de mortalité régressent. Par contre toute sélection radicale risque d'entraîner de nouveaux effets pervers, surtout lorsque, en même temps, une performance maximale reste le premier objectif et tend à imposer son cynisme³⁰.

Ainsi, santé et robustesse peuvent servir à réduire la mortalité, sans pour autant corriger les grandes erreurs des systèmes d'élevage. L'obtention, par la sélection, d'une plus grande tolérance envers les congénères, pourrait permettre, une fois de plus, d'enfermer les animaux à très forte densité ; cet objectif est explicitement avancé par Jean Michel Faure et Andrew Mills³¹. Selon ces mêmes auteurs, la sélection pour

³⁰ Ces recherches sont décrites dans Willim M. Muir et Heng Wei Cheng : *Genetic influences on the behavior of Chickens Associated with Welfare and Productivity*, dans : *Genetic and the behaviour of domestic animals*, édition Temple Grandin et Mark J. Deesing, seconde édition, 2014.

³¹ Jean-Michel Faure and Andrew D. Mills : *Improving the Adaptability of Animals by Selection*, dans : *Genetic and the behaviour of domestic animals*, édition Temple Grandin et Mark J. Deesing, seconde édition, 2014.

diminuer la peur permettrait probablement une meilleure productivité dans les conditions d'élevage intensif et de stress. Jean Michel Faure a par ailleurs toujours considéré que les cages batteries sont un système performant et que, pour cette raison, il est juste de sélectionner des poules qui soient adaptées aux cages³². C'est un état d'esprit.

Il est en effet séduisant de réduire la nervosité des animaux plutôt que de leur accorder un environnement intéressant, motivant, diversifié, leur permettant aussi un développement normal des fonctions cognitives et affectives au niveau de leur cerveau.

De nombreuses poules pondeuses sont tentées d'arracher des plumes à leurs congénères. Les conséquences sont : douleur, apparition de sang (ce qui stimule encore davantage le picage), poules déplumées sensibles au froid, et, au pire, picage au cloaque et cannibalisme, et au final une mortalité élevée dans le troupeau. Une première errance entraîne la suivante : afin de prévenir ce comportement de picage, les poules subissent systématiquement un raccourcissement du bec. C'est une intervention douloureuse qui génère des douleurs non seulement immédiates mais aussi dans la durée, en raison de névromes d'amputation. C'est une mutilation handicapante, puisque le résultat — s'il doit

³² Communication personnelle.

être efficace — consiste en une gêne réelle au niveau de la prise alimentaire. Le *feedback* sensoriel est perturbé.

La sélection habituelle des poules pour un taux de ponte élevé va de pair avec une plus grande excitabilité, ce qui favorise le picage. Le vice appelé *picage* est lié à un trouble du comportement alimentaire, à ne pas confondre avec l'agressivité. Les animaux hyperproductifs sont par la force des choses excessivement motivés à ingérer des aliments, et l'aliment industriel, concentré, répond mal au besoin comportemental de recherche alimentaire. La sélection permet toutefois de réduire le comportement de picage. C'est effectivement un enjeu colossal pour le bien-être animal dans les élevages alternatifs (c'est-à-dire non-cage). C'est aussi une des conditions permettant d'abandonner tout raccourcissement des becs. Toutefois, la prévention du picage comporte aussi une gamme de bonnes pratiques permettant de mieux répondre aux besoins physiologiques et comportementaux, à savoir une alimentation qui répond aux besoins nutritionnels (notamment protéiques) et comportementaux (picorage), l'absence de stress, et en particulier un environnement enrichi et stimulant qui permet aux poules de picorer, de gratter, d'explorer, de prendre des bains de poussière, etc. Et ceci depuis leur plus jeune âge ! L'importance déterminante des conditions de vie des jeunes poulettes est bien mise en évidence par de

nombreux travaux³³. L'Autriche a réussi l'abandon de l'époinçage des becs grâce à un programme piloté par la Faculté vétérinaire de Vienne. Il y a un gouffre entre les recommandations autrichiennes et certaines pratiques, par exemple l'enfermement des poulettes aux étages des volières et la privation de litière. Le problème du picage chez les pondeuses est un cas d'école montrant l'importance de jouer sur les deux registres : la sélection génétique et l'amélioration des conditions de vie. La tâche est complexe. En France, c'est en 2015 qu'une étude pluriannuelle sur les alternatives à l'époinçage est enfin engagée³⁴, et ceci parce que d'autres pays européens ont déjà interdit le raccourcissement des becs ou se préparent à le faire.

En effet, la productivité en ponte des poules modernes est de l'ordre de dix fois supérieure à celle des ancêtres sauvages. Un tel bouleversement de l'organisme n'est jamais anodin. Aussi, les gènes liés à la productivité peuvent être voisins et liés à des gènes contrôlant d'autres caractères.

³³ Un exemple parmi tant d'autres : *Réduire le risque de picage des plumes chez les pondeuses dans la production d'œufs biologiques*, OACC et CABC (Canada), 2009. – Voir aussi Laywel → <http://www.laywel.eu/>

³⁴ Par l'ITAVI (Institut Technique de l'Aviculture) et l'ANSES (Agence nationale de sécurité sanitaire, de l'alimentation, de l'environnement et du travail).

Ainsi il s'est avéré que les résultats de la sélection pour la production d'un plus grand nombre d'œufs n'étaient pas du tout les mêmes selon que les poules se trouvaient en cage individuelle ou en groupe. Les souches de poules qui, enfermées seules, pondaient le plus étaient aussi celles qui, en groupe, généraient le plus de mortalité suite au picage³⁵. La production du troupeau était donc moindre. Ces poules nerveuses produisaient davantage lorsqu'elles étaient débecquées qu'en ayant des becs intacts.

La sélection sur la base de la performance du groupe est une méthode moderne et intéressante. Elle est aussi pertinente pour les porcs³⁶. Des porcs qui se bagarrent prennent moins de poids. L'idée développée est dès lors de sélectionner la productivité globale des groupes de porcs et pas celle des porcs pris individuellement, étant donné que les plus performants peuvent aussi être les plus agressifs et empêcher les autres de bien grossir. Le clou de ce « *modèle social* » : pas besoin de faire des

³⁵ Ces recherches sont décrites dans William M. Muir et Heng Wei Cheng : *Genetic influences on the behavior of Chickens Associated with Welfare and Productivity*, dans : *Genetic and the behaviour of domestic animals*, édition Temple Grandin et Mark J. Deesing, seconde édition, 2014.

³⁶ Lotta Rydhmer et Laurianne Canario : *Behavioral Genetics in Pigs and Relations to Welfare*, dans : *Genetic and the behaviour of domestic animals*, édition Temple Grandin et Mark J. Deesing, seconde édition, 2014.

observations comportementales ! C'est malheureux. En effet, il faut s'attendre à ce que les porcs se comportent très différemment, en fonction de la qualité de l'environnement qui leur est offert. Combien d'espace ? De la litière ? L'accès au plein air ? Ou (situation courante) quatorze porcs enfermés dans une case d'environ 10 m² de caillebotis, sans rien d'autre ? Heureusement, les auteurs de la publication citée en sont conscientes. Puis-je remarquer l'influence bénéfique de la recherche suédoise, bien plus avancée et motivée dans le domaine du bien-être animal ? Serons-nous un jour débarrassés des œillères de l'Institut Technique du Porc ? Est-ce que les chercheurs oseront parler, en France et face aux professionnels, le même langage qu'en milieu international ?

Apportons encore quelques exemples.

La caudophagie des porcs est un vice qui consiste à ce que des porcs grignotent les queues des autres, ceci pouvant conduire à des plaies profondes et parfois mortelles. Une sélection de porcs ayant moins tendance à la caudophagie n'est pas à rejeter, mais ne pourrait en aucun cas légitimer les porcheries lugubres et frustrantes, sur caillebotis, qui aujourd'hui sont la règle. L'accès à des matériaux végétaux stimulants et à une litière confortable reste dans tous les cas indispensable au bien-être des porcs.

Abordons encore la pratique révoltante quoique omniprésente, d'enfermer les truies qui mettent bas et allaitent dans des cages où elles ne peuvent même pas se retourner (un système qui est interdit en Suisse, en Suède, et en Norvège). Initialement, la cage à truie a été développée pour réduire la main-d'œuvre : les excréments tombent toujours au même endroit. La raison avancée pour faire ainsi en « *maternité* », c'est-à-dire pendant la phase de mise-bas et d'allaitement, est de prévenir l'écrasement de porcelets par une truie qui bougerait et qui se laisserait tomber sur l'un d'eux. Or la truie est sélectionnée pour donner naissance à toujours plus de porcelets et pour avoir un plus grand nombre de mamelles (de 12 à 18). Prenons un exemple prudent pour la démonstration : le nombre de porcelets nés vivants augmente de trois pour arriver à un chiffre de 16. Deux de ces trois porcelets gagnés peuvent mourir (on compte 8 à 10 % de morts-nés, et en plus les « *crevards* »), mais le résultat économique est néanmoins positif tant que l'un des trois survit. Cet exemple est déjà dépassé par les sélectionneurs danois : les portées de leurs truies peuvent dépasser 20 nés-vivants, alors qu'elles n'ont pas autant de tétines (pour le moment). Or la truie est extrêmement stressée et fragilisée, en particulier par l'immobilisation dans la cage. Il y a dès lors deux solutions. Soit on continue à sélectionner les truies pour un nombre maximal de porcelets sevrés,

quelle que soit leur détresse. Soit on s'oblige à donner à la truie des conditions de vie qui lui permettent de bouger, de ne pas être stressée, entre autres de construire son nid avant la mise bas, et ensuite d'élever ses porcelets avec des interactions sociales normales dans un espace enrichi. Aujourd'hui, la question semble abordée en France via la génétique. Comment sélectionner des truies plus « *maternelles* », et ceci après avoir nié et anéanti, durant des décennies, tout comportement maternel par de cruelles cages ! Dans ces conditions, *maternel* ne signifie guère plus que « *bonne laitière* ». La sélection génétique est une industrie lucrative. L'éthologie arrive aujourd'hui en tant que sous-fifre de la sélection, et c'est déjà mieux que rien — si seulement elle réussissait à ouvrir les yeux sur l'éthique ! Cela semble plus difficile en France que dans certains pays nordiques ou en Suisse.

Revenons aux volailles.

Les poules pondeuses dans les systèmes alternatifs se retrouvent avec un taux de fracture du bréchet pouvant aller jusqu'à 80 % ; apparemment, elles volent et atterrissent maladroitement — en cage, elles ne risquaient pas de voler ! Ces fractures sont douloureuses. La sélection pourrait renforcer les bréchets et transformer les poules en meilleures aviatrices. Mais il y a d'abord un travail à faire pour améliorer les équipements des poulaillers.

Et encore un exemple bien plus ancien : si une poule veut couvrir, c'est gênant pour le ramassage des œufs. Les poules pondeuses modernes sont peu motivées pour couvrir et de ce fait rentrent bien dans le système de production des œufs à partir de poussins éclos par dizaines de milliers en couvoirs. Nos animaux d'élevage n'ont plus « *besoin* » de leur comportement de reproduction. On pourrait qualifier cela d'amputation comportementale et affective.

Des volailles prises de panique qui se précipitent contre une clôture peuvent se blesser voire s'étouffer entre elles ; selon une vue de l'esprit, il suffirait de sélectionner des animaux plus résistants à la panique, la peur étant héréditaire. Mais la peur est aussi une motivation essentielle à la survie, dès lors que les animaux sortent en plein air et risquent de rencontrer un prédateur.

Donnons un exemple révélateur de l'état d'esprit de la sélection avicole. Afin de connaître précisément les performances de chaque animal, les poules pondeuses des sélectionneurs sont couramment détenues dans de petites cages individuelles, ce qui déjà révèle la cruauté du système. L'absence de nids dans ces cages conduit à un comportement stéréotypé de semblant de marche, avant la ponte. En effet, une poule cherche naturellement un nid approprié ; en cage batterie, elle cherche à se cacher derrière ou sous des congénères, émet des

sons de détresse, cherche à fuir, à s'envoler (il n'y a même pas la place pour écarter les ailes), se fait agresser par les autres, et finalement elle pond son œuf dans un état d'épuisement, sur place³⁷. Quant au cas des poules chez les sélectionneurs, il se trouve que la plupart montrent ce comportement stéréotypé de semblant de marche, traduisant une frustration, mais que certaines souches restent calmement assises avant de pondre. Dans l'optique d'améliorer le bien-être des poules, le choix qui se pose alors est le suivant :

- soit les poules sont logées dans des poulaillers munis de suffisamment de nids attractifs, qui leur épargnent stress et frustration,
- soit il n'y a pas de nids (ou y a-t-il de mauvais nids), mais le sélectionneur produit des poules plus «*calmes*», qui semblent ne pas subir de frustration lorsque le manque d'espace et l'entassement les empêchent de marcher, d'explorer, et de choisir un endroit approprié pour la ponte. Toutefois, si cette sélection réussissait sur des poules isolées dans des cages

³⁷ Ainsi Glarita Martin a mesuré que le comportement de ponte des mêmes poules durait en moyenne 16,4 minutes dans un poulailler muni de nids, contre 74,2 minutes en cage à deux, et 51,4 minutes en cage individuelle, et à nouveau 16,5 minutes lorsque les poules étaient de retour dans leur poulailler avec des nids. Cité par G. C. Brantas : http://link.springer.com/chapter/10.1007/978-94-009-8922-1_12#page-1 ; voir aussi : <http://www.hensdeservebetter.org.au/the-details/behaviour.html>

individuelles (dans un contexte de privation et de frustration extrêmes), le résultat définitif pour des poules de production logées en grands et très grands groupes resterait aléatoire. Leur bien-être ne serait pas pour autant assuré.

La législation européenne rend les nids obligatoires, mais leur attractivité est loin d'être garantie. Rien ne vaut mieux que des nids paillés comme le prescrit le cahier des charges de la marque Cocorette, pour avoir des poules satisfaites de pondre et non stressées.

En conclusion, les techniques de sélection moderne ouvrent des horizons illimités à la manipulation du vivant. Une approche éthique au cas par cas est indispensable. Le cas est gravissime lorsque l'objectif est d'éviter de répondre aux besoins naturels de l'animal dans le but de baisser les coûts de production.

La compétitivité est devenue la mesure de toute chose, chez nous. À côté, les besoins des animaux ne pèsent pas lourd. Pourtant, dans d'autres parties du monde, les forces qui imposent l'adaptation sont toutes autres. C'est d'abord le climat. La pauvreté. Le manque d'eau. Dans les pays en développement où les cultures pastorales sont frappées par le changement climatique, le lien entre les hommes et leurs animaux domestiques est encore plus une question de vie ou de mort. Hommes et animaux luttent ensemble pour se nourrir, au rythme de la pousse de l'herbe. Au Sahel, lorsque les

vaches et les chèvres meurent, les hommes n'ont plus d'avenir. Ce lien du sort n'existe plus dans l'agriculture occidentale moderne qui se focalise sur les coûts, dans un contexte de gaspillage et de surconsommation.

Or le diktat de la compétition mondialisée, effrénée, émane de représentations humaines et de choix humains, par définition changeants. Aujourd'hui, la capacité d'adaptation de l'homme à son propre système semble dépassée.

Il y a ce cas d'un agriculteur auquel l'encadrement agricole avait vivement recommandé de vendre ses dernières vaches. Il l'a fait. Il est allé voir ses vaches, dans leur nouvelle étable, une dernière fois, et il s'est suicidé.

En France, on parle du suicide des agriculteurs : un cas tous les deux jours³⁸. Cette surmortalité serait d'environ 20 % par rapport au reste de la population, et liée : aux difficultés économiques, en particulier en élevage de bovins (lait et viande) ; peut-être aussi à l'isolement, ainsi qu'à la difficulté de solliciter de l'aide. Pourtant l'entraide est très développée dans le milieu agricole.

Et si l'adaptation de l'élevage pour que les animaux soient plus heureux, faisait aussi le plus grand bien aux

³⁸ C. Bossard, G. Santin, I. Guseva Canu : *Surveillance de la mortalité par suicide des agriculteurs exploitants. Premiers résultats*. Institut de veille sanitaire, 2013.

hommes ? Si davantage de communication sur la tristesse, sur la sensibilité et sur les émotions faisait le plus grand bien à tout le monde ?

Évaluation du bien-être des animaux

Dans la liste des cinq libertés, le « *bonheur* » n'est pas mentionné. En effet, ce terme correspond à une prise de conscience plus récente des scientifiques du bien-être animal : il ne s'agit plus de se satisfaire de la seule absence de souffrances mesurables, mais de permettre aux animaux de ressentir des émotions positives, agréables. C'est le cas lorsque des animaux sont heureux d'être ensemble, par exemple lorsque des vaches se lèchent mutuellement, et, par excellence, quand les animaux jouent. Le programme de recherche international « *welfare quality* », financé par l'Europe, a essayé de prendre en compte ces éléments³⁹. Cette

³⁹ *Assessment of Animal Welfare Measures for Dairy Cattle, Beef Bulls et Veal Calves*, édition par B. Forkman et L. Keeling. *Welfare Quality Reports* n° 11, 2009, p. 176 : « *Whereas most approaches to welfare assessment are based on indicators of impaired welfare, there is an increasing interest in indicators of good welfare. Broom (1999) stresses that behavioural indicators of pleasure provide measures for good animal welfare. Environmental control, play behaviour and positive social relations may be considered as main components of good welfare (Fagen, 1981 ; Lawrence, 1987). 'Positive' indicators to our knowledge have not been applied in on-farm welfare monitoring systems so far.* »

vision positive prend la relève d'une époque focalisée sur la physiologie du stress.

Historiquement, la recherche sur ce qu'on appelait de manière décalée le « *bien-être animal* » portait d'abord sur la démonstration du mal-être, de la souffrance. L'outil de choix était le dosage du cortisol, hormone indicatrice de stress, et la mesure du rythme cardiaque qui s'accélère lors d'une émotion forte, par exemple une grande frayeur ou une douleur. Ne nions pas que tout cela ait apporté des arguments intéressants. Ainsi une augmentation nette du cortisol a été considérée comme étant la preuve de la douleur ressentie lors d'une intervention pratiquée à vif comme la castration. Cette douleur vous semble évidente, mais la profession agricole tout comme les hommes de science ont longtemps joué au petit jeu du doute qui nie et qui retarde le parler vrai.

D'une manière générale, le « *stress* » mesuré a mille visages. Il peut être normal, sain et acceptable (par exemple lors d'une rencontre, d'un effort physique, d'une frayeur transitoire...). Dans ce cas, l'animal réussit à contrôler la situation. Ou, au contraire, il peut traduire un problème dans la durée auquel l'animal n'arrive pas à faire face, et cela entraîne des conséquences néfastes pour son psychisme et sa santé. La réaction physiologique de l'organisme se prolonge et développe des effets cardiovasculaires, métaboliques et

immunitaires, puis s'épuise. Le stress peut ainsi être aigu ou chronique (ou les deux). Il varie aussi avec l'histoire d'un animal individuel. Ainsi, les analyses de sang, d'urine ou de salive sont une chose, mais leur interprétation en est une autre, truffée d'erreurs possibles.

Les temps ont changé. La science du bien-être animal a franchi le pas de la « *science du stress* » à la « *science des émotions* ». Elle en est à explorer les premières applications de ce nouveau paradigme. Ainsi le système d'évaluation du bien-être résultant du programme « *welfare quality* » a inclus l'état émotionnel des animaux dans son référentiel d'évaluation du bien-être à la ferme. C'est d'ailleurs assez surprenant. La personne chargée de l'évaluation doit prendre en compte de nombreux critères et surtout des aspects d'état corporel et de santé, et ensuite elle dispose d'une liste de vingt états émotionnels, et chacun doit être évalué globalement pour un groupe d'animaux. L'impression résultante est exprimée sous la forme d'un trait tracé sur une échelle horizontale continue de 12,5 cm ; à gauche se trouve le « *minimum* », à droite le « *maximum* » pour chaque émotion. La longueur du trait mesurée à partir du « *minimum* » entre dans le score global décrivant l'état émotionnel. Les vingt émotions à prendre en compte sont les suivantes : actif, détendu, peureux, agité, calme, content, indifférent, frustré,

gentil, plein d'ennui, joueur, occupé positivement, vif, explorateur, irritable, mal à l'aise, sociable, apathique, heureux, en détresse. Cette liste surprend par son semblant de précision. Qui est capable de discerner avec certitude si un cochon ou une vache sont calmes, indifférents, frustrés ou ennuyés ? La répétabilité des résultats, par différents opérateurs, doit être assurée. Si le système se révèle trop complexe, il sera relégué à une utilité d'ordre scientifique. Mais pour la pratique au quotidien, des indicateurs plus simples et des méthodes moins chères seront développées.

Quels seront les résultats et les conséquences de ce type d'évaluation ? C'est à voir. Globalement, « *welfare quality* » a été une tentative d'évaluer le bien-être des animaux sans préjuger *a priori* du milieu dans lequel ils vivent. Ce fait n'est pas anodin. En effet, à ce jour, la remise en question de l'intensification des productions animales n'est pas à l'ordre du jour de « *welfare quality* ». Si c'était le cas, les oppositions seraient trop fortes. Est-ce que cette évaluation « *scientifique* » des émotions permettra néanmoins de « *chiffrer* » non seulement les différences entre exploitations mais aussi entre systèmes ? « *Welfare quality* » est clos, mais il existe un réseau de suivi. Les débats sur la validité des indicateurs continuent. Mais il est incontesté que l'évaluation sur l'animal permet de constater qu'il existe de grandes différences de bien-être animal entre exploitations, et

ceci à l'intérieur d'un même système. La ligne de démarcation entre les « *bons* » et les « *mauvais* » n'est pas une simple ligne droite entre systèmes. Ainsi, certains élevages qui sont de petite taille ou qui pratiquent du plein air, peuvent avoir de mauvais résultats en matière d'intégrité corporelle, de santé animale, de mortalité, voire de comportement (peur...), alors que d'autres atteignent l'excellence. Certains grands élevages très intensifs mais bien conduits, notamment en matière de vaccination, de ventilation et de biosécurité, peuvent être relativement bons sur de nombreux critères parce que les techniques de prévention sanitaire fonctionnent malgré l'inconfort et les privations comportementales et affectives que subissent les animaux. Ainsi le système d'évaluation tend à produire des scores « *acceptables* », alors que des problèmes massifs de restriction comportementale en production de masse sont évidents. À quelle vie nos animaux ont-ils droit ? C'est la question.

La notion à la mode est celle de « *risque* ». C'est une approche inspirée de la démarche HACCP⁴⁰. Il semble quasiment impossible de dire à des agriculteurs et des conseillers agricoles que des pratiques, des choix, et tout un système, ne sont, tout simplement, pas bons et

⁴⁰ *Hazard Analysis Critical Control Point* : une méthode (obligatoirement) utilisée par l'industrie pour assurer la qualité sanitaire des aliments.

même immoraux. La science officielle du bien-être animal va changer sa méthode et son champ lexical, plutôt que de mettre les pieds dans le plat et de dénoncer clairement des systèmes « *performants* ». La profession agricole se place en position de victime et proclame qu'il ne faut pas « *stigmatiser* » certains types de production. Ce chantage, qui culpabilise ceux qui dénoncent les systèmes dits « *rationnels* », fonctionne à merveille.

Quelques mots encore sur les systèmes d'évaluation du bien-être. C'est un sujet d'actualité, en pleine effervescence. L'évaluation du bien-être des animaux dans les élevages a plusieurs utilités :

- garantir un minimum de bien-être,
- instaurer une dynamique de progrès,
- développer des labels de bien-être animal supérieur.

Depuis quelque temps, les scientifiques et les Instituts techniques s'intéressent en effet, et de plus en plus, aux démarches engagées dans les pays voisins et dans le monde pour atteindre un meilleur bien-être animal et certifier des produits qui en sont issus. L'inventaire ainsi constitué comporte 62 fiches⁴¹, avec des programmes européens, américains et d'Australie. La France ne pourra plus faire l'impasse sur la

⁴¹ *Outils d'évaluation et de gestion du bien-être animal en élevage, lors du transport ou à l'abattoir*, RMT Bien-être animal et systèmes d'élevage, janvier 2012.

labellisation du bien-être animal. Il se trouve que, au sein du Réseau Mixte Technologique Bien-être Animal, deux publications de synthèse informent sur les stratégies envisageables en France. L'une conclut avec la recommandation de déléguer la gestion du bien-être animal aux éleveurs et de les accompagner pour la maîtrise des risques, ceci assorti d'outils d'auto-évaluation⁴². L'autre écrivait la même chose : « *Une autre approche pour l'amélioration du bien-être des animaux d'élevage pourrait consister à en déléguer la gestion aux éleveurs. Ils sont en effet le mieux à même d'intervenir. Les enquêtes européennes réalisées auprès des consommateurs indiquent clairement qu'ils sont considérés comme les meilleurs garants du bien-être des animaux (EC, 2007). La mise en place de guides de bonnes pratiques, de formation et de sensibilisation avec des outils d'auto-évaluation, permettrait de replacer l'éleveur au cœur du dispositif* »⁴³. La majorité des auteurs de ces études travaillent pour les Instituts techniques ou les Chambres d'agriculture, donc pour les filières agricoles. Christiane Lambert, vice-présidente et

⁴² B. Mounaix, C. Terlouw, M. Le Guenic, L. Bignon, M. C. Meunier-Salaün, V. Courboulay, et L. Mirabito : *L'évaluation et la gestion du bien-être animal : diversité des approches et des finalités*, Renc. Rech. Ruminants, 2013.

⁴³ V. Courboulay, M. C. Meunier-Salaün, A. Duboi, M.-E. Caille, V. Michel : *Les outils d'évaluation et de gestion du bien-être en élevage : quelles démarches pour quels objectifs ?* Journées Recherche Porcine, 44, 2012.

« *Madame bien-être* » de la FNSEA, dit : « *La réussite de la stratégie française bien-être animal passera d'abord par des démarches professionnelles positives et co-construites, conciliant le bien-être animal avec la compétitivité des élevages* » (SPACE, 2015). Honni soit qui mal y pense. Christiane Lambert elle-même fait les premiers pas pour améliorer (en partie) le bien-être de ses porcs. Évidemment que les éleveurs doivent être au cœur de la démarche, et ils en seront heureux. En effet, tout ceci ne serait pas inquiétant du tout, si tant d'investissements actuels dans des porcheries ne se faisaient pas en choisissant les pires des techniques pour les animaux, et si la FNSEA ne s'était pas fait une réputation pour sa politique de blocage envers le bien-être et la protection des animaux. D'ailleurs, son ouvrage *Bien-être animal - Recueil des actions des partenaires agricoles* (2014), décrit un éventail d'actions représentatives d'un bon professionnalisme et quelques avancées. Cela présente très bien pour le lecteur peu averti, mais l'expert constatera rapidement que des pratiques incompatibles avec le bien-être animal (cages, caillebotis intégral, concentration...), au cœur des systèmes industriels, ne sont pas abordées. Certaines formulations induisent même en erreur. Logiquement, la profession agricole communique et veut garder la mainmise sur le « *bien-être animal* » : c'est pour elle la meilleure manière d'éviter toute contrainte éventuellement imposée.

Aujourd'hui, la question stratégique est bien celle-ci : qui décidera de ce qui, en France, sera nommé « *bien-être animal* » — par exemple dans les publicités ? La filière elle-même ? Des scientifiques indépendants ? La société civile informée ? Co-construction ou droit de véto unilatéral ? L'évaluation du bien-être animal en élevage implique et appelle des choix politiques.

Après cette digression sur la gouvernance des questions agricoles, revenons à nos moutons. L'évaluation du bien-être des animaux tente d'intégrer leurs émotions. Intéressons-nous de plus près à ces émotions. Essayons de visiter (en touristes éclairés par le guide) l'usine dans laquelle les émotions sont fabriquées.

L'anatomie du cerveau montre que les émotions siègent dans les parties archaïques que nous partageons avec les autres vertébrés supérieurs, voire même avec les vertébrés tout court. Nous avons non seulement les mêmes structures anatomiques qu'eux mais aussi les mêmes neurotransmetteurs dont une bonne soixantaine est répertoriée. Parmi les plus connus il y a le glutamate, le GABA, la dopamine, la sérotonine, la noradrénaline, l'acétylcholine, les endorphines. Notre spécificité humaine n'est pas là. Elle se situe au niveau de la capacité d'abstraction de ce néocortex que notre espèce a développé plus que les autres. Celui-ci a une fonction de contrôle supplémentaire permettant

d'intégrer la mémoire des émotions et l'abstraction pour analyser les situations, planifier les décisions, et communiquer avec des paroles. Mais la pensée abstraite reste toujours interconnectée aux émotions archaïques. Dans l'amygdale et l'hippocampe s'assemblent les émotions et la mémoire. Il n'y a pas de réflexion sans émotions⁴⁴.

Qu'en est-il du bonheur ? Il est facile de différencier l'« agréable » et le « désagréable », d'abord pour nous-mêmes, et ensuite sur des animaux de laboratoire, et ceci de deux manières. Il y a des choses dont les animaux ont envie, en premier lieu une friandise — c'est le plus simple ! — et d'autres que les animaux fuient, classiquement un choc électrique — c'est le plus simple ! Dans ces situations, le comportement de l'animal est sans ambiguïté. Ensuite les chercheurs ont pris le pli d'implanter des électrodes dans différentes parties du cerveau et d'envoyer des stimulations électriques fines, et d'observer quels comportements cela déclenche, selon l'endroit stimulé. Le prochain pas a été d'apprendre aux animaux comment se stimuler eux-mêmes ou comment faire pour arrêter les stimulations, en appuyant sur un levier. Pour certaines zones d'implantation, les animaux s'auto-stimulaient avec frénésie ; c'est la preuve qu'ils aimaient cela. Par

⁴⁴ Antonio R. Damasio : *L'erreur de Descartes*, 1994, traduction française en 2000, éd. Odile Jacob.

contre ils mettaient immédiatement fin aux courants électriques délivrés à certains autres endroits du cerveau. Et c'est bien cette différence-là au niveau du choix fait par l'animal lui-même, qui démontre qu'il y a de l'«*agréable*» et du «*désagréable*».

Des découvertes de ce type ont conduit à la description d'un «*système de récompense*», matérialisé par des neurotransmetteurs et des voies anatomiques particulières mais pas exclusives.

Le progrès de la science consiste à découvrir les erreurs du passé. C'est troublant. Et si dans certains concepts hantaient encore les mauvais esprits d'une pédagogie duale d'un autre âge, faite de punitions et de récompenses ? Ô combien de rongeurs en état de privation cognitive dans de petites cages se voient encore supporter des chocs électriques ou obtenir quelque friandise censée récompenser, pour leur faire apprendre des leçons faites d'artéfacts primitifs, faisant abstraction des performances sensorielles de ces petites bêtes ! Nombreux sont aussi les rongeurs poussés dans la dépression, la toxicomanie ou d'autres maladies mentales. Maladies mentales ? La similitude entre le fonctionnement des animaux et celui des hommes permet même de développer, avec plus ou moins de succès, des médicaments psychotropes humains sur des animaux. Et pourtant l'animal ne peut pas nous parler de ses émotions.

Il est dès lors fascinant d'imaginer d'entrer dans l'état mental d'un animal et de voir, de sentir, de penser le monde comme lui. C'est la prétention de Temple Grandin, professeur de sciences animales, de s'être avancée dans cette voie (avec toute la circonspection nécessaire à pareille entreprise). Elle est d'abord connue en tant qu'autiste, parlant au public de cette autre manière d'être. Et c'est sa différence qui lui ouvre les sens pour voir le monde, dit-elle, comme des animaux le voient. En tant qu'autiste elle ne pense pas en mots mais en images. Son cerveau est même envahi par tous les détails du monde qui l'entoure, car, contrairement à ce qui se passe chez les personnes dites normales, le sien ne filtre pas les impressions qui arrivent, qu'il s'agisse d'images ou de bruits. C'est ainsi, sans filtre, que selon elle les animaux, par exemple des vaches se trouvant dans un couloir d'abattoir, perçoivent leur environnement, et c'est pourquoi elles paniquent devant des objets, ou des reflets, ou des bruits, ou une obscurité que des humains ne remarquent même pas. Forte de ses observations, en se mettant dans la peau et surtout dans les sens d'un animal, elle a, avec un pragmatisme inégalé, su faire évoluer les techniques d'abattage des animaux à l'échelle des États-Unis, de leurs fermes géantes et des usines de chair animale,

même si le travail doit continuer encore pour longtemps⁴⁵.

Elle a su résoudre, de manière impressionnante, des problèmes et situations à risques dans la conduite des animaux, qu'il s'agisse de bovins, de chiens, ou d'antilopes susceptibles de paniquer et de se jeter contre les clôtures dans des jardins zoologiques. Sa méthode consistait à se focaliser directement sur les émotions que ressentent les animaux, donc sur ce qui se passe dans leur cerveau⁴⁶.

Essayons d'en savoir plus. Pour les comprendre, Temple Grandin s'appuie sur le répertoire de sept émotions fondamentales, tel que publié par Jaak Panksepp⁴⁷.

⁴⁵ Mais peut-être cette grande dame a-t-elle par moments été trop loin dans le compromis pragmatique au service d'un modèle économique ? Cette question est légitime. Elle écrit elle-même que sa première rencontre avec l'élevage s'est produite dans un élevage bovin sympathique ; si sa première expérience avait eu lieu avec des poules pondeuses ou des *feedlots* boueux, son parcours aurait pu prendre une autre direction. Source : *Animals make us human*, page 296.

⁴⁶ Temple Grandin et Catherine Johnson : *Animals make us human. Creating the best life for animals*, Mariner Books, 2010.

⁴⁷ Jaak Panksepp, Lucy Biven : *The Archaeology of mind. Neuroevolutionary Origins of Human Emotions*, 2012.

Sept émotions et un monde meilleur

Ce n'est pas que Jaak Panksepp tienne particulièrement à ce qu'il y en ait sept. Il y en aura peut-être plus, un jour, mais ses données permettent d'en décrire sept. Je vous propose de faire confiance à Jaak Panksepp⁴⁸. Son discours donne une impression de vivant, d'effet de vie⁴⁹, d'émotion authentique. Il pourrait bien être pour la science des émotions ce qu'un Konrad Lorenz a été pour la science du comportement. Enfonce-t-il des portes désormais ouvertes ? Avance-t-il trop vite dans la synthèse ? Se tromperait-il ? Nous ne pouvons pas attendre les réponses. Nous avons besoin d'une approche globale qui ait un sens, maintenant. L'agnosticisme n'est pas une option. Les émotions des animaux ne peuvent pas attendre.

Toutefois, il reste une réserve face à une recherche sur le cerveau qui est invasive. Elle se pratique sur des animaux dans des cages, qui sont opérés, parfois mutilés, isolés, sacrifiés (l'euthanasie étant le moindre mal pour un rat). Que vaut une vie de rat, un nuisible persécuté et empoisonné ? J'ai connu une invasion de

⁴⁸ Baliey Endowed Chair of Animal Well-Being science à Washington State University's College of Veterinary Medicine, et professeur émérite au Department of Psychology at Bowling Green State University.

⁴⁹ J'emprunte cette expression à Marc-Mathieu Munch pour qui l'effet de vie est la clé de l'émotion esthétique.

rats, lorsque le plus vieux de mes chevaux n'avait plus de dents et laissait tomber sa nourriture. Quand je rentrais dans le box, les rats s'enfuyaient. De temps en temps un jeune rat tombait des planches du haut dans le seau d'eau et se noyait. J'aime les rats, je les trouve magnifiques mais insupportables lorsqu'ils pullulent chez moi. Où est leur place ? Dans le laboratoire de Jaak Panksepp ? C'est un autre débat. En tout cas j'aime autant que ses expériences privilégient les émotions agréables. Je souhaite que son grand plaidoyer pour la reconnaissance des émotions animales aide à rendre justice aux animaux et à améliorer leur sort. Jaak Panksepp s'en doute bien que les animaux pensent.

Toujours est-il que le fait de provoquer douleur, terreur et détresse d'isolement sur des animaux, sont des techniques admises sans gêne au nom de la science. Ces techniques parfois utiles mais néanmoins inhumaines et immorales génèrent divers discours de justification et de déni. Mais en attendant de revenir sur ces questions, tirons tout de même profit de quelques connaissances acquises par la méthode scientifique.

Méfions-nous, car il faut passer entre deux écueils. Le premier serait de mal comprendre l'indispensable rigueur scientifique. Le deuxième serait de sous-estimer l'impact qu'auraient, au niveau des résultats, les convictions et le ressenti personnel du chercheur à

propos des émotions. Un « *détachement* » scientifique parfaitement « *neutre* » n'existe pas. Le mental de chaque chercheur est prisonnier de son époque et de ses expériences. Chaque mot porte un bagage biographique et sociétal et « *doit* » être utilisé d'une certaine manière, périssable. Il ne peut y avoir de recherche sur l'émotion sans investissement personnel, subjectif, que ce soit en minimisant ou en amplifiant l'émotion et les mécanismes qui la contrôlent. Dès lors l'avancée dépend de la finesse du *feedback* par la réalité.

Comment pourrait-on bien parler d'émotions, sans les considérer, ou déconsidérer, à la fois en soi-même et chez l'autre ? Y a-t-il des personnes qui perçoivent les émotions de manière plus directe, plus consciente, plus transparente que d'autres, et plus à la manière des animaux ? Il y a des individus qui savent écrire la partition d'une symphonie qu'ils entendent, ou dessiner les plans de l'édifice qu'ils voient, parce qu'ils perçoivent consciemment chaque détail et chaque nuance, alors que le commun des mortels n'entend ou ne voit que les principales résultantes. Peut-être que quelque chose de similaire se passe avec les émotions. Est-ce que des particularités individuelles, qu'il s'agisse de connexions ou de filtres, permettraient de penser davantage et de manière plus consciente en émotions, et de les suivre et de les cerner plus précisément ? Il y a bien des raisons qui font qu'il y a parmi nous des

passionnés de musique, de poésie ou d'images, de philosophie, de théologie ou de technique... Nous sommes tous humains, pareils et différents. Il y a des passionnés d'émotions. Les grands écrivains sont parmi eux. Ils balisent les sentiers qui relient les émotions aux mots.

Revenons aux animaux et à la science. Parcourons les sept émotions fondamentales décrites par Jaak Panksepp, selon l'ouvrage *The archaeology of mind* (2010). Il nous apprendra comment les animaux peuvent être heureux. La méthode qui met en évidence ces émotions fondamentales repose sur un trépied. Premièrement, des stimulations électriques très localisées dans le cerveau, essentiellement chez le rat, suscitent, selon l'endroit stimulé, des comportements précis qui traduisent des émotions (la fuite, l'attaque, etc.). Deuxièmement, l'administration localisée de neurotransmetteurs génère ces mêmes comportements spécifiques. Inversement, des antidotes qui bloquent ces mêmes neurotransmetteurs, appliqués au même endroit, bloquent ces mêmes comportements. Ces phénomènes peuvent être reliés à une cartographie du cerveau et de ses circuits. Tout est une affaire d'interprétation méticuleuse de mesures et d'observations plus ou moins fragmentaires dans une complexité extrême. La troisième source de connaissance est spécifiquement humaine : des

personnes décrivent avec des paroles les émotions qu'elles ressentent lorsque certaines aires et circuits cérébraux sont activés. Eh oui, le cerveau de rat et le cerveau humain ont beaucoup de choses en commun. L'anatomie et les émotions des deux espèces convergent suffisamment pour que les données récoltées puissent se compléter.

Depuis les années 50, les scientifiques ont examiné un « *système du plaisir* » dans le cerveau, nommé aussi « *système de récompense* ». Panksepp lui donne un nouveau sens. Il l'appelle désormais « **Seeking** system ». *To seek* signifie *chercher*. C'est un système de motivation qui est à la base de toute recherche pour des ressources, et de toute anticipation de plaisir. C'est un système instinctif qui enclenche l'action, une sorte d'« *énergie* » affective⁵⁰. Sans lui, les animaux meurent, parce qu'ils ne sont pas capables d'assurer leurs besoins. Une fois le but de l'action atteint (aliment, eau, abri, sexe...), l'excitation de ces circuits nerveux se calme. Le point déterminant est donc qu'il ne s'agit pas d'une émotion de plaisir déclenchée en réaction à un stimulus de récompense, mais d'un système primaire qui, avant tout stimulus et avant toute récompense, engage l'action.

Or, l'éveil du circuit de *seeking* se révèle très agréable. D'ailleurs le terme *se réjouir* ne s'en cache pas : il signifie

⁵⁰ Jaak Panksepp, Lucy Biven : *The Archaeology of mind. Neuroevolutionary Origins of Human Emotions*, 2012, page 103.

à la fois la joie du moment, et l'anticipation des bonnes choses à venir.

Sans le moindre doute, le plaisir d'une activité passionnante se reconnaît et se ressemble : que le chien renifle une trace prometteuse, que le cochon explore des odeurs appétissantes dans la terre avec son groin, ou que l'homme curieux construise, cuisine, se dépense, crée, avec ses mains, ses jambes ou son intellect. Se procurer la nourriture lorsqu'on a faim n'est pas une affaire triste ; s'il n'y avait pas le côté agréable et anticipateur du *seeking*, les animaux seraient bien plus réticents à aller chercher de quoi remplir l'estomac. La joie du *seeking* rejoint d'ailleurs le bonheur du *flow* humain décrit par Mihály Csíkszentmihályi d'après de nombreux interviews.

Pour rendre les animaux plus heureux, il faut donc leur donner un milieu de vie qui leur permette des activités de *seeking*. D'autres ont appelé cela plus classiquement l'expression du répertoire comportemental normal et réclament que les animaux puissent avoir de quoi « *s'occuper* » : pour le cochon, fouiller avec le groin, pour la poule gratter et picorer, pour la vache, pâturer. Bien sûr, ces activités de recherche alimentaire doivent aboutir à la satisfaction de trouver quelque chose de bon. Ainsi, les matériaux manipulables qu'il faut mettre à disposition des cochons, selon la loi (qui est peu respectée), devraient être de nature organique

et idéalement être comestibles, comme le foin et la paille. En l'absence d'occupation satisfaisante, la déception déprime, la frustration ronge, ou la colère frappe. Le manque d'interaction efficace dans un environnement pauvre (grillage d'une cage, caillebotis béton...), génère de la souffrance parce que les programmes comportementaux innés ne peuvent pas se dérouler. Le *seeking* n'a pas de substrat. Tout comportement qui serait tenté ne donne jamais de *feedback* positif, jamais de sens. Il ne reste à l'animal qu'à exécuter des comportements répétitifs, sans sens ni résultat.

Chaque animal évolué est donc poussé de lui-même à interagir avec le monde. Son système de *seeking* est un système d'apprentissage, mais avant l'apprentissage il y a déjà eu l'engagement dans l'action. Ensuite les expériences viennent affiner les émotions. Notamment, l'apprentissage et l'anticipation sont au cœur de l'évaluation du temps qui passe. Avant l'heure du repas, une sorte de *pacemaker* ou d'horloge interne indique aux animaux d'élevage quand le moment attendu approche et les excite en conséquence.

Voyons les autres émotions fondamentales décrites par Jaak Panksepp. Il y en a trois qui ne sont pas agréables. C'est d'abord la **rage**. C'est une pure émotion. Lorsque le circuit de la rage est stimulé dans le cerveau d'un animal, il attaque et mord les objets

devant lui. Cette stimulation est foncièrement désagréable et l'animal lui met fin chaque fois qu'il peut.

Chez l'homme, la colère primaire a en général une cible et fait l'objet de processus néocorticaux tertiaires, donc des processus cognitifs élaborant la haine, le ressentiment, la jalousie, la vengeance. Il y a tout intérêt à disposer de moyens de contrôle supérieurs pour maîtriser sa colère et les comportements engendrés par elle.

Selon Temple Grandin⁵¹, la rage pourrait dériver de l'expérience d'être capturé par un prédateur, la rage donnant l'ultime espoir et la force de se libérer. Cela me fait penser aux animaux domestiques qui sont sélectionnés pour leur docilité, leur calme, leur fatalisme. Mais souvent lorsqu'un animal de ferme est attaché ou immobilisé pour la première fois, il se débat. Avec désespoir. Jusqu'à ce qu'il abandonne. La frustration peut aussi correspondre à une forme atténuée de la rage.

Jaak Panksepp se penche sur des questions plus complexes autour de l'agressivité. Pour commencer, c'est celle de la prédation. Elle n'a rien à voir avec la rage. La prédation est liée au système de *seeking* et peut

⁵¹ Temple Grandin : *Animals make us human*, 2009, page 45 ; en s'appuyant sur Jaak Panksepp : *Affective neuroscience*, page 190.

générer du plaisir, ce que la rage ne fait jamais à elle seule.

Et qu'en est-il de l'infanticide ? Dans de nombreuses espèces animales, un mâle nouvellement dominant tue les jeunes de son prédécesseur, ce qui induit la réceptivité sexuelle de la femelle et permet au nouveau chef de générer une descendance à lui. Il s'agirait là aussi d'une expression du système de *seeking*, avec comme objectif l'activité sexuelle.

Un troisième domaine est considéré comme ambigu : émotion primaire ou non ? La question reste ouverte. Il s'agit du besoin de dominance sociale. J'aurais personnellement tendance à attribuer à ce besoin une forte autonomie et spontanéité. Mais je reconnais aussi qu'il est éminemment modulable par l'éducation.

Finalement, Panksepp considère le besoin de dominance sociale comme un processus émotionnel secondaire auquel contribuent ***seeking***, ***rage*** et ***peur***, et même des expériences de ***jeu***, et cela concerne plus particulièrement les tournois dont est issu un vainqueur. « *Gagner* » génère des sécrétions de testostérone chez les hommes, et la testostérone favorise en retour l'agressivité. Chez les femelles, l'agressivité prend, semble-t-il, d'autres formes : moins physique, elle est davantage d'ordre social et pousse à l'exclusion sociale d'un rival. Les hyènes tachetées femelles sont particulièrement agressives et

combattives, et elles ont des taux de testostérone étonnamment élevés.

Chez l'homme la rage est à l'origine de crimes violents. Elle est exacerbée lorsqu'il y a eu des mauvais traitements durant l'enfance. Mais de gentilles interactions peuvent reconstruire de la confiance. Le défi est le même lorsque des animaux domestiques ont été maltraités.

Passons à une autre émotion primaire foncièrement désagréable. C'est la **peur**. Elle est gravée dans le cerveau, elle existe, avant même toute expérience anxiogène. À l'origine la peur est pour l'essentiel sans objet. Elle peut être déclenchée par des stimulations cérébrales sans que l'animal n'ait jamais fait d'expérience anxiogène, et néanmoins induire des comportements d'immobilité ou de fuite. Quant aux rats, il existe quelques rares stimuli innés, non appris, qui déclenchent la peur, dont l'odeur des poils de chat. Pour beaucoup d'espèces, des bruits soudains font peur. Globalement, ce sont l'expérience et l'apprentissage qui génèrent la connexion de la peur au monde réel. La douleur déclenche la peur. Cependant, une peur intense peut dans certains cas inhiber la sensation de la douleur (mais c'est loin d'être garanti !) et ainsi permettre à un blessé de réussir à fuir.

Si nous assistons à des événements terribles, tels des combats, explosions, accidents, la peur peut nous

envahir et générer un syndrome de stress post-traumatique. Tous les mammifères sont susceptibles d'en être atteints.

Les maladies de l'anxiété, avec les diverses phobies et états anxieux, font partie des affections psychiatriques fréquentes et souvent handicapantes, d'où la recherche de médicaments adaptés. C'est compliqué, parce que les mêmes neuromédiateurs produisent des effets nombreux et divers. Ainsi un effet de désinhibition générale peut aisément être confondu avec un effet de réduction de la peur. Aussi, la sérotonine régule l'intensité de toutes les émotions ; si elle manque, les émotions, dont la peur, s'intensifient. Finalement ce sont les benzodiazépines qui ont été utilisés pour contrôler l'anxiété.

Le problème de l'anxiété humaine, évidemment, dépasse de loin le système primaire de la **peur** ; les idéations produites par le néocortex en sont à la fois des manifestations et des cibles thérapeutiques. Ce fait nous renvoie vers les « *forces sociales positives* »⁵² qui sont en mesure de contrer l'influence de la peur.

Pour terminer son chapitre sur la peur, Jaak Panksepp décrit des peurs d'enfants, et constate que des comportements de peur peuvent être proches de comportements de **rage**, et être confondus. Je pense

⁵² Jaak Panksepp, Lucy Biven : *The Archaeology of mind. Neuroevolutionary Origins of Human Emotions*, 2012, page 198.

qu'en effet il n'est pas nécessaire de terroriser et mutiler des animaux de laboratoire pour en arriver à cette conclusion — les drames de la vie suffisent.

La dernière émotion fondamentale est la **panique**, qui est aussi appelée **deuil, chagrin** (*panic/grief system*). C'est ainsi que Jaak Panksepp nomme la peur du jeune animal ou humain d'être abandonné. Cette peur s'exprime par un cri spécifique. La panique résulte de la perte de l'attachement sécurisant entre les êtres. Elle est au bout de l'angoisse de séparation : ces termes sont d'ailleurs plus précis pour désigner ce qui se passe. Le système cérébral qui régit la panique semble être lié, dans l'histoire de l'évolution, à la douleur physique. En effet, perdre quelqu'un fait mal. Les opiacés qui maîtrisent la douleur physique calment encore davantage la douleur psychique. Nous prendrons très au sérieux cette double essence de la souffrance.

Les expérimentateurs, en stimulant électriquement le cerveau à certains emplacements, ont pu déclencher l'expression de ces trois émotions négatives : la rage, la peur, et la panique. Mais n'oublions pas que leur contraire positif et agréable existe aussi, qu'il soit directement stimulant ou non. Et c'est la facette agréable qui nous intéresse ici en priorité. Car notre objectif dans ce chapitre a été de comprendre comment les animaux peuvent être heureux. Mettons ce contenu de bonheur en avant, plutôt que sa perte. Ce sont les

émotions heureuses que nous devons rendre accessibles à nos animaux.

Énumérons les trois dernières émotions fondamentales selon Jaak Panksepp. Elles sont positives.

C'est d'abord le **désir** sexuel, le terme anglais *lust*, signifiant à la fois sexe et désir sexuel.

Le bonheur est en effet présent dans le rapprochement amoureux d'un mâle et d'une femelle ! Quelle intensité de vivre, de jouer, de solliciter ! Pour ensuite, si entente il y a, s'en aller vadrouiller à deux, sur des chemins discrets. Ô que ma chienne en chaleur était heureuse lorsqu'elle rentrait à la maison, tôt le matin, et qu'elle sentait bon le foin, après une journée et une nuit passées dans la campagne et dans la grange, avec son amoureux ! Le verrat et la truie, après l'accouplement, restent ensemble, et ce moment de tendresse contribue à ce que la truie porte un nombre plus élevé de porcelets, selon les observations d'un éleveur de plein air exceptionnel⁵³.

Ensuite, parmi les émotions fondamentales de plaisir, arrive le maternage avec toute la sollicitude affectueuse et nourrissante nommée *care*. Je propose de garder le mot anglais. Le terme nécessite quelque précision ; il s'agit de désigner amour, sollicitude et soins de type

⁵³ Communication personnelle de Jean-Marie Gibelin → <http://www.pleinairconcept.fr/>

maternel. Une traduction par *soins* serait trop faible, et *amour* serait trop vague.

Préservé de l'angoisse de séparation, le bonheur partagé et réciproque est dans la proximité rassurante entre mère et enfant. Nous savons aujourd'hui que c'est l'attachement à une personne sécurisante qui permet au petit enfant un bon départ dans la vie, et c'est la présence suffisamment prolongée de la chienne pour les chiots, de la chatte pour les chatons, qui sécurise les petits et prévient des troubles du comportement ultérieurs. De manière dérivée, un nid douillet ou un chez-soi chaleureux sécurisent et réconfortent.

En dernier arrive le **jeu**. Cette activité, joyeuse par excellence, devient possible lorsqu'un sentiment de sécurité est assuré, avec une liberté dans l'espace, et un état de santé satisfaisant.

À la base, le système cérébral produit du jeu du genre « *bagarre pas méchante pour s'amuser* », où les animaux — prenons l'exemple des rats, des chiots, des chatons — se bousculent, se roulent par terre, les uns sur les autres, se mordillent sans se blesser. Ils sont très friands de ces jeux qui constituent un réel besoin pour un développement équilibré. Les petits humains partagent ce besoin, il suffit de les observer.

Il reste à prendre en compte que ces systèmes émotionnels ne sont pas des mécanismes fixes et invariables, mais que leur fonctionnement est modulé

premièrement par des facteurs génétiques, et deuxièmement par les expériences que vit chaque animal⁵⁴.

Ainsi l'héritabilité de la peur est forte, de même celle de la recherche de nouveautés (*novelty seeking*). Ce fait a été montré sur des rats : en effet, c'est le caractère hérité qui détermine le comportement explorateur, même lorsque les ratons sont élevés par une mère adoptive de caractère différent. D'ailleurs, pour l'espèce humaine, il est reconnu que la timidité est transmissible par les gènes. La détresse de séparation s'hériterait aussi : l'intensité des vocalisations d'un mouton isolé de son groupe est influencée par les gènes. Notons toutefois que l'intensité de l'expression et l'émotion elle-même ne sont pas nécessairement liées de manière proportionnelle. Les gènes d'une moindre vocalisation ne donnent certainement pas plus de droit à séparer des animaux !

L'expérience individuelle est évidemment largement déterminante. Elle commence bien avant la naissance. Une rate gestante qui est manipulée peut donner naissance à des ratons plus émotionnels et moins explorateurs. Au contraire, le fait de manipuler des

⁵⁴ Temple Grandin et Mark J. Dessing : *Behavioral Genetics and Animal Science*, dans : *Genetics and the behavior of domestic animals*, édition par Temple Grandin et Mark J. Deesing, seconde édition, 2014.

ratons nouveau-nés induirait un tempérament plus calme⁵⁵. Lorsque de jeunes animaux sont élevés dans un environnement dénudé, sans stimulations, le développement de leur système nerveux est impacté et ils peuvent devenir hyperexcitables comme adultes. Dans la nature, de la vache aux volailles, c'est d'abord la mère, rassurante et pédagogique, qui apprend à son petit ou à toute sa marmaille ce qu'il y a besoin de savoir pour vivre. Les animaux d'élevage deviennent plus ou moins confiants, satisfaits et actifs (bref, optimistes) ou au contraire peureux, frustrés, stressés (bref, pessimistes)⁵⁶, en fonction de ce que la vie leur offre.

Or l'immense majorité de nos animaux d'élevage (en dehors des troupeaux allaitants, et encore) vivent dans un environnement appauvri et sont privés d'un groupe social naturel pour leur espèce, à commencer par leur mère. Sur de tels animaux, la recherche essaie de caractériser des « *tempéraments* » individuels. C'est loin d'être absurde. Mais que cela vaut-il ? Avant la domestication, les différents tempéraments étaient autant de stratégies pour survivre dans une nature pleine de merveilles, de dangers et de défis. Être calme et docile n'était pas forcément le meilleur atout pour

⁵⁵ *Ibidem*, page 25.

⁵⁶ Selon Alain Boissy.

survivre. Le milieu artificiel de l'élevage intensif n'est qu'une construction humaine qui peut changer très vite à condition que la volonté y soit. Alors gardons-nous d'un regard superficiel sur les «*tempéraments*».

Jusqu'à ce point nous avons prudemment respecté un discours scientifique validé, généralisable, distancié, sur le bien-être des animaux et leurs bonheurs. C'est ce qu'ont détecté les scientifiques envoyés en mission derrière cette vitre froide qui sépare tant d'hommes des émotions animales.

Terminons avec le témoignage d'un chercheur dont la chaleur humaine est telle que toute vitre froide fond instantanément. C'est Marc Bekoff⁵⁷. Il nous raconte l'amour qu'ont les animaux : l'amour romantique, l'amour maternel, l'amour entre frères et sœurs et entre amis. Il nous parle de leurs deuils, et de la cruauté que c'est de les séparer volontairement. Il nous commente le jeu des canidés, leur sens de l'équité, leur morale. Des observations isolées, de type anecdotique, sur ce que les animaux savent faire, sont infiniment plus précieuses pour les comprendre, que des expériences de laboratoire sur des animaux en cage, frustrés et perturbés. Marc Bekoff nous livre un feu d'artifice d'éthique pour les animaux. «*Tout ce que je vous demande*», écrit-il, «*c'est de réfléchir comment vous pouvez transformer le*

⁵⁷ Marc Bekoff : *Les émotions des animaux*, 2009.

monde dans un lieu meilleur ; surtout, ce que vous pouvez contribuer pour rendre la vie des animaux meilleure.»

Réfléchir. Que pouvons-nous, vous et moi, « *contribuer pour rendre la vie des animaux meilleure* » ?

Oui, je veux aller au fond des choses. Je ne crois pas aux fausses bonnes solutions. Il faudra explorer le droit, le marché, la politique, l'éthique, la religion, la santé, l'environnement. Nous en sommes encore au tout début de l'entreprise, aux fondements.

Le monde meilleur est si loin, parce que la vitre froide est là. Essayons tout d'abord de mieux comprendre comment elle peut s'effacer, grâce à l'empathie.

EMPATHIE SPONTANÉE

Rencontre avec l'empathie

Les conditions d'existence des animaux dans notre société sont directement liées à notre capacité d'empathie. Le manque d'empathie imprègne les circuits économiques. C'est ce que symbolise notre image de la vitre froide : les hommes mesurent combien l'animal mange, combien il produit, combien il excrète, combien de temps il est couché et combien de temps debout ; mais l'émotion ne passe pas.

C'est l'empathie qui traverse la vitre froide. Nous avons décidé de conduire l'enquête sur cette capacité si remarquable, qui relie les émotions des êtres entre elles.

Restons fidèles au principe des allers-retours entre émotion et discours scientifique. L'empathie se passe dans le cerveau, et ce sont en particulier les neurosciences qui nous éclaireront. Grâce aux techniques d'imagerie modernes, la connaissance du cerveau en activité avance à grands pas. Les images du cerveau humain qui répondent à nos interrogations sont enregistrées dans des conditions expérimentales. Le plus souvent, le sujet doit regarder des images ou des vidéos suscitant l'empathie, et/ou se représenter mentalement des situations, conformément aux instructions des expérimentateurs. Une contrainte

Empathie spontanée

technique est qu'il faut une certaine immobilité pour pouvoir effectuer ces enregistrements. Nous nous intéresserons à de nombreux résultats produits par de telles expériences.

Mais commençons au début du fil de notre pensée.

Que se passe-t-il si l'émotion franchit la barrière des espèces, et que les émotions des animaux rencontrent les nôtres ?

Prenons quelques exemples de situations, à lire lentement et à déguster en imagination.

La vitalité du jeune cheval qui galope pour jouer.

La tendresse de la brebis envers l'agneau.

Le repas rassiant des mésanges affairées à la mangeoire.

La joie du chien à l'arrivée du bon maître.

La détresse du chat affamé.

La douleur du veau castré.

La terreur du rat englué.

L'attente désespérée de la vache appelant son veau qui n'est plus là.

Qu'est-ce qui fait que l'évocation d'un animal à un instant de son histoire, peut susciter chez nous une telle émotion ? Une même mélodie, avec la même interprétation musicale, se joue sur différents instruments.

Il semblerait que le terme *empathie* ait été créé d'après l'allemand *Einfühlung* qui signifie littéralement « sentir

Empathie spontanée

dans» l'autre, évoquant de manière positive, valorisante, la capacité de ressentir ce que l'autre ressent, avec sensibilité, car le verbe *fühlen*, comme *sentir*, recouvre à la fois la dimension émotionnelle et la dimension tactile. Ce terme aurait conduit à la création du mot anglais *empathy*, en analogie avec *sympathy* qui lui est proche. La racine grecque *παθος* (*pathos*) — qui signifie surtout souffrance, sort, malheur, mais aussi émotion, — suggère que l'empathie se focalise sur la souffrance et la maladie comme voudrait aussi le faire croire le champ lexical des *patho-logies*. Attention : le sens de ces termes peut varier en fonction des définitions que les chercheurs voudront bien leur inventer et attribuer. Ce sera le cas notamment pour *sympathie* et *compassion*.

Si le terme *empathie* évoque encore davantage le malheur que la joie, ce n'est peut-être que conjoncturel. L'empathie envers la douleur et celle envers la peur sont les mieux étudiées. Il existe encore peu d'études sur le partage de la joie, et un premier résultat suggère que l'empathie dans la joie existe mais que son expression dans le cerveau semble moins intense que l'empathie envers la souffrance⁵⁸. Celle-ci, étant liée aux dangers, a sans doute au fil de l'évolution joué un rôle plus décisif

⁵⁸ *Can We Share the Joy of Others ? Empathic Neural Responses to Distress vs Joy* ; Daniella Perry, Talma Hendler, Simone G. Shamay-Tsoory. *Soc Cogn Affect Neurosci.* 2012 ; 7 (8) : 909-916.

Empathie spontanée

pour permettre la survie que la joie. Pourtant la contagion par la rassurance et la bonne humeur semble à première vue évidente et puissante. Heureux ceux qui savent en faire bénéficier leurs semblables ! Heureux ceux qui savent rire !

L'étude scientifique de l'empathie a été très remarquée cette dernière décennie, alors que ses débuts sont bien plus anciens. C'est encore l'éthologie qui nous ouvre les yeux. En 2009, le primatologue Frans de Waal publie *The Age of Empathy*⁵⁹, ouvrage à la fois éthologique et politique. Sa première phrase énonce : « *La cupidité a vécu, l'empathie est de mise.* » Il montre combien l'empathie est ancrée dans notre nature biologique. Il accumule les récits dans lesquels des animaux se préoccupent des besoins, du bien-être ou du chagrin de leurs congénères et leur apportent aide et consolation. Les éléphants soignent les blessés. La sollicitude des animaux peut même s'adresser à d'autres espèces, dont l'homme. Un vieux chimpanzé a empêché des jeunes de chicaner des petits canards.

Des expérimentations sophistiquées montrent comment certains singes aident un autre singe à se procurer de la nourriture qu'il ne pourrait pas atteindre seul, et ceci même sans qu'il y ait le moindre avantage direct pour celui qui aide. Dès 1959 il était connu qu'un

⁵⁹ Version française : Frans de Waal : *L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*, Éditions Les liens qui libèrent, 2010.

rat n'appuie plus sur un levier lui procurant de la nourriture si son geste déclenche un choc électrique à un autre rat qu'il voit danser de douleur sur une grille électrifiée⁶⁰. Des singes placés dans une situation semblable se laissaient même affamer pour ne pas faire mal à d'autres.

En conclusion, l'homme partage l'aptitude à l'empathie avec d'autres vertébrés évolués. Pour Jeremy Rifkins⁶¹ qui s'intéresse à l'histoire des idées et des civilisations, l'humanité chemine vers une empathie qui progressivement dépasse la famille, le clan, la nation, la race, pour atteindre sa propre mondialisation. De plus en plus, elle englobe aussi les animaux. L'amplification de l'empathie marquera le 21^{ème} siècle.

Mais si l'empathie est un don des êtres humains, pourquoi compte-t-elle alors tant d'échecs, avec tant de cruautés, de harcèlements, de mépris, et d'exploitation ? Pourquoi cette empathie qui semble si naturelle pour les uns, ne fonctionne-t-elle pas du tout chez tant d'autres personnes ? Pourquoi, chez une même personne, s'enclenche-t-elle dans certaines situations mais reste absente dans tant d'autres ? La défaillance étant tristement évidente entre hommes, elle l'est

⁶⁰ Frans de Waal cite Russell Church.

⁶¹ Jeremy Rifkins : *Une nouvelle conscience pour un monde en crise. Vers une civilisation de l'empathie*, Éditions Les Liens qui libèrent.

encore mille fois plus quant aux hommes envers les animaux.

Frans de Waal ne fuit pas ces questions mais essaie d'y répondre. Selon ses sources, seulement 1 à 2 % des soldats sont réellement prêts à viser sur des hommes. Dans la guerre du Vietnam il y aurait eu 50 000 cartouches tirées pour un seul ennemi tué — parce que les soldats préfèrent tirer en l'air. La force du mal serait dans l'organisation et dans la hiérarchie, pas dans l'absence de pitié. Selon lui, ceux qui n'en ont pas seraient peu nombreux, mais suffisants pour faire de gros dégâts.

Les psychopathes sont en effet limités dans leur capacité d'empathie, utilisent les autres à leurs fins, et ne connaissent pas le sentiment de culpabilité. Certains ont pu, dans l'histoire de l'humanité, gravir les sommets du pouvoir et de la manipulation des groupes et des peuples, dans des systèmes totalitaires cruels. Il est désormais bien connu que le type du psychopathe est doué pour un style de management inhumain en entreprise. C'est donc une nécessité de connaître les mécanismes de l'empathie afin d'apprendre à remédier à son absence et à ses faiblesses. L'engouement pour l'empathie est l'engouement pour la survie de l'humanité et contre les États voyous.

La science de l'empathie ouvre la voie à un renouveau de la pédagogie. Elle pourrait aider les enfants, les

Empathie spontanée

adolescents, les adultes, qui sont en détresse. Elle pourrait enfin apporter une réponse à ceux qui sont davantage enfoncés dans des comportements asociaux et dont le handicap reste encore incompris de la part de leur entourage scolaire et judiciaire. Des recherches sur des caractéristiques biologiques et comportementales d'une certaine insensibilité émotionnelle « *apportent un autre éclairage sur les conduites déviantes des jeunes et suggèrent que, dans certains cas, une réponse précoce et médicale serait plus avisée qu'une réponse tardive et répressive* »⁶².

Essayons, après cette introduction générale, de nous approprier un bilan des connaissances scientifiques sur l'empathie, qui ces 20 dernières années a fait l'objet de travaux de recherche considérables. Nous nous appuyons sur un ouvrage collectif⁶³ de référence, édité par Jean Decety et William Ickes, en intercalant d'autres auteurs. Au fur et à mesure que nous avancerons dans la compréhension de l'empathie entre humains, nous réfléchirons comment les différents concepts peuvent nous éclairer quant à l'empathie envers l'animal, cette empathie qui souvent semble évidente et puissante, parfois envahissante, mais qui reste néanmoins structurellement fragile voire absente,

⁶² Angela Sirigu : *Le cerveau en manque d'empathie*, *Le Monde Science et Technique*, 28 octobre 2013.

⁶³ Jean Decety et William Ickes, éd. : *The social neuroscience of empathy*, 2009.

Empathie spontanée

vu les manières dont sont utilisés les animaux dans les sociétés humaines.

Résonner : ressentir pareil en étant distinct

Nous abordons maintenant des notions qui reposent sur des observations minutieuses, validées dans de nombreuses études scientifiques⁶⁴.

L'exploration de l'empathie commence avec l'imitation. Il a été démontré que lors de conversations, les personnes imitent l'expression faciale des autres : bonheur, colère, peur, tristesse, surprise... Cette imitation de la mimique est automatique, inconsciente, extrêmement rapide, subtile. Elle apparaît déjà chez les nourrissons, et c'est ainsi qu'ils apprennent à communiquer. L'imitation porte aussi sur l'expression vocale. Si la conversation se passe bien, les interlocuteurs s'influencent en termes de rapidité et de durée de paroles et du temps de latence des réponses. D'ailleurs nous connaissons tous des situations dans lesquelles un proche décroche le téléphone et parle ; au fur et à mesure, sa diction et son accent évoluent — ce qui nous permet de deviner qui se trouve à l'autre bout de la

⁶⁴ La présente synthèse résume l'article de Elaine Hatfield, R. L. Rapson, Yen-Chi L. Le : *Emotional contagion and Empathy*, dans : *The social neuroscience of empathy*, édité par J. Decety et W. Ickes.

ligne. Le troisième objet de l'imitation est constitué par les postures et les mouvements. La recherche, avec des étudiants, a montré qu'ils étaient capables de synchroniser leurs mouvements automatiquement en seulement 21 millisecondes. Il serait impossible d'y arriver de manière consciente et volontaire.

Vient ensuite le phénomène du *feedback*. La mimique, les vocalisations et les postures que nous adoptons, ne sont pas sans effets. Ils sont marqués par nos émotions, mais ils exercent aussi en retour une influence sur nos émotions. Lorsque les muscles faciaux sont volontairement — sur ordre, lors d'une expérience scientifique — activés pour un renfrognement, la personne tend à penser à des choses irritantes et elle est moins heureuse que lorsqu'on lui demande d'activer les muscles du sourire. De même, la voix exprime des émotions, par l'intonation, la sonorité, le rythme, les pauses. Une tâche qui en soi est émotionnellement neutre, à savoir imiter des sons, induit néanmoins les émotions qui sont associées à des sons particuliers. De même nos postures et mouvements façonnent nos émotions ; prendre une posture exprimant qu'on est sûr de soi, donne de l'assurance. Cela ne se limite pas à l'instantané ; nos expériences et les souvenirs personnels de nos actions et émotions antérieures y participent. Tout cela constitue un *feedback* par lequel

notre mimique, notre expression vocale, nos postures et mouvements, influencent nos émotions.

Nous arrivons enfin à une troisième notion qui englobe ce que nous avons vu précédemment : la contagion émotionnelle. Elle est définie comme « *la tendance à imiter des expressions faciales, des vocalisations, des postures et des mouvements d'une autre personne et à se synchroniser de manière automatique, et, en conséquence, à converger au niveau des émotions* »⁶⁵.

Contagion émotionnelle ! Les manifestations en sont très diverses : partage de la joie et du deuil, musique, mouvements de foules entraînées par des leaders politiques... La contagion émotionnelle se trouve au cœur de l'histoire de l'humanité, du niveau le plus noble aux excès les plus terrifiants. Certaines personnes sont particulièrement douées pour contaminer les autres. Nous sommes tout aussi différents les uns des autres quant à la facilité avec laquelle nous nous laissons contaminer. Pourquoi ? Cela reste un grand défi pour la science.

Les progrès de l'imagerie cérébrale permettent des découvertes de plus en plus sensationnelles. Un seuil avait été franchi avec la découverte des neurones miroir. De quoi s'agit-il ?

⁶⁵ *Ibidem*, page 19, d'après Hatfield, Cacioppo et Rapson, 1994.

Empathie spontanée

Lorsqu'un observateur regarde un acteur qui fait un mouvement ou qui vit une sensation particulière, alors des régions similaires du cerveau sont activées chez l'acteur et chez l'observateur. C'est par exemple le cas pour l'écoute de sons, pour des mouvements de la main, du toucher, une douleur localisée. De même, les régions du cerveau activées par une émotion spécifique, sont activées lorsque cette émotion est observée chez une autre personne, ou en observant l'autre dans une situation qui peut susciter cette émotion. Cette résonance est le fait des neurones appelés neurones miroirs. Néanmoins, les activités du cerveau de l'observateur ne sont pas totalement identiques à celles de l'acteur ; il subsiste des différences, puisque d'autres sections du cerveau restent au repos chez l'observateur mais pas chez l'acteur ; en s'activant elles indiquent que le sujet est lui-même touché. Il persiste donc bel et bien, au-delà de la contagion émotionnelle, une distinction entre moi et l'autre. D'ailleurs, ce n'est pas la douleur elle-même, à son niveau sensoriel, qui est perçue par l'observateur, mais c'est l'émotion qui lui est reliée.

Le support anatomique est complexe, et loin d'être évident. Ainsi les imitations faciales des bébés humains et d'autres primates pourraient être liées à des neurones

miroirs du cortex cérébral ou à des résonnances affectives sous-corticales plus primaires⁶⁶.

Un point important est que les neurones miroirs s'activent lorsqu'il y a une action orientée vers un but ; ils informent donc sur les intentions de l'autre, ce qui permet de comprendre et d'anticiper ses actions. Nous sommes sur les traces du support biologique de notre aptitude à se comprendre mutuellement et à vivre en société. L'activité de ces neurones dépend aussi du contexte ; c'est le contexte qui permet de comprendre une action.

Toujours est-il que l'interprétation de l'activité électrique des neurones reste délicate. La science est en mouvement.

La recherche utilise largement les rongeurs pour étudier la contagion émotionnelle, dans le but explicite de comprendre le fonctionnement de l'empathie dite primaire dans notre cerveau : celle que nous partageons avec tous les mammifères.

Entre congénères, les animaux connaissent fort bien la contagion émotionnelle. Elle a surtout été étudiée en utilisant l'émotion de la peur. La peur est contagieuse. Elle est souvent générée par un stimulus douloureux. Ainsi des souris souffrent davantage lorsqu'elles voient

⁶⁶ Jaak Panksepp et Jules B. Panksepp : *Toward a cross-species understanding of empathy*, *Trends in Neurosciences*, août 2013, vol. 36, n° 8.

souffrir des souris qu'elles connaissent. Ce qui compte pour elles c'est la vue. Chez les rats, les cris ont plus d'importance. Pour de nombreuses espèces, l'odeur des phéromones et plus particulièrement celles du stress, est un autre support de contagion émotionnelle même lorsque le congénère stressé n'est pas visible.

C'est même démontré chez l'humain. Une étude autour de Gün Semin de l'Université d'Utrecht a prélevé de la sueur d'hommes soumis à des vidéos suscitant soit de la peur soit du dégoût. Ils ont fait sentir ces odeurs à des femmes, à leur insu, et ont pu enregistrer la mimique de ces femmes. Leur visage a en effet ébauché l'expression des émotions, respectivement la peur et le dégoût.

Revenons pour un instant aux souris. Leur capacité de détecter les signaux de détresse de congénères «*est en partie modulée par des composantes génétiques (Chen et al., 2009)*»⁶⁷. Le génome ! Les chercheurs se ruent vers ces terres nouvelles. Soyons assurés que chez l'homme des manques d'empathie trouveront des explications génétiques, mais qu'il n'y a pas lieu d'être fataliste pour autant.

Nous ne risquons guère de nous tromper en supposant que, en plus des gènes, l'environnement et le

⁶⁷ Expertise scientifique collective : *Douleurs animales : les identifier, les comprendre, les limiter chez les animaux d'élevage*, INRA, 2009, page 45.

Empathie spontanée

vécu de l'animal (et même de ses parents sur plusieurs générations) ou de l'homme influencent subtilement ses compétences et interactions sociales. Mais l'expérimentation dans le milieu appauvri des cages ne peut donner qu'un éclairage très partiel du potentiel des bêtes. En tout cas, gardons en mémoire qu'en face de la diversité environnementale s'ouvre l'infini champ de la diversité génétique.

Ces quelques données évoquent déjà la complexité et la richesse du partage social des émotions. Arrêtons-nous maintenant sur une première réflexion autour de nos réactions spontanées envers les animaux.

C'est la méthode que nous allons suivre au cours des prochains chapitres. Nous commençons par nous informer sur les divers aspects du fonctionnement de l'empathie dans l'espèce humaine. Ensuite nous réfléchissons aux enseignements que nous pourrions en retirer pour nos relations avec les animaux.

Quelle empathie spontanée envers les animaux ?

Nous n'avons ni les mêmes visages, ni les mêmes sons, ni les mêmes postures et mouvements, ni la même sensibilité aux phéromones (ou peut-être si, en partie). Et pourtant, nous partageons des émotions avec des animaux. Qu'est-ce qui se passe, et pourquoi ? Balayons quelques hypothèses.

Empathie spontanée

Intuitivement, il semble probable qu'il existe, pour des espèces avec lesquelles nous avons co-évolué durant des millénaires, une adaptation réciproque permettant une compréhension immédiate des postures et émotions.

Évidemment, nous pensons en premier lieu au chien⁶⁸, qui est souvent intégré dans notre groupe social. Nous savons que sa capacité d'observer la mimique et le comportement humain, et d'en déduire les intentions, est absolument remarquable et très différente de l'ancêtre, le loup. Le chien réagit instantanément au stress de son maître. Beaucoup de chiens montrent un comportement de sollicitude lorsque le maître est triste. Toutefois les comportements sensationnels, comme les exploits de sauvetage, sont rares. L'intuition géniale n'est jamais garantie — et c'est d'ailleurs pareil chez les humains ! Réciproquement, l'homme lit les émotions du chien. Erreurs il y a, dans les deux sens. Par exemple, mon chien rencontre un promeneur qui s'arrête, qui le fixe du regard et qui gesticule, parce qu'il a très peur des chiens. Mon chien trouve ce comportement bizarre et inquiétant. Il aboie au promeneur alors qu'en réalité ce chien n'attend que d'être rassuré. Souvent, la contagion émotionnelle entre

⁶⁸ Karine Silva et Liliana de Sousa : "*Canis empathicus*"? *A proposal on dogs' capacity to empathize with humans*, dans *Biol. Lett.*, DOI : 10.1098/rsbl.2011.0083, 16 février 2011.

Empathie spontanée

chiens et personnes fonctionne : invitation au jeu, complicité en promenade, expectative, peur, affection. Une partie en est sans doute automatique, inconsciente, et très rapide, et ceci malgré la différence anatomique.

Avec les bovins aussi, l'homme partage une longue histoire de coexistence. La réactivité archaïque de l'homme aux animaux est certes marquée par la chasse, mais pas tout le temps, et pas à toutes les époques de l'évolution.

De toute évidence, certains paysans et bergers savent communiquer avec leurs vaches ou moutons. Quant au cheval, il est très observateur et interprète finement les messages envoyés par l'homme. Ce don est utilisé par les méthodes de dressage non violentes. Dans ce cas, l'homme s'applique pour parler la langue du cheval. Forcément, les différences anatomiques et gestuelles énormes entre nous et ces animaux exposent l'un et l'autre au risque de malentendus massifs. Et pourtant, l'exploit de la communication non violente réussit.

Sans doute existe-t-il une transmission inconsciente, automatique, extrêmement rapide, de signaux visuels voire sonores. Une voix et un geste éternés se trahissent. À l'opposé, certaines personnes ont un tel effet rassurant sur leurs animaux qu'on peut se demander s'il n'y aurait pas une mystérieuse phéromone qui les imprègne. Sans doute, en se rapprochant des animaux, la prise de contact visuelle et sonore, une

Empathie spontanée

coordination émotionnelle fine et inconsciente, permet de ne pas faire irruption avec violence dans l'état émotionnel de l'autre, mais d'échanger et de mettre suffisamment en conformité les états émotionnels avant d'agir, par exemple avant de déplacer le troupeau. Entre eux, les animaux d'un troupeau communiquent finement et leurs émotions et motivations s'accordent. Lorsqu'un troupeau de bisons⁶⁹ se déplace vers un autre lieu, un animal initie le mouvement, le plus souvent une femelle adulte, et d'autres, en général un sous-groupe, suivent dans la même direction. Il n'y a pas de hiérarchie linéaire. C'est dans une telle structure complexe que l'homme doit dès lors trouver sa place et des gestes justes, en position guide reconnu, protecteur et rassurant. Le chef d'un troupeau ou d'une meute a la responsabilité de conduire les siens vers la nourriture et de veiller à leur sécurité. S'il réussit, il consolide une relation de confiance, une relation «*optimiste*».

Un facteur qui fait échouer l'empathie a été identifié. C'est le stress. Ceci a été démontré par une

⁶⁹ A. Ramon, O. Petit, P. Longour, C. Pasquaretta, C. Sueur : *Collective decision making during group movements in European bison, Animal behaviour* 109, 2015, pages 149-160.

expérimentation⁷⁰ portant sur des souris et sur des humains ; le résultat a été le même pour les deux espèces. Il s'agissait d'évaluer la contagion émotionnelle par la douleur, entre deux souris, respectivement entre deux personnes. Lorsque les deux se connaissaient, l'expression de douleur par contagion émotionnelle était plus forte. Entre inconnus, elle était moindre. L'hypothèse avancée était que c'est le stress (lié à la présence d'un inconnu) qui empêche la contagion émotionnelle par la douleur des sujets inconnus. Pour preuve : le blocage (pharmacologique) du mécanisme endocrinien du stress a libéré la contagion émotionnelle. Ensuite, chez les humains, le même effet de libération de la contagion émotionnelle (ou empathie) a été obtenu en commençant par partager une activité de jeu. Remplaçons le terme *inconnu* par le terme *étranger* (le terme anglais utilisé est *stranger*), et nous détenons une des clés biologiques permettant de prévenir de grands drames de l'humanité.

Revenons à la relation avec les animaux de la ferme. Sans doute faut-il justement pouvoir prendre le temps pour ce moment de communication et de contagion

⁷⁰ L. J. Martin, G. Hathaway, K. Isbester, S. Mirali, E. L. Acland, N. Niederstrasser, P. M. Sleplan, Z. Trost, J. A. Bartz, R. M. Sapolsky, W. F. Sternberg, D. J. Levitin, J. S. Mogli : *Reducing Social Stress Elicits Emotional Contagion of Pain in Mouse and Human Strangers*, dans *Current Biology* 25, 326-332, février 2015.

émotionnelle réciproque, un temps pour laisser respirer la confiance, afin de bien vivre avec les animaux, selon l'expression chère à Jocelyne Porcher, or c'est ce temps-là que l'élevage industriel assassine.

Quoi qu'il en soit, l'héritage de l'empathie semble répandu de manière inégale. Nos talents et nos difficultés diffèrent fortement. Les uns sont plus sensibles, les autres tendent à calculer « *froidement* ». C'est le cas entre humains, ce l'est encore beaucoup plus envers les animaux.

Mais il faut absolument, pour désigner un tel don de communication intuitive, rapide, avec l'animal, trouver un autre terme que celui d'*animalier*, puisque ce mot est aujourd'hui perverti : il sert à désigner un gardien de prison suffisamment gentil pour ne pas faire peur aux animaux qu'il détient en claustration voire en contention, par exemple une truie immobilisée dans une cage, ou enfermée dans un espace exigü où règne la frustration. Ces animaux sont en état de privation, perturbés et si restreints dans leur mouvement, qu'ils ne peuvent guère communiquer naturellement. Ils n'ont pas la moindre autonomie. Leur chef de prison, même si de temps en temps il leur parle et les caresse, n'a rien compris à leurs vrais besoins, à moins qu'il ne soit tout autant prisonnier lui-même d'un système.

Alors que la compréhension des émotions exprimées par le visage humain est spontanée et immédiate, il

n'est pas facile pour l'homme d'interpréter les expressions émotives des animaux. Les éleveurs à la fois en connaissent, et se trompent. S'ils ne se trompaient pas aussi lourdement, les productions animales n'en seraient pas là où elles sont. Les expressions des bovins — entre autres par la position de la tête — sont enseignées (dans un but, notamment, de sécurité). Les expressions corporelles des porcins font l'objet de recherche, tant il est difficile de les comprendre ; pourtant ils se « *parlent* », avec la voix, la tête, la queue. Quant aux ovins, un tableau illustrant leurs expressions est le fruit de travaux récents⁷¹. Les oreilles couchées vers l'arrière exprimeraient la peur, les oreilles redressées l'agacement, et les oreilles asymétriques la surprise. En nous focalisant sur les oreilles, nous restons dans un créneau de perception aisément accessible au citoyen lambda ! Il faut rendre hommage à Charles Darwin, qui, dans son ouvrage *The Expression of the Emotions in Man and Animals*, en 1872, a anticipé ce domaine de connaissances avec ses observations détaillées de la peur, de la colère, de l'affection, et a saisi avec génie les liens entre les espèces, quant à leurs émotions.

⁷¹ A. Boissy, A. Aubert, L. Désiré, L. Greiveldinger, E. Delval et I. Veissier : *Cognitive sciences to relate ear postures to emotions in sheep*, *Animal Welfare*, 2011, 20, pages 47-56.

Cependant ce domaine de la science progresse considérablement. Récemment, des mesures très précises des mouvements des muscles de la face de certaines espèces animales ont été publiées. La méthode a été mise au point chez les humains dès 1978 et s'appelle FACS (*Facial Action Coding System*). Un FACS distingue des « *unités d'action* » (mouvements discrets de la face). L'inventaire en comprend 27 chez les humains, 13 chez les chimpanzés, 16 chez les chiens, et 17 chez les chevaux⁷² Il s'agit de contractions autour des yeux ou au niveau des joues, de mouvements fins des narines et des lèvres, voire d'une franche « *rigolade* ». Tout est sensé exprimer l'état émotionnel de l'animal. Les congénères le perçoivent et comprennent. Les chercheurs analysent des vidéos montrant les comportements des animaux pour les interpréter. « *Malgré la différence entre humains et chevaux au niveau de la structure de la face, nous sommes capables d'identifier certaines expressions similaires en relation avec les mouvements des lèvres et des yeux* »⁷³. Ce n'est pas donné à tout le monde.

Mais si une espèce animale est loin de nous au niveau phylogénétique, si son anatomie est totalement différente de la nôtre (tels les poissons et crustacés), un

⁷² EquiFACS, élaboré par des chercheurs des universités de Sussex, Portsmouth et Duquesne.

⁷³ Jennifer Wathan → <http://www.sussex.ac.uk/broadcast/read/31416>

partage de gestes, de postures ou de sons devient totalement impossible. Néanmoins, il peut rester des signaux spontanément compréhensibles, tels le rapprochement par curiosité ou la fuite par peur. Même le ver de terre se tortille comme de douleur et de désespoir, et nous voyons bien qu'il essaie d'échapper à l'agression qu'il subit. Et il est certain que chez un bon nombre de personnes parmi nous, même lui, misérable ver de terre — a-t-il une émotion primitive ? — réussit à faire résonner quelques neurones. Or nous lisons chez Donald M. Broom⁷⁴ : « *Les vers de terre se tortillent et montrent des réactions de fuite quand ils sont blessés, et ces réponses sont supprimées par la naloxone, un inhibiteur opiacé.* » Ce fait suggère que leur biologie gère une sorte de douleur. Alors continuons à être gentils avec les vers de terre. Notre empathie n'est pas idiote.

Mais peut-être que chez d'autres personnes, pas si rares, une sensation désagréable tend une embuscade dangereuse à l'empathie spontanée : le dégoût. Le dégoût est une émotion qui se retrouve dans toutes les civilisations, avec une expression faciale caractéristique. Certains le considèrent comme étant une émotion fondamentale. Il se dirige tout particulièrement sur

⁷⁴ Donald M. Broom : *Le bien-être des invertébrés : insectes, araignées, escargots et vers*, dans *Souffrance animale, de la science au droit*, colloque international, 18-19 octobre 2012, Éditions Yvon Blais, 2013.

Empathie spontanée

tout aliment pourri, contaminé, infecté de vermine, malodorant, sur les cadavres, les excréments, les blessures et mutilations... Dans ces cas il se rend utile pour prévenir des maladies, contaminations ou empoisonnements dangereux. La capacité de ressentir du dégoût semble présente chez tous les humains. Mais les objets du dégoût sont en grande partie déterminés de manière culturelle voire parfois religieuse, donc éminemment variables. C'est en effet notre culture qui nous apprend ce qui est bon à manger, et ce qui est dégoûtant. Omnivores, nous ressemblons dans ce domaine aux rats : il y a un apprentissage social des risques alimentaires.

Pourquoi parler ici subitement du dégoût ? C'est que, dans notre civilisation, des animaux sont une cible privilégiée du dégoût, et pas seulement les cafards et les vers solitaires (eux au moins n'ont vraiment pas de système nerveux qui évoquerait une sensibilité). Il est parfois curieux à quel point des habitants de villages peuvent se mobiliser par peur des odeurs nauséabondes et par crainte de dangers sanitaires, dès lors qu'un projet d'élevage, comportant des animaux et leurs excréments, s'annonce, alors que des impacts considérables sur le milieu environnant et l'utilisation massive de pesticides (mais sans animaux) sont subis dans le silence. Eh oui : la biologie de notre espèce n'est pas préparée à des dangers chimiques, qui, dans notre

évolution, sont apparus à une époque récente. Tant qu'ils sont plus ou moins invisibles à l'œil nu, les polluants, fussent-ils hautement toxiques, mettent du temps à choquer dans une culture de la propreté. Le dégoût nous tend un piège.

Par contre les aliments d'origine animale sont concernés encore plus que les autres par des peurs quasi instinctives, et non sans raison. Alors que fait-on ? Soustraire à la vue tout ce qui rappelle la mort, et appliquer une hygiène impeccable ! Nous avons, là, affaire à des normes culturelles, sanitaires, médicales, qui sont puissamment intériorisées. D'ailleurs, une forte tendance au dégoût est susceptible d'être associée à des personnalités anxieuses et peut même favoriser des troubles compulsifs obsessionnels tels que l'obsession de se laver les mains à longueur de journée. Quelles pressions émotionnelles derrière l'impeccable propreté d'une barquette de viande ! Et nous voilà totalement coupés des animaux vivants, par la vitre froide.

Vite, enfuyons-nous du dégoût et retournons parmi nos mammifères et oiseaux qui bougent et respirent, auprès de la chaleur de leur corps, un pelage brun, noir ou blanc sur lequel passer les mains, le cuir rose et rugueux du cochon, ou les douces plumes sans poids des oiseaux. Cherchons leurs yeux à la rencontre des nôtres.

Empathie spontanée

Pour sentir la juste empathie, nous avons besoin de notre spontanéité, mais aussi de nos connaissances. Poursuivons.

EMPATHIE ET COGNITION

Connaître les émotions des autres

L'empathie ne se résume pas à des émotions immédiates et automatiques. Si je m'approprie ce que ressent l'autre, la connaissance dont je dispose sur sa personne et de sa situation est une donnée fondamentale. La connaissance se rajoute à l'empathie automatique qui réagit à des signaux élémentaires, pour la moduler et la transformer. L'émotion devient dès lors inséparable du volet cognitif. Une question qui revient est donc celle du rôle respectif de l'émotion et de la cognition. Les données qui suivent sont issues de l'article sur l'exactitude empathique écrit par William Ickes dans l'ouvrage qui nous sert de trame⁷⁵.

Toute communication se base sur des connaissances partagées, sinon la communication serait impossible. Lorsque nous parlons aux autres, nous admettons que chacun sait que l'autre sait de quoi on parle. Il se trouve que diverses études ont montré que nous avons tendance à croire que les autres savent à peu près ce que nous savons, c'est-à-dire que nous avons tendance à

⁷⁵ *Empathic Accuracy : Its Links do Clinical, Cognitive, Developmental, Social, and Physiological Psychology*, William Ickes, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes.

projeter nos connaissances et nos ignorances sur les autres. C'est un problème réel par exemple pour l'auteur qui écrit son texte et qui sous-estime l'ignorance des autres dans le domaine dans lequel, lui, est expert ; son texte ne sera pas bien compris. Le même piège fonctionne aussi en ce qui concerne les opinions : nous avons tendance à croire plus volontiers que les autres partagent nos opinions.

Dès lors arrive une question cruciale : est-ce que les émotions que nous détectons chez les autres, et que nous partageons grâce à notre empathie, sont véritablement celles des autres ? En effet, nous pourrions nous tromper ! La recherche a constaté que l'idée qu'on se fait de ses propres capacités d'empathie n'est pas forcément juste ; il vaut mieux en vérifier l'exactitude que de faire confiance à l'auto-évaluation.

Il existe des déficits spécifiques, majeurs, reconnus en matière de reconnaissance des pensées et des émotions des autres (en dehors de ceux qu'on considère relever des psychopathes). L'autisme en est l'exemple le plus connu ; il regroupe des formes très diverses, mais l'empathie n'est de loin pas absente. Un cas très différent et particulier est celui des enfants atteints du syndrome de Williams, maladie génétique avec notamment des anomalies cardiaques et un déficit mental, qui réagissent peu à des faciès de personnes en

colère ; ils abordent les étrangers toujours en pleine confiance.

Rien n'est simple. Certaines personnes, comme celles qui ont une personnalité de type *borderline*, ont des émotions si complexes et ambivalentes, qu'il est particulièrement difficile de les comprendre. La meilleure et la plus perspicace des empathies se fait piéger !

La science a développé une méthodologie pour évaluer l'exactitude de l'empathie, selon le principe suivant. Des observateurs regardent des images vidéo montrant des personnes cibles au cours d'une interaction. Les personnes cibles commentent de leur côté les émotions qu'elles ont eues à différents moments de l'interaction filmée. Les observateurs ne font que voir la vidéo et doivent inférer le sentiment ou la pensée qu'avait la personne cible aux différents moments. Ainsi les sentiments décrits par l'observateur peuvent être comparés à ceux décrits par l'acteur lui-même. Cela permet au chercheur d'évaluer l'exactitude de l'empathie (cognitive) de l'observateur. Ces outils de recherche peuvent d'ailleurs être utiles et efficaces pour la formation de thérapeutes. L'entraînement par un *feedback* approprié améliore en effet les capacités d'empathie.

La catégorie des hommes violents qui maltraitent leur femme, révèle une très mauvaise empathie cognitive

vis-à-vis de la femme. Ces hommes se trompent fortement au sujet des émotions et des pensées de celle-ci (mais moins concernant celles d'autres femmes que la leur). Ils s'estiment d'avance rejetés et critiqués, et ignorent les signaux qui pourraient leur montrer ce que leur femme pense ou ressent réellement. « *Les résultats suggèrent que des hommes maltraitants sont motivés pour éviter de comprendre les pensées et émotions de leur femme, comme une manière de maintenir le contrôle dans la relation* »⁷⁶.

Une autre question étudiée concerne l'exactitude de l'empathie en fonction de différents supports de signaux. Lesquels transmettent l'état mental de la manière la plus fiable : les mots, les signaux paralinguistiques (intonation, rapidité, stress...), l'information visuelle ? Dans l'expérimentation, la perte de l'information verbale a entraîné une perte dramatique de l'exactitude empathique, contrairement à la perte des autres modes d'information.

Un dernier aspect mérite notre attention. En effet, des expériences ont suggéré le résultat suivant : des mères qui avaient fait preuve, envers leur enfant, d'une empathie plus juste, en adéquation avec ce que leur enfant ressentait réellement, avaient des enfants qui bénéficiaient d'une meilleure estime de soi. Quant aux

⁷⁶ *Ibidem*, page 62.

causes, aux effets, aux liens entre ces deux réalités, les questions restent ouvertes⁷⁷. Toujours est-il qu'une capacité d'empathie pertinente pourrait donner et transmettre de l'assurance. Cette aptitude joue en faveur des compétences et de l'intégration sociales.

La douleur des autres : être submergé ou aider

Il est temps de récapituler ce que nous avons entrevu, en suivant maintenant les propos de N. Eisenberg et N. Eggum⁷⁸. Selon ces auteurs, les savants ont postulé différents niveaux de réponse empathique. Celle-ci peut se déclencher « *du bas vers le haut* », actionnée par la perception et le sensoriel ; c'est la forme rudimentaire, exprimée dans la contagion émotionnelle ou la résonance affective. Elle peut aussi se faire « *du haut vers le bas* », et dans ce cas être construite par la cognition. Cela implique d'adopter la perspective de l'autre à l'aide de ce qu'on connaît de lui et de sa situation. Le processus qui consiste à se représenter l'état mental de l'autre est appelé théorie de l'esprit. Au niveau neuronal, la première voie serait sub-corticale ;

⁷⁷ Nous trouvons quelques réponses au chapitre 6.

⁷⁸ Nancy Eisenberg et Natalie D. Eggum : *Empathic Responding : Sympathy and Personal Distress*, dans *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes, page 71.

elle produirait rapidement une forme contagieuse de l'empathie. La voie corticale serait plus lente et engendrerait une forme cognitive de l'empathie.

Nous entrons maintenant, toujours avec les mêmes auteurs, dans la fabrication, toujours tant soit peu arbitraire, des définitions. L'empathie consiste à ressentir ce que sent l'autre, donc, si l'autre souffre, l'empathie éveille de la souffrance. Ainsi l'empathie entraîne la détresse de la personne empathique. Étant fort dérangeant, ce sentiment peut conduire à la fuite et au rejet de la souffrance empathique. Le premier objectif devient dès lors de se reconforter soi-même et de ne plus souffrir à cause de l'autre. Une telle détresse personnelle, trop envahissante, ne conduit pas à des comportements dits pro-sociaux qui cherchent à soulager et à aider l'autre qui a souffert en premier. Les auteurs proposent ensuite que le terme *sympathie* s'applique à une attitude différente, orientée vers l'autre, qui n'est plus une détresse mais qui permet d'agir.

Mais pour rendre l'empathie fonctionnelle, une autre condition doit être remplie en amont : c'est d'être conscient de la différence entre soi et l'autre. Des structures neuronales qui sous-tendent cette différenciation entre soi et l'autre ont été identifiées. Si cette dernière n'est pas acquise, l'envahissement par la souffrance est incontrôlable.

Face au risque de se faire submerger par la détresse de l'autre, il faut en effet un mécanisme de régulation, de contrôle. Des personnes qui sont capables de bien réguler leurs émotions et de soutenir leur attention pourraient maintenir un niveau optimal d'émotion et d'excitation mais sans que cela ne devienne aversif au point de se focaliser sur soi-même. Ces capacités de régulation mûrissent au cours de l'enfance et de l'adolescence.

Revoyons le fonctionnement de cette empathie envers la douleur dans son ensemble. Des hypothèses scientifiques bien argumentées nous ferons découvrir à quel point les circuits neuronaux de la douleur ont pu, au fil de l'évolution, se trouver au centre de notre humanisation.

Lorsqu'un visage exprime la douleur, nous reconnaissons cette mimique. Ce schéma visuel est ancré dans nos cerveaux, avec un support biologique. Dès la petite enfance, cette reconnaissance est présente, avec — sous réserve d'un développement normal — des réactions d'empathie telles que des expressions préoccupées et l'apport d'aide. L'imagerie cérébrale nous a appris que le fait de voir la douleur d'autrui, résonne doublement dans le cerveau de l'observateur. Premièrement, il peut y avoir une certaine résonance somatique, au niveau de neurones correspondants à la zone du corps concernée.

Deuxièmement, la résonance peut prendre une forme affective. C'est d'ailleurs surtout cette implication émotionnelle qui est perçue par le spectateur. Essayons de préciser l'utilité de ces phénomènes, ainsi que le risque de certains dérapages.

La douleur est, hélas, essentielle à la survie, puisqu'elle incite à adopter des comportements qui préviennent, limitent et guérissent les blessures. Douleur signifie danger. Pour échapper aux dangers il faut des stratégies complexes, au niveau de l'individu comme au niveau du groupe. Il devient alors vital de percevoir et de comprendre les douleurs des autres, et de savoir en déduire des informations quant à d'éventuels dangers.

Dès lors il devient plausible que la douleur a joué un rôle critique dans le développement de cerveaux aptes à communiquer pour une vie en groupe.

Au cours de l'évolution des mammifères sociaux, les cerveaux ont acquis une plus grande complexité. Un facteur primordial de complexité est en effet le développement d'une structure sociale de plus en plus riche, comme c'est le cas dans l'espèce humaine. Au fil de cette évolution sociale, le cortex s'est développé en complément des structures plus anciennes. Il a apporté des fonctions d'évaluation et de contrôle. En même temps, les structures anciennes ont été réadaptées pour s'insérer dans un réseau d'interconnexions avec les

fonctions volontaires, les fonctions de régulation, et les fonctions sociales, tout en maintenant la capacité de réagir très rapidement afin d'assurer au mieux la survie dans l'urgence. Les émotions en sont un outil de choix. Quoi d'étonnant que la peur et la douleur soient des éléments clés dans un système qui sert en premier lieu à échapper aux dangers ? Cette finalité concerne aussi le développement de la voix. Savoir reconnaître des vocalisations de douleur et de peur venant d'un autre membre du groupe est de toute évidence d'un intérêt vital pour apprendre à « *s'en sortir* ». Il semble qu'au niveau de la cartographie cérébrale, la représentation de la douleur et les vocalisations activent des zones du cortex qui se recouvrent. Comprendre les vocalisations des autres, fait partie des fondements de l'empathie. En effet, la douleur ne sert pas seulement à maintenir l'intégrité du corps individuel, grâce au système nerveux de l'organisme, elle est aussi un élément constitutif de la cohésion sociale et de l'intégrité du groupe, grâce à un système nerveux hautement évolué maîtrisant l'empathie.

Il est admis que l'utilité de tout cela n'est pas seulement d'être, soi-même, dûment alerté du danger, mais aussi de secourir le congénère souffrant, afin que tous les membres du groupe tirent un bénéfice de cette aptitude à l'empathie. Il est admis aussi que l'efficacité de l'aide à autrui suppose à la fois une bonne

compréhension de l'état interne de l'autre, et une régulation de ses propres réactions. Nous arrivons à nouveau à la notion importante de l'autocontrôle.

Savoir réguler ses émotions permet de focaliser son attention sur les autres. « *Le contrôle volontaire inclut la capacité d'inhiber une réponse dominante, ou d'activer une réponse moins dominante, de planifier, et de détecter des erreurs* »⁷⁹. Ce n'est que grâce à une telle maîtrise, que l'observateur peut venir en aide à la victime de la douleur. Sinon c'est de sa propre détresse qu'il va se préoccuper. Ce qui, manifestement, est moins utile pour la victime et pour le groupe.

Ainsi le personnel qui soigne des personnes souffrantes, doit établir une certaine distance émotionnelle pour pouvoir travailler et soulager les malades efficacement. C'est loin d'être facile. Dans des métiers confrontés à la souffrance, les phénomènes de *burn-out* sont particulièrement fréquents.

Jean Decety nous parle encore d'une pathologie très particulière de l'empathie : la « *trop grande empathie* », qui « *risque d'empêcher chacun de protéger son intimité et peut endommager la relation* ». Certaines personnalités « *ont du mal à distinguer soi d'autrui. Elles vivent en première personne*

⁷⁹ Citation de Rothbart et Bates, 2006, page 74 de *Empathic Responding : Sympathy and Personal Distress*, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes.

les émotions des autres et sont ressenties comme envahissantes»⁸⁰.

La grande empathie a en effet sa fragilité. Elle peut rendre malheureux. Mais ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain ; ce ne serait d'ailleurs pas du tout la volonté de ces auteurs. S'il faut savoir réguler l'empathie, il ne faut surtout pas s'en défaire. Il n'y a pas lieu d'avoir le moindre soupçon de mépris pour l'empathie primitive. Tout l'édifice de l'aide à la détresse repose sur les fondations de l'empathie automatique, spontanée, pré-consciente. Par la suite, la primauté de la cognition peut conduire à une efficacité extraordinaire dans l'aide à autrui. La compétence d'un chirurgien nous est, en définitive, plus utile que son sourire compatissant, aussi apprécié soit-il.

Rajoutons un point essentiel à propos de la régulation de l'empathie. Il n'y a pas lieu d'être surpris. Les enfants développent une capacité d'auto-régulation et de contrôle de leurs émotions, s'ils bénéficient d'un attachement fort et stable à des personnes sécurisantes.

Nous allons maintenant encore préciser le volet cognitif, donc la connaissance, concernant la douleur

⁸⁰ *Neurosciences : Les mécanismes de l'empathie*, entretien avec Jean Decety, *Sciences Humaines* n° 150, juin 2004.

d'autrui⁸¹. Qu'en est-il de la méconnaissance, de la sous-estimation, ou de la surestimation de la douleur de l'autre ?

La personne qui ressent la douleur peut le montrer de différentes manières. Une expression automatique a lieu par la mimique, par des cris, par des mouvements. L'expression volontaire se sert de manière plus contrôlée de la description verbale, de gestes et d'actions. Mais parfois, la personne souffrante ressent une pression de la part de son environnement social l'incitant à ne pas avouer sa douleur. D'autres trouvent un intérêt à l'exagérer.

La personne qui observe peut réagir par une empathie spontanée ou par la réflexion, en s'interrogeant sur la réalité de la douleur, et sur la réaction volontaire à mettre en œuvre. Évaluer la douleur des autres à sa juste intensité est loin d'être facile, même lorsqu'il s'agit de nos proches. Il est avéré que la même lésion, la même pathologie, peuvent être ressenties avec des intensités douloureuses très différentes selon la biologie et le vécu des personnes. En particulier il y a lieu de combattre et d'éteindre la douleur avant qu'elle ne monte en force.

⁸¹ En s'appuyant sur : Liesbeth Goubret, Kenneth D. Craig, Ann Buysse : *Perceiving Others in Pain : Experimental and Clinical Evidence on the Role of Empathy*, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes.

Jean Decety approfondit l'étude de la tension qui existe entre empathie et détresse personnelle⁸². S'appuyant sur les images cérébrales générées par les états mentaux, il différencie deux perspectives qu'il compare. La première perspective consiste à s'imaginer soi-même à la place de la personne souffrante. La deuxième consiste à imaginer l'autre dans la situation de douleur. La différence est significative et explique pourquoi l'invasion par la douleur empathique est si extraordinairement pénible voire destructeur. S'imaginer soi-même dans la situation génère davantage de stress et de désagrément ; or les circuits neuronaux qui véhiculent la part affective et motivationnelle de la douleur seraient associés avec des mécanismes de survie plus généraux comme l'aversion ou le retrait⁸³. S'imaginer soi-même dans la détresse éveille aussi la peur, le tout accompagné de modifications viscérales notamment cardiaques. De quoi être submergé, en effet !

Un moyen d'y échapper est donc cette réévaluation cognitive qui réinterprète les signaux afin d'y répondre autrement. Cela peut se faire intentionnellement. Obtenir davantage d'informations est fort utile pour réussir.

⁸² Jean Decety et Claus Lamm : *Empathy versus Personal Distress : Recent Evidence from Social Neuroscience*, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes.

⁸³ *Ibidem*, page 202.

Jean Decety pose aussi la question de savoir comment tout cela peut être modulé par divers facteurs sociaux et cognitifs. Une expérience a porté sur l'observation de personnes recevant des traitements médicaux douloureux dans deux contextes différents : dans le premier cas, le traitement douloureux était réputé efficace, dans le second il ne l'était pas. Les observateurs ont estimé que la douleur était moins intense lorsque le traitement était supposé efficace.

Une difficulté méthodologique de ces recherches se situe dans le fait que l'auto-évaluation par soi-même de son niveau d'empathie au moyen de questionnaires ne correspond pas nécessairement à des activités neuronales enregistrées par imagerie cérébrale. Des deux côtés, la recherche tâtonne avec beaucoup d'inconnues.

Ne manquons pas d'évoquer la réponse « *contre-empathique* » et malveillante : je suis en détresse lorsque mon adversaire ou rival se réjouit. Je me réjouis lorsqu'il endure des malheurs. En matière de concurrence, de conflits et de hiérarchie, l'empathie *a priori* ne résout donc rien, semble-t-il.

L'empathie n'est qu'un outil parmi d'autres dans le grand chantier de la vie en groupe. Les animaux qui doivent vivre avec nous sont d'autant plus exposés à tous les aléas.

Douleurs animales et errements humains

Les difficultés de l'empathie entre hommes et animaux ne sont pas des faits proprement nouveaux ou surprenants. Plus ou moins sensible ou abruti, chaque personne se trouve des raisons pour être comme elle est. Entre convictions différentes, voire opposées, le dialogue est parfois difficile. Il s'agit d'abord de s'assurer de parler de la même chose. C'est souvent difficile, tant les représentations diffèrent.

Mal estimer les savoirs et les opinions des autres ? Cela se vérifie au quotidien pour les personnes engagées pour le respect des animaux. Celui qui croit que seul l'intérêt économique fait marcher les consommateurs comme les producteurs, imagine difficilement qu'il puisse aussi en être autrement. Celui pour qui la détresse des animaux est une réalité bien identifiée et pesante au quotidien, conçoit mal que pour d'autres cette part de réalité soit aussi inexistante qu'un trou noir. Pour de très nombreux scientifiques, zootechniciens et agronomes, la formation avait fait l'impasse sur les émotions animales : ces dernières sont absentes de leur imaginaire. Il est difficile pour eux de se rendre compte à quel point leurs représentations sont en décalage avec les idées de gens ne faisant pas partie de leur catégorie professionnelle. Ces « *autres* », souvent citadins, que l'on appelle parfois « *la société civile* » en

opposition à la profession agricole, n'ont pas subi de formation quelque peu abrutissante et ne perçoivent aucun tabou leur interdisant de penser qu'un cochon est sensible et intelligent comme un chien, et d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

Nous avons vu que les mots constituent le support d'information le plus important entre humains, et que leur perte entraîne une réduction dramatique de l'exactitude empathique. Ce sont justement les mots qui manquent aux animaux ! Le syndicaliste agricole qui dit à propos de la truie bloquée en cage : « *elle vous a dit qu'elle est malheureuse ?* »⁸⁴, triomphe. Pas de mots, rien dit, rien compris.

Et ces hommes qui maltraitent leurs femmes et évitent de comprendre leurs pensées et émotions ? Le modèle est percutant : ô combien est-il évident que des hommes évitent de comprendre les émotions, expériences et attentes des animaux, de leurs animaux, pour pouvoir maintenir le contrôle dans la relation et dans l'exploitation !

Écartons ici le problème particulier des psychopathes et sadiques, qui, évidemment, trouvent chez les animaux sans défense des victimes faciles. Jusqu'à 1 % de la population est supposée être insensible à la détresse des autres, ceci bien sûr avec beaucoup de

⁸⁴ Dit ainsi à Résie Bruyère, représentante de la Chambre de Consommation d'Alsace dans les années 1990.

variabilité et nuances. Ce n'est évidemment pas le cas pour l'immense majorité des éleveurs. Mais ce type de personnalité, intelligente et sachant manipuler, fait des dégâts immenses lorsqu'il se hisse à des postes de responsabilité permettant de diffuser un modèle technique, économique, ou dit scientifique, dénué d'empathie.

Un défi supplémentaire vient du fait que les animaux sont des individus, qu'ils sont différents et qu'ils s'expriment différemment. Par exemple, la boiterie que manifeste un cheval ne dépendrait pas seulement de la gravité de ses lésions, mais beaucoup de son caractère : plus il est stoïque, moins il boite ; plus il est nerveux et extraverti, plus il boite⁸⁵. Aujourd'hui, la recherche classe les différences entre animaux en termes de tempéraments. Ils sont évalués comme étant plus ou moins peureux, plus ou moins entreprenants, plus ou moins attachés aux congénères. Ces tempéraments dépendent de facteurs génétiques et épigénétiques, et sont modulés par les expériences que fait chacun, et même par les conditions prénatales. Cela n'a rien d'étonnant. Il est reconnu que chez les humains des

⁸⁵ Carrie Ijichi, Lisa M. Collins, Robert W. Elwood : *Pain expression is linked to personality in horses*, *Applied Animal Behaviour Science*, volume 152, mars 2014, pages 38-43. → <http://www.appliedanimalbehaviour.com/article/S0168-1591%02813%02900296-7/abstract>

facteurs génétiques, culturels et biographiques déterminent en partie le vécu subjectif de la douleur. Pourquoi serait-ce différent chez les animaux ?

Pour eux la douleur a la même fonction protectrice que pour nous, à savoir sauvegarder l'intégrité du corps. Les mécanismes physiologiques sont les mêmes, et ils sont amarrés dans les parties archaïques du cerveau. La douleur exerce ses fonctions protectrices parce qu'elle est liée à des émotions.

D'innombrables espèces peuvent être rassurées par la présence de congénères bienveillants, face à la douleur. Certaines ont des comportements élaborés de consolation et de soutien social ; les plus célèbres sont les éléphants et certaines baleines. Il faut resituer ces comportements d'entraide dans le milieu de vie de l'espèce, et les comprendre en fonction des menaces couramment rencontrées. Des espèces proies ne peuvent pas facilement se permettre de venir en aide à un animal blessé puisque la priorité pour survivre est de fuir le prédateur. La règle du jeu n'est pas la même pour des éléphants qui savent se défendre. Souris et rats sont confortés par la présence des congénères apparentés. Ces espèces doivent aussi faire face à une très forte mortalité, et à une durée de vie courte.

Toutefois les petits rongeurs ont l'équipement biologique qui peut les conduire à être traumatisés ou dépressifs, à la suite de choses horribles qu'ils ont

vécues et qu'on leur a fait subir. Comme nous l'avons vu précédemment, une séparation de la mère, même passagère, de petits rongeurs (dègue du Chili ou *octodon degus*), induit des modifications neurologiques, autant au niveau de la formation de synapses qu'au niveau des taux de neurotransmetteurs⁸⁶. La douleur, aussi, impacte le développement cérébral ; elle conduit à une réduction des épines dendritiques (où ont lieu les contacts synaptiques avec les neurones présynaptiques).

Ici, nous nous intéressons surtout aux animaux d'élevage. Grâce à ce que nous avons appris sur l'empathie au sein de notre espèce, nous disposons désormais d'une sorte de grille pour interpréter les réactions humaines face à la douleur animale. Explorons-les.

Voir la souffrance animale peut — comme il en est de la souffrance humaine — déclencher une empathie si intense que l'observateur ne peut plus se concentrer sur ses activités, qu'il dort mal, que les images le poursuivent. Cet état de détresse n'est pas favorable à l'action constructive. Elle est si pénible qu'il faut « *penser à autre chose* ».

La vue d'une telle personne très éprouvée peut provoquer une émotion perturbante chez d'autres.

⁸⁶ Katharina Braun : *Wie Gehirne laufen lernen, Magdeburger Wissenschaftsjournal*, 2/2004. → <http://www.uni-magdeburg.de/MWJ/MWJ2004/braun.pdf>

L'effet de débordement émotionnel, étant déplaisant, favorise alors un possible rejet de la compassion pour les animaux. J'avoue moi-même avoir un problème avec le terme classique « *horribles souffrances* », utilisé par certains protecteurs des animaux, et les images qui vont avec, alors que je signe sagement les pétitions corrélées.

Fait plus grave, il existe des enragés de l'empathie, comme ces protectrices des animaux venues d'outre-Rhin pour voler le chien qui vivait bien sa vie dans l'élevage de porcs de Thierry Schweitzer, éleveur avant-gardiste du bien-être animal en France et en Europe. Ce vieux chien avait une tumeur de la région anale, et le vétérinaire avait conseillé : « *Laissez-le tranquille* ». Des obsédées l'ont cherché la nuit pour le « *sauver* ».

Toute la question, dès lors, est de savoir comment agir efficacement contre la douleur des animaux, et ceci sans nous rendre malheureux nous-mêmes ainsi que notre entourage. Nous avons donc besoin de savoir contrôler et réguler notre émotion. Nous devons impérativement nous distancier d'une souffrance envahissante et passer à un niveau où nous ne souffrons pas nous-mêmes, mais où nous pouvons agir grâce à notre connaissance et compréhension de l'état mental des animaux. Jean Decety, parlant d'humains, nomme cela la sympathie.

Simone Shamey-Tsoory⁸⁷ détaille les circuits neuronaux sous-jacents aux versants cognitif et affectif de l'empathie. L'empathie cognitive est proche de la « *théorie de l'esprit* », cette capacité qui nous permet de nous représenter les comportements, émotions et pensées de l'autre et de prédire ce qu'il pourrait faire. La théorie de l'esprit peut être surtout cognitive, sans forcément susciter des émotions quelconques. En effet, je peux savoir beaucoup de choses sur la vie de mon voisin sans m'en émouvoir. Par contre, lorsque je sais qu'il lui est arrivé un grand malheur et qu'il est triste, je m'engage dans la théorie de l'esprit affective, ou autrement dit dans l'empathie cognitive. L'empathie est dite affective lorsqu'elle consiste en la simulation de la tristesse d'autrui que je ressens à la première personne. Nous avons déjà évoqué ces nuances. Elles ne sont pas théoriques du tout, puisqu'elles traduisent le fait que des circuits neuronaux différents en sont la base. Ces différents circuits interagissent. L'hypothèse est que les deux sont nécessaires pour développer un comportement social approprié.

Sans doute faut-il aussi les deux pour un comportement social approprié des humains envers les animaux. Or le manque d'empathie qui se manifeste

⁸⁷ Simone G. Shamay-Tsoory : *Empathic Processing : Its Cognitive and Affective Dimensions and Neuroanatomical Basis*, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes.

couramment, se situe autant au niveau affectif qu'au niveau cognitif, et l'interaction de ces deux manques aggrave singulièrement le problème. Tentons donc quelques commentaires à ces déficits qui sont terriblement banaux dans le fonctionnement économique de tous les jours. Cela concerne d'ailleurs certains loisirs qui utilisent des animaux.

Commençons par l'empathie affective et les réactions involontaires. Entre humains, une expression fondamentale de la douleur passe par la mimique du visage. Forcément, la mimique, ou expression corporelle animale, n'est pas préfigurée dans le cerveau humain, vu les différences morphologiques. Si elle l'était, la chasse et l'abattage n'auraient sans doute pas pu prendre autant d'importance pour l'alimentation humaine au quotidien. De toute évidence, il existe une immense variabilité entre les sensibilités (même envers nos semblables).

Par ailleurs, le cerveau humain est conçu pour se focaliser sur la vocalisation. Il se trouve que les animaux vocalisent différemment en cas de douleur. Certains ne vocalisent pas du tout. Pas seulement les poissons. Si seulement les poissons pouvaient crier quand ils sont blessés, écrasés, et qu'ils agonisent... Aussi les vaches. Elles peuvent meugler par soif, par stress, par détresse sociale suite à des séparations. En situation de grandes douleurs, elles restent muettes. Le diagnostic de la

douleur est exigeant. Beaucoup de vétérinaires évaluent mal la douleur des animaux d'élevage, ou se sentent plus ou moins concernés, voire désabusés. Citons : « *Si on ne peut plus castrer les porcelets à vif ? mais alors on ne peut plus rien faire !* » Ce sont finalement des laboratoires pharmaceutiques qui se sont mis à sensibiliser les vétérinaires ruraux et les éleveurs à la douleur bovine... en attendant qu'une nouvelle génération soit éduquée pour traiter la douleur des animaux d'élevage, alors que ces traitements sont une routine pour les chiens et les chats. L'empathie cognitive se fait encore à la tête du client.

Faisons rapidement une excursion instructive dans un tout autre domaine, celui de l'expérimentation animale. Elle se passe dans un environnement scientifique de précision où les techniques d'anesthésie ne font pas peur et où les comités d'éthique et les formations ont fait leur chemin. Néanmoins, et malgré des efforts certains, la cruauté de nombreux protocoles expérimentaux justifie encore pleinement l'indignation sociétale envers l'expérimentation animale. Les rongeurs en sont les principales victimes. Ils servent entre autres à la recherche sur la douleur, et il existe diverses méthodes standardisées (des plus « *gentilles* » aux plus dures) pour tester et traduire en statistiques la réaction à la douleur d'une souris ou d'un rat : retrait de la patte d'une plaque chauffante, réagir au pincement de

la queue, lécher une patte injectée d'une substance irritante, comportement suite à une incision profonde, une injection intrapéritonéale d'acide acétique pour que l'animal se torde de douleur (ce qui est observable), une douleur vésicale provoquée par un poison, une ligature de nerf... La science est inventive. Afin de mieux évaluer la douleur des souris, Dale J. Langford a présenté, dans le cadre de sa thèse⁸⁸, un système de codage des expressions faciales de la douleur chez la souris. Ce travail s'est fait en collaboration avec un laboratoire traitant de l'expression faciale humaine de la douleur, ce qui est un enjeu important pour des humains qui ne parlent pas, comme par exemple les nouveau-nés, certains autistes, ou dans le cas de certaines démences. De cette mise en commun est sorti la « *Mouse Grimace Scale* » (Echelle de Grimaces de Souris), analysant les mouvements des muscles de la face en réponse à la douleur, en comparaison avec l'état indolore. La plupart des caractéristiques identifiées chez la souris se retrouvent aussi dans l'expression faciale humaine de la douleur. Mais le visage de la souris ne semble pas réagir (de manière détectable) à des douleurs superficielles, cutanées, ni d'ailleurs à des expérimentations infligeant des douleurs chroniques. Par contre les douleurs viscérales (surtout), et les lésions des muscles et fascia,

⁸⁸ Dale J. Langford : *Social Modulation and Communication of Pain in the Laboratory Mouse*, McGill University, Montréal, 2009.

ont provoqués des expressions faciales de profonde douleur. Une des conclusions est que, pour de nombreuses expérimentations courantes, « *la perception de la douleur pourrait être plus paroxystique que ce qu'on pensait auparavant* ». L'interprétation des données pose encore de nombreuses questions. Tout cela impose, dans le « *doute* », de décider en faveur de l'animal et de rester critique quant au sens de l'accumulation d'innombrables résultats (statistiques) que l'on doit surtout au fait que les rongeurs ne coûtent pas cher et se multiplient vite.

Ces petites bêtes sont pourtant un « *modèle* » de la modulation sociale de la douleur chez les humains, c'est-à-dire de la manière dont la présence de congénères modifie l'expression de la douleur. Les données permettent d'affirmer que les souris sont empathiques. La contagion émotionnelle passe d'autant mieux si les souris se connaissent, et qu'elles sont femelles, et elle passe par des signaux visuels.

Rechaussons de gros sabots, pour retourner dans les fermes. À quoi sert-il de crier quand on a mal ? À appeler du secours, bien sûr, et à faire fuir l'agresseur. Le porcelet qui se fait attraper, et sans même avoir mal, appelle sa maman pour qu'elle le protège. Elle est combattive, avec ses 250 kg ou plus — si seulement elle était libre de bouger, parce que dans le système de production dominant, une truie allaitante reste bloquée

entre les barres métalliques ! L'éleveur la craint. Il prétend que le porcelet peut crier sans avoir mal, et par ce tour de passe-passe il minimise les cris de vraie douleur. Que c'est irrationnel ! Il est parfaitement possible de prendre doucement et tenir gentiment dans les bras un porcelet sans qu'il ne crie. Des éleveurs savent bien s'y prendre lorsqu'il s'agit de poser devant le photographe, dans la verdure, pour la publicité, un porcelet dans les bras — un porcelet curieux, qui aspire à explorer le monde, mais qui ne reverra plus jamais le ciel entre le jour de la photo et le jour de son dernier voyage... Mais, hormis pour la photo, des éleveurs n'ont pas le temps d'être doux. Toujours est-il que lorsque le porcelet est castré à vif, son cri devient strident, et l'enregistrement sonore montre bien qu'au moment le plus douloureux, lors de la section du cordon, le cri monte en fréquence, traduisant une douleur maximale. Cela n'a plus rien à voir avec le cri d'un porcelet qui gigote parce qu'on le retient. Pour preuve : l'anesthésie locale réduit sensiblement ces cris à haute fréquence.

Le veau écorné à vif, sans infiltration anesthésiante des nerfs cornual et lacrymal, souffre une torture sans crier. Plus il est petit, moins il se débat, mais il souffre autant. D'ailleurs, il est immobilisé. Le film *Même pas*

*mal*⁸⁹, sur la douleur des vaches, montre en gros plan l'expression d'un tel veau, la tête bloquée dans le cornadis, se crispant, convulsionné par la douleur, sortant la langue, terrorisé, et silencieux.

En règle générale, un animal d'une espèce qui est proie, ne crie pas en cas de réelle blessure et douleur, pour ne pas attirer les prédateurs. C'est aussi simple que cela.

Et l'homme éleveur, technicien ou vétérinaire, ne s'en fait pas... tant que l'animal mange après le supplice. S'il ne mange plus, la prise de poids et donc la productivité sont impactées ; alors on s'inquiète. Contrairement à une lésion localisée, le fait de ne plus manger peut engager le pronostic vital. C'est le cas pour certains problèmes digestifs, comme par exemple une occlusion, ou une infection avec forte fièvre. Il s'agit alors d'un signe de gravité. Par contre, un porcelet castré à vif va têter (peut-être à un rythme différent) ; c'est l'expression même de son instinct de survie et de son besoin de se réfugier chez sa mère nourricière et consolatrice. C'est d'ailleurs auprès de la glande

⁸⁹ *Même pas mal, le film qui fait du bien aux éleveurs*, avec Thierry Hetreau (du Centre d'élevage de Poisy Lucien Bizet), Chinook Production.

mammaire qu'il trouve une phéromone apaisante⁹⁰ qui l'aide à surmonter son traumatisme. Les éleveurs qui s'imaginent qu'un bœuf castré ou un veau écorné n'ont pas mal, parce qu'ils mangent, se trompent singulièrement de symptôme. La douleur persistante se traduit par des signes discrets, tels des postures et des positions au couchage, des gestes tels que des mouvements de la tête, des oreilles, de la queue, des pattes, une activité réduite mais pas nulle, à comptabiliser et comparer précisément. Un porcelet qui souffre de douleurs intenses suite à une infection dentaire provoquée de toutes pièces par l'habitude vicieuse de sectionner les dents, continue à téter. Sa prise de poids peut éventuellement être réduite. Il risque des complications comme l'arthrite, qui peut entraîner des saisies à l'abattoir.

Cette analyse issue de mes rencontres et lectures est confirmée par deux enquêtes, datant de 2014. La première⁹¹ concerne la douleur des veaux à l'écornage. « *Selon les éleveurs, les veaux ressentent de la douleur au*

⁹⁰ Un analogue structurel de cette phéromone est d'ailleurs commercialisée sous le nom de Suilence®, produit destiné à calmer des porcs en situation de stress. Il est décidément plus tentant de vendre une molécule que de développer des modèles d'élevage non stressants.

⁹¹ *Écorner facilement, efficacement et sans douleur, Terra*, 16 janvier 2015, d'après Kling-Eveillard F. et coll., *Douleur en élevage : représentations et pratiques des éleveurs*, 2014.

moment de l'écornage, mais l'appréciation de l'intensité varie entre les personnes interrogées, et, pour tous, la douleur est brève et sans conséquences à long terme. Pour la plupart, elle ne nécessite pas de prise en charge. Les moyens disponibles pour la limiter sont jugés par certains contraignants, en particulier du fait du délai d'action des produits, et coûteux. » Ce raisonnement est familier d'un certain discours syndical agricole habituel : le refus des contraintes, la croyance que le gain maximal en temps de travail serait un dû, et l'obsession de minimiser les coûts de revient quel que soit le coût pour la collectivité ou pour les animaux (en termes de souffrance).

Les éleveurs perçoivent aussi les médicaments *« comme inefficaces et inadaptés puisqu'ils n'agissent pas sur le stress de l'animal lié à la contention. »* Nous retrouvons ici cette confusion entre les cris du porcelet en cours de castration et les cris du porcelet qui se fait attraper (brutalement, le but étant de faire vite). L'éleveur fait tout pour croire à sa fable qui raconte que le porcelet souffrirait autant de la contention que de la mutilation. Celui qui s'apitoie sur les porcelets est traité comme s'il s'agissait de sensiblerie ou d'anthropomorphisme. C'est bien ce qui a été enseigné. L'erreur logique est grossière. C'est sans doute aussi la conséquence de décennies de discours sur le « stress », un discours de distanciation et de déni par rapport la souffrance.

La deuxième enquête⁹² a interrogé des éleveurs de porcs. Le résultat est en effet sans ambiguïté : la douleur est difficile à percevoir et à identifier par les éleveurs. Ce sont les impacts sanitaires et économiques qui les préoccupent. L'état général des animaux les intéresse, pas la douleur. Celle-ci, lors de la castration et de la section des dents, n'a pas, selon eux, de conséquence sur l'animal. Le traitement de la douleur leur semble dès lors inutile, et contraignante en termes de temps et d'organisation du travail. Évidemment, les éleveurs sont pris dans une routine, et victimes de leur formation. Si quelques-uns sont sensibles à la douleur des animaux, globalement l'appel à l'image de leur production est supposé être plus porteur. Là aussi, nous retrouvons un schéma de pensée classique, bien connu du conflit environnemental autour des porcheries industrielles. Les producteurs se sentaient mal compris. Lorsque la filière était critiquée, elle ne changeait pas tant ses pratiques, mais lançait une nouvelle campagne de communication. Car c'était toujours « *l'image* » qui comptait. Cette idée était ancrée au niveau culturel. Elle consacrait un clivage avec la réalité. À l'opposé, *la douleur* était un terme tabou. Je me souviens d'un article sur l'écornage où il était question de techniques (sans médication aucune), et de *confort* (!) du veau, mais le

⁹² Valérie Courboulay : *Douleurs animales : qu'en pensent les éleveurs ?* dans *TechPorc* n° 22, mars-avril 2015.

mot *douleur* n'apparaissait pas. L'arrivée du mot *douleur* a des conséquences. Les éleveurs et leur encadrement en ont peur. Ils se barricadent derrière des mots indolores. Fin 2015⁹³, le « *chariot du tortionnaire* » qui sert à ramasser les porcelets pour les castrer, leur couper la queue et leur sectionner ou meuler les dents (le tout à vif), s'appelle encore et toujours le « *chariot des soins* ». Le souci est que l'éleveur n'ait pas mal au dos. Les porcelets traumatisés rejoindront leur case par un toboggan. Que c'est drôle ! « *La perte d'audition est l'un des maux les plus répandus en élevage porcin* ». À cause des cris.

Les éleveurs devront venir de loin.

Enfin arrivent les formations sur la douleur. Apportons encore un exemple. Très couramment, les éleveurs considèrent que pour la castration des veaux la méthode de choix, bien supportée, serait celle de l'anneau élastique qui est posé autour du scrotum et qui provoque la nécrose des testicules. C'est une méthode non sanglante simple à utiliser et bon marché. Une fois de plus, l'éleveur confond son propre intérêt avec celui de l'animal. En réalité « *la castration à l'élastique est donc la technique de castration qui cause le plus de douleur chronique. En effet, on observe des lésions plus importantes, une cicatrisation retardée par rapport aux autres méthodes et une*

⁹³ *Tech Porc*, novembre-décembre 2015, n° 26.

douleur présente jusqu'à 7 semaines après la castration»⁹⁴. Pas vraiment de quoi donner bonne conscience aux éleveurs, fussent-ils en agriculture biologique (et en bisbille avec les médicaments allopathiques).

Reconnaître et soulager la douleur des animaux, suppose donc des connaissances. Nous avons vu que même entre humains il n'est pas facile d'évaluer la douleur à son juste degré, et que les sous-estimations de la douleur d'autrui sont particulièrement fréquentes, même de la part de proches. Il n'y a aucune, mais alors aucune raison, de penser que tout éleveur, croyant « *connaître* » ses animaux, sait spontanément évaluer leur douleur !

Entre humains, l'empathie est d'autant plus aisée et perspicace que les personnes concernées sont proches et bien connues, et font partie du même groupe ou, au moins, partagent les mêmes habitudes culturelles. Sur tous ces critères, les animaux sont décidément mal placés.

Pire, les transmissions culturelles humaines peuvent jouer expressément contre l'animal. Ainsi, l'enseignement de la zootechnie, à quelques exceptions près et jusqu'à un temps récent, a transmis l'absence de prise en compte de la douleur. Il n'y a pas si longtemps, un inséminateur alsacien s'est vanté d'amputer des

⁹⁴ M. Fouchet : *Anesthésie loco-régionale chez les bovins*, thèse pour le doctorat vétérinaire, 2006.

cornes de vaches à vif, ce qui est formellement interdit par la loi. Mais jadis, cela avait été enseigné ainsi au lycée agricole.

Les systèmes de production de viande restent brutaux. Ils le sont envers les ouvriers des abattoirs, auxquels ils imposent des cadences infernales, entraînant stress et maladies musculo-squelettiques, et on ferme les yeux sur des coups et sur des étourdissements ratés que subissent les animaux. « *Occupons-nous d'abord de la souffrance des hommes !* » disent alors les travailleurs⁹⁵. Ils ont à la fois raison et profondément tort.

La compassion et l'amour envers soi-même sont le fondement et la condition de la compassion et de l'amour envers autrui. Crier la dignité humaine au milieu de telles conditions de travail est fondamental pour remettre en place les valeurs qui seules peuvent rendre la vie plus vivable. Mais le mensonge s'introduit de manière subtile. « *L'homme est plus important que les animaux* » se traduit dès lors par : « *le critère économique est important pour l'homme, donc le critère économique est plus important que les animaux* », et ce paradigme se contorsionne en : « *les critères économiques sont importants, tant pis pour les hommes* ». Et pour triompher : « *les animaux vont bien lorsqu'ils sont productifs* », ce qui est à

⁹⁵ Reportage d'Olivia Mokiejewski : *Une vie de cochon*, France 2.

nouveau un mensonge peu subtil, où l'intérêt économique de l'homme prévaut sur tout le reste. La hiérarchie malsaine entre hommes et animaux parvient ainsi à étouffer l'empathie envers tous, hommes et animaux, au milieu du tapage infernal des *process* industriels.

Et si l'éleveur n'aime vraiment pas faire souffrir ses animaux mais qu'il se sent obligé ? À l'image d'un dentiste avant l'époque des anesthésies ? Parce qu'il *faut* ? En effet, le pompier, le chirurgien ou l'infirmière, dans leur travail, ne doivent pas se laisser déborder par la vague de détresse que l'empathie risque de susciter. L'éleveur croit-il devoir résister à l'empathie ? Le système industriel veut le lui faire croire. Il aurait la noble mission d'être compétitif pour nourrir l'humanité à bas prix au profit de l'industrie. La souffrance est taboue, et l'empathie interdite. C'est cette multiple cruauté que Jocelyne Porcher, avec son empathie exceptionnelle, a si bien décrite dans ses divers ouvrages⁹⁶. Selon elle, les éleveurs seraient en souffrance éthique, ce qui les « *blinderait* » à la souffrance

⁹⁶ *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, PUF, 2002. *La mort n'est pas notre métier*, Éd. de l'Aube, 2003. *Bien-être animal et travail en élevage*, Éd. Quæ, 2004. *Une vie de cochon*, La Découverte, 2008, avec Christine Tribondeau.

des animaux. Un tel discours⁹⁷ choque Christiane Lambert, vice-présidente de la FNSEA : « *Le plaisir au travail est nécessaire pour être disponible sept jours sur sept pour ses animaux [...]. Les éleveurs sont les premiers acteurs du bien-être de leurs animaux* ».

Le piège de la sociabilité humaine se referme. L'empathie a servi à la cohésion du groupe humain, à l'entraide, à la convergence des émotions et des opinions, pour que le « *vivre-ensemble* » soit possible. Cette convergence peut se retourner contre l'empathie, dès lors que le groupe se met d'accord pour l'exclure. Le résultat est cruel : ensemble, faire souffrir.

Il n'y a pas que les barrières mentales, il y a aussi les barrières économiques. Reparlons du traitement de la douleur à l'élevage. Les visites vétérinaires étant hors de prix par rapport au peu de marge que rapporte un animal (un veau laitier vaut environ 50 €), il serait urgent d'adapter le système de rémunération de manière à ce que la souffrance ne soit pas la laissée-pour-compte dans l'affaire. C'est une question de déontologie, et il y aurait lieu de réfléchir sérieusement à une organisation collective et aux tarifs du traitement

⁹⁷ Porté par Sébastien Mouret à l'occasion de la conférence « *Enjeux et perspectives des organisations économiques dans la nouvelle stratégie française pour le bien-être animal* », organisé par Coop de France dans le cadre du Space, le 17 septembre 2015. Source : Filières avicoles, décembre 2015.

de la douleur. « *Impossible* » ; « *vous rêvez* », m'ont dit des représentants de l'Etat et des vétérinaires. Or il semble bien qu'il existe une réponse opérationnelle et viable à ce problème : ce sont les vétérinaires conventionnés⁹⁸. « *Un groupe vétérinaire conventionné est constitué d'une association d'éleveurs, et d'une structure vétérinaire libérale dont les relations professionnelles sont définies par une convention* ». En effet, si les vétérinaires n'ont pas envie de s'en occuper davantage (par exemple de l'anesthésie lors de l'écornage ou de la castration), alors ils doivent céder les médicaments utiles aux éleveurs et les former à leur utilisation. Cette vision des choses fait son chemin, mais pour les animaux c'est encore loin d'être gagné.

Les anesthésiques locaux permettent d'infiltrer les nerfs et les tissus, et de les rendre insensibles pendant une durée qui peut dépasser deux heures — chacun d'entre nous en a l'expérience, en particulier pour l'arrachage de dents. La procaine, un anesthésique local, est autorisée pour toutes les espèces par le règlement (UE) n° 37/2010 de la Commission, du 22 décembre 2009, ne nécessitant pas de Limite Maximale de Résidus (LMR) ni de délai d'attente avant l'abattage

⁹⁸ Voir le site web de la Fédération des Éleveurs et Vétérinaires En Convention (FEVEC). Elle propose des formations, dont : « *Être le premier infirmier de son troupeau* » → <http://www.fevec.fr/spip.php?rubrique32>

pour la consommation. Les anesthésiques locaux sont des produits très anciens qui servent couramment sur l'homme, qui sont très bien connus — et peu coûteux. De toute manière, les mutilations de routine se font par essence en début de vie, longtemps avant l'abattage. Il est d'autant plus surprenant que l'administration se soit opposée à l'utilisation de ce produit par les éleveurs, dans le cadre du protocole d'anesthésie locale pour la castration des porcelets, tel qu'il a été élaboré par Armelle Prunier de l'INRA. Cette technique est certes loin d'être parfaite, mais toujours mieux que rien, à condition d'être bien appliquée, en prenant le temps nécessaire pour injecter lentement, avec une aiguille fine et pointue, et pour attendre l'effet du produit. Aujourd'hui la profession accepte seulement de donner un anti-inflammatoire avant la castration. C'est mieux que rien, pourrait-on dire, puisque l'anti-inflammatoire agit sur la douleur postopératoire. Mais c'est totalement insuffisant ! Est-ce que vous vous contenteriez d'une injection d'anti-inflammatoire en vue de vous faire arracher une molaire sans anesthésie locale ?

L'idéal est d'engraisser des porcs mâles entiers et d'oublier la castration. Mais il reste quelques difficultés pratiques pour éviter, chez les jeunes verrats, les mauvaises odeurs de scatol et d'androsténone dans la viande. Toujours est-il que, plus le transport vers l'abattoir, et plus le délai d'attente avant le

déchargement, sont longs, plus il y a d'odeur ; aussi, l'odeur augmente d'autant plus que les animaux ont des lésions de la peau — donc se sont bagarrés ! Le défi consiste d'abord à dépister, et ensuite à valoriser la totalité des carcasses odorantes. Il reste aussi le cas des porcs de races anciennes qui prennent leur temps pour grossir, heureux sous les châtaigniers, et qui en l'absence de castration seraient en pleine activité sexuelle bien avant le jour des adieux à la vie.

En attendant, il existe une alternative simple et pratique qui évite toute plaie sur l'animal : c'est l'immunocastration, qui a l'effet d'un vaccin contre la sécrétion d'hormones mâles à la puberté. Ce vaccin est autorisé en agriculture biologique. Il répond à une demande légitime, et il n'y a pas lieu de décrier les laboratoires Pfizer pour ce produit. Il est regrettable qu'un José Bové⁹⁹ traite une castration à vif de bagatelle, préférant tirer à boulets rouges contre une multinationale.

En Suisse, il ne peut y avoir ni écornage ni castration sans anesthésie efficace. Les éleveurs peuvent et doivent manipuler la lidocaïne et même de l'halothane — gaz permettant une anesthésie générale de courte durée —, et ceci après une formation obligatoire et après

⁹⁹ À l'occasion d'une réunion publique à Strasbourg.

l'évaluation de leurs compétences théoriques et pratiques.

En France, des publications sur la question évoluent. La Chambre d'Agriculture de Bretagne a publié en janvier 2015 une fiche résultant de ses travaux sur la douleur à l'écornage. Mieux vaut tard que jamais. De toute évidence, il faut beaucoup de temps à l'encadrement agricole — hormis quelques individus plus sensibles — pour surmonter l'ignorance et l'indifférence face à la douleur des animaux. En 2008, un article¹⁰⁰ sur l'écornage, *Du côté des éleveurs pilotes qualité*, omettait l'anesthésie. En 2009, la recommandation de l'écornage des veaux sous anesthésie, pratiqué à la Station expérimentale de Mauron, a été publiée dans Cap Élevage n° 37 : « *Depuis l'utilisation d'un anesthésiant, l'écornage, même si c'est toujours du travail, n'est plus une corvée ; les veaux ne souffrent pas. Et comme tout bon éleveur, nous ne voulons pas faire de mal à nos animaux.* » Un vœu pieux ! Mais bien avant, — elle me l'a raconté — une enseignante de lycée agricole apprenait l'anesthésie locale, en suivant un manuel officiel. Elle était surnommée « *Brigitte Bardot* ». Elle a d'ailleurs quitté ce métier. En lycée agricole, les filles rêvent de chevaux, et les garçons jouent les durs. Un cliché ? Pas tant que ça.

¹⁰⁰ → <http://www.synagri.com/synagri/2008---cap-elevage-n-26---la-gestion-de-l-ecornage>

Aujourd'hui enfin, des vidéos¹⁰¹ sur l'anesthésie circulent, et quelques éleveurs, avec leur vétérinaire, épargnent à leurs veaux la torture de l'écornage à vif¹⁰². Arrivons-nous au bout du tunnel de tant de souffrances inutiles ?

Certains éleveurs français écornent maintenant les veaux après les avoir tranquilisés à la xylazine (Rompun®). C'est plus confortable : le veau est calmé et détendu. Mais « *à la dose utilisable sans risque par un éleveur, elle limite peu la douleur* »¹⁰³. Si le calmant est utile, l'anesthésie locale reste indispensable. Pour être complet, il faut rajouter une injection d'anti-inflammatoire non stéroïdien, pour couper la douleur inflammatoire qui s'installe après l'intervention. Oui, l'écornage est une mutilation majeure ! Elle nécessite trois médicaments différents, afin de prendre en charge correctement la souffrance.

¹⁰¹ Par exemple → <http://www.lafranceagricole.fr/videos/veaux-limiter-le-stress-de-l-ecornage-1,0,15924994.html>, vidéo téléchargeable sur le site de *La France Agricole*, depuis le 27 mai 2010, réalisée avec Thierry Hetreau, formateur au Centre d'élevage "Lucien Biset" à Poisy (Haute-Savoie).

¹⁰² Communication orale.

¹⁰³ *Écorner facilement, efficacement et sans douleur*, *Terra* n° 464 - 16, janvier 2015 → [http://www.bretagne.synagri.com/cai/PJ.nsf/TECHPJPARCLEF/24003/\\$File/464_Janv_Ecorner%20facilement,%20efficacement%20et%20sans%20douleur_P28%202.pdf?OpenElement](http://www.bretagne.synagri.com/cai/PJ.nsf/TECHPJPARCLEF/24003/$File/464_Janv_Ecorner%20facilement,%20efficacement%20et%20sans%20douleur_P28%202.pdf?OpenElement)

Quant à écorner des chevreaux, c'est pire que pour les veaux. L'anesthésie est beaucoup plus difficile, et le bourgeon de la corne se situe plus près du cerveau. Les accidents sont fréquents. Il vaut donc mieux, pour prévenir les blessures, ne pas écorner du tout. Il faut accorder assez d'espace, bien structuré, aux chèvres, afin que les dominées puissent se mettre à l'abri, et veiller à une bonne ambiance sans stress.

La souffrance inutile des veaux français semble en bonne partie due à des blocages administratifs injustifiés et indéfendables, quant à la délivrance d'anesthésiques locaux aux éleveurs. Pourtant ces produits pouvaient, et peuvent maintenant, leur être confiés.

Il semblerait que les vétérinaires ne fassent plus obstacle à la délivrance d'anesthésiques locaux aux éleveurs. Toutefois, les éleveurs ne doivent pas exécuter des actes vétérinaires. Or, s'ils obtiennent des anesthésiques locaux, ils sont susceptibles de pratiquer des césariennes sur leurs vaches ! Ce qu'ils n'ont pas le droit de faire, contrairement aux mutilations de routine. L'élevage est hors contrôle...

Malgré des perspectives d'espoir et de raison, la pratique des mutilations de routine reste ubuesque. Les éleveurs font comme ils ont vu faire. Pour être jugé « *compétent* » et avoir le droit de mutiler, il suffit, selon la réglementation française, d'avoir travaillé un an en

élevage, sans plus d'exigence¹⁰⁴. La profession agricole fait ce qu'elle veut. Elle sait empêcher l'adoption de lois qui risqueraient d'embêter les exploitants. Un exemple de la désinvolture impitoyable est la page web du Groupement de Défense Sanitaire de Rhône-Alpes¹⁰⁵ qui parle aussi de l'écornage des bovins adultes. Elle explique que le cadre légal impose une anesthésie locale ou générale pour l'écornage d'un bovin de plus de quatre semaines d'âge, mais la description de l'acte est en contradiction avec ce cadre légal : « *l'opération, si elle dure, est douloureuse* » — comme si elle n'était pas douloureuse en allant vite ! Il est évidemment préférable de scier la corne vite que lentement, mais

¹⁰⁴ Décret n° 2011-1244 du 5 octobre 2011, article 1.

¹⁰⁵ « *Depuis le 1^{er} janvier 2007, les recommandations de l'Union Européenne sont rendues obligatoires dans le cadre de la conditionnalité des aides. L'écornage sur bovin de plus de quatre semaines d'âge doit être effectué sous anesthésie locale ou générale par un vétérinaire ou une personne qualifiée conformément à la législation nationale, afin de limiter la douleur des animaux écornés. Un anesthésique local peut-être délivré à l'éleveur sur ordonnance après que son utilisation a été établie dans le cadre du protocole de soins réalisé par le vétérinaire traitant à l'issue du bilan sanitaire annuel de l'exploitation. La mise en œuvre de l'anesthésie locale ou de l'analgésie des animaux relève de la responsabilité de l'éleveur selon les instructions communiquées par son vétérinaire dans le protocole de soin et sur l'ordonnance. Pour l'écornage chimique, quel que soit l'âge du veau, une administration d'anti-inflammatoires non stéroïdiens est nécessaire pour gérer la douleur.* » → <http://www.gds38.asso.fr/web/gds.nsf/ recup/8CAC0EE82F9E2ABAC1257C7B003408B1? OpenDocument>

quelle tromperie quand même ! D'autres ont l'honnêteté de parler de la douleur postopératoire.

En 2016, très officiellement et sous la bannière du Réseau Mixte Technologique Bien-Être des Animaux, il est enfin à l'ordre du jour d'« *accompagner les éleveurs pour une meilleure prise en charge des douleurs animales* »¹⁰⁶. Ce n'est pas encore fait, mais ce sera fait. Les discussions portent en premier sur l'écornage des veaux et sur la caudectomie des porcs. Quant à l'écornage, une première expérience de formation de 28 éleveurs aurait abouti à ce que seulement un seul choisisse d'utiliser l'anesthésie locale, pourtant essentielle. Il semblerait que, d'une part, lors de la formation, le protocole d'injection n'était pas au point. Aussi, les éleveurs craignent de « *piquer dans la tête* » avec une aiguille fine véhiculant l'anesthésie — mais par contre ils n'hésitent pas à creuser deux cercles dans la tête du veau avec un fer chauffé à plus de 650 °C ! Quant aux porcs, les études se succèdent. Pourtant, la caudectomie devrait purement et simplement être abandonnée, grâce à des mesures préventives (obligatoires) de la caudophagie ! Il s'avère que, dans le passé, les formateurs et l'encadrement ont si bien blindé les éleveurs contre la douleur des animaux, que plus personne ne sait

¹⁰⁶ Titre du séminaire du 29 janvier 2016, organisé par le Réseau Mixte Technologique Bien-Être Animal. Voir le site web du RMT BEA → www.rmt-bien-etre-animal.fr

comment percer la carapace. Et le jour où elle sera vraiment ôtée, l'industrialisation des animaux pourrait s'effondrer. Mais le grand paquebot du changement, si difficile à manœuvrer, se met en marche, et c'est un moment solennel. Sa lenteur est à pleurer...

La profession vétérinaire semble responsable d'avoir longtemps placé ses intérêts corporatistes avant une éventuelle déontologie envers l'animal. Faut-il leur jeter la pierre, alors que la médecine humaine a mis si incroyablement longtemps avant de déclarer la guerre à la souffrance, de reconnaître, entre autres, que les nouveau-nés ressentent la douleur, et de faciliter la présence de la mère auprès des enfants hospitalisés ? De très nombreux vétérinaires sont dévoués et souffrent dans leur chair de voir, impuissants, ce que font certains propriétaires avec leurs bêtes. Je n'en ai pas vu un seul qui n'ait pas accordé des soins (gratuits) à un animal en détresse ramassé dans la rue. Toutefois la protection des animaux est une vocation que l'Ordre des Vétérinaires s'est découverte assez récemment. L'opinion publique les pousse. Mais les vétérinaires actifs dans les élevages intensifs et dans les industries en amont cachent bien leur éventuelle empathie. D'autres sont tétanisés par le discours économique. Il faudrait pourtant un discours collectif pour défendre les animaux d'élevage. Individuellement, il faut beaucoup de courage pour dénoncer la souffrance des animaux, voire des non-

conformités flagrantes : « *ce sont des clients* », et, de surplus, en difficulté économique, donc dans le rôle des victimes, mais pourtant responsables. Mieux vaut alors ne pas relire les directives quant aux normes minimales de protection des animaux. Pas le temps. Impuissant. Peut-être. Mais pourquoi encore et toujours se protéger en parlant, quant aux demandes de bien-être animal, d'*anthropomorphisme* ? Cette notion est le reliquat d'une formation vétérinaire abrutissante à l'ancienne. Elle vise à interdire la projection de caractéristiques humaines sur l'animal, donc à dévaloriser, si ce n'est ridiculiser, l'empathie. Le vétérinaire sait, le citoyen est suspect d'être un imbécile (cela peut arriver). Puisque la transformation de l'existant est si difficile, on est tenté d'y renoncer.

L'Ordre des vétérinaires a organisé, le 24 novembre 2014, un colloque intitulé *Vétérinaire, le professionnel garant du bien-être animal*. C'était un événement historique. Il était remarquable, par la qualité, l'ouverture et la franchise des débats. Ce jour-là, une motion a déclaré : « *tout animal abattu doit être privé de conscience d'une manière efficace préalablement à la saignée et jusqu'à la fin de celle-ci* ». C'est un premier pas important dans la déontologie envers l'animal. Beaucoup d'autres restent à faire.

L'équipe qui, à l'Institut de l'Élevage, travaille sur la douleur, veut, comme le dit Luc Mirabito, éviter l'échec

qu'avait connu le « *Plan douleur* » destiné à prendre en charge la douleur humaine. Un point à risque était la relation et la coopération entre médecins et infirmières. Il faudrait donc, en ce qui concerne les animaux, bien travailler la relation entre vétérinaire et éleveur-infirmier. Certes, les médecins échappent plus facilement que les soignants à l'impact de la douleur. Mais la transposition à l'élevage semble boiteuse. Elle séduit en ce qui concerne les vétérinaires, mais pas les éleveurs, vu que les animaux ne disposent pas d'une sonnette et d'un langage pour dire « *j'ai mal là* ». La seule sonnette qui à ce jour fonctionne est celle du portefeuille, lorsque plus de souffrance signifie moins de rendement. Par malheur, il faut que la souffrance s'applique pour se faire entendre.

Il est trop facile de faire semblant de ne pas voir. On entend dire que de confier un anesthésique local à des éleveurs serait trop dangereux : ils pourraient par exemple tuer la grand-mère. Alors que ces mêmes paysans manipulent *de facto*, comme bon leur semble, les antibiotiques, les anti-inflammatoires et diverses hormones. Ils sont aussi en droit, avec les pesticides, d'empoisonner l'environnement dans sa globalité : l'eau, l'air, les abeilles et les riverains, leurs enfants et même leurs fœtus — et ceci après seulement deux jours de formation. Celle-ci est obligatoire depuis peu et consiste en deux jours de présence — il faut émarger —,

sans examen au bout. Je n'ai pas entendu dire qu'en Suisse la mortalité des grand-mères ait augmenté depuis que les anesthésies sont faites par les éleveurs.

Si la douleur des animaux d'élevage est encore et toujours traitée beaucoup moins bien qu'il serait possible de le faire, c'est bien en raison des fourvoiements cognitifs humains. Il faut de la connaissance. La science est financée pour en fournir. Comme toute ambition humaine, elle est capable du meilleur et du pire.

Trébuchements de la science pour le malheur des animaux

Nous venons de discuter de l'approche de la douleur des animaux, sur le terrain, dans les fermes. Regardons maintenant de plus près quelques-unes des batailles qui se jouent au niveau scientifique autour de la douleur des animaux en général.

Lisons l'expertise scientifique collective (Esco) de l'INRA sur les douleurs animales, de décembre 2009.

C'était le point de départ d'une réflexion engagée dans la durée, qui est d'ailleurs à la base de la prise de conscience en marche, décrite précédemment. L'expertise «*Esco*» dit que les animaux d'élevage ont mal, et qu'il faut trouver des solutions pour les soulager. Les scientifiques qui participaient à ce travail en étaient convaincus. Surtout, la pression sociétale était en train

de monter, et l'Union européenne allait la prendre en compte.

Cette expertise est, hélas ! le seul résultat tangible des « *Rencontres Animal et Société* » de 2008, organisées par le ministère de l'agriculture du temps de Michel Barnier. Une montagne a accouché de moins qu'une souris. Le déploiement de moyens fut considérable, un grand nombre de personnes étaient mobilisées, il y avait un semblant de concertation avec une multitude de rapporteurs et de rapports aussi inutiles les uns que les autres. Les protecteurs des animaux y ont perdu leur temps. Tout était voué à zéro résultat, puisque la FNSEA (Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles), le lobby des chasseurs, des députés aux ordres d'une certaine ruralité, et la direction générale de l'alimentation, le voulaient ainsi. Rien ne devait se faire en l'absence de « *consensus* ». L'Esco sur la douleur était un lot de consolation pour les perdants.

Le second chapitre¹⁰⁷ de cette Esco traite des définitions, concepts et mécanismes de la douleur chez l'homme et chez les animaux d'élevage. Il présente en détail le fonctionnement des neurones qui véhiculent le

¹⁰⁷ Coordinateurs : Jacques Servièrre et Alain Serrie ; autres auteurs : Alain Boissy, Xavier Boivin, Patrick Prunet. L'expertise est téléchargeable. → <http://www6.paris.inra.fr/depe/Media/Fichier/Expertises/Douleurs-animales/Rapport-complet-Douleurs-animales>

stimulus nociceptif issu d'une atteinte tissulaire. C'est de la science pure.

Ensuite les « *définitions* » et « *concepts* » plus théoriques prennent le dessus. L'empirisme envers les émotions animales subit des classifications qui semblent bien, à l'origine, plutôt philosophiques (pour ne pas dire théologiques). La phylogénèse, donc l'évolution des espèces, est censée faire référence : indiscutablement, les organismes plus primaires existaient d'abord, et ensuite des couches additionnelles de fonctions supérieures ont été acquises par des espèces nouvelles. La nociception serait le processus primaire, primitif, qui peut protéger un organisme par des phénomènes purement réflexes sans émotions ni conscience. Les émotions et la conscience ne se brancheraient sur la nociception que pour des espèces possédant un type de cerveau se rapprochant de l'humain. C'est principalement le cas pour les mammifères. La douleur humaine englobe émotion et cognition, et une forte modulation sociale. Au départ, dans cette approche, le concept de *douleur* est défini selon la douleur humaine. Celle-ci s'étudie essentiellement (mais pas seulement) grâce à la parole — que les animaux n'ont pas ! Une définition de la douleur, au départ, en tant que douleur de type humain, avec en même temps une forte hiérarchisation du règne animal, insère un biais majeur pour la suite.

Ensuite ce chapitre de l'étude de l'INRA prétend, pour différencier les diverses espèces animales, disséquer nociception, émotion, conscience et douleur. Or, en fait, la totale intégration de ces réalités au sein du cerveau humain et animal est parfaitement reconnue (du moins par de nombreux auteurs cités dans l'étude).

Il est question aussi de « *conscience réflexive* » qui, chez l'homme, prendrait la signification de conscience de soi. Mais de quoi s'agit-il ?

Ne faisons pas d'impasse, demandons à Antonio Damasio¹⁰⁸. Il nous explique comment le cerveau sent bouger notre corps dans l'espace et gère les cartes perceptives de ce corps, et comment il détecte et régule son fonctionnement physiologique. Plaisir et déplaisir sont enregistrés. Aussi, le cerveau peut simuler un état du corps, des positions, des intentions. Il gère les souvenirs et édifie notre biographie. Pour nous décrire le fonctionnement de l'usine des neurones, Damasio nous invite à observer une situation simple : il observe des pélicans, et subitement le téléphone sonne ! Dans cette situation simple, tous nos innombrables noyaux neuronaux travaillent en réseau. Il semble en effet possible de décrire les détails de leurs activités. Toutes sont connectées. Comme chez l'animal !

¹⁰⁸ Antonio Damasio : *L'autre Moi-Même*, Éd. Odile Jacob, 2010.

Il y aurait chez nous un « *étrange déséquilibre qui règne entre la taille du cortex humain et celle du tronc cérébral humain* »¹⁰⁹ . En effet, le cortex s'est considérablement développé, alors que le tronc cérébral reste de taille modeste mais « *continue à fournir ses aspects fondamentaux à la conscience, car il est encore le premier et indispensable fournisseur de sentiments primordiaux. Les besoins cognitifs accrus ont rendu le jeu entre le cortex et le tronc cérébral plus dur et plus brutal ou, pour le dire en termes plus doux, ont rendu l'accès à la source du sentiment plus difficile. Il a bien fallu renoncer à quelque chose.* » Notre construction cérébrale a ses forces et ses faiblesses. Nous fonctionnons par sélectivité. Même un chercheur hautement qualifié ne peut pas sauter par-dessus son ombre — il sélectionne.

La dissection du phénomène douloureux en nociception, émotion, conscience et douleur, me semble être un artéfact théorique et spéculatif. L'espèce humaine analyse pour comprendre et se sert de mots pour nommer et pour créer les éléments de ses représentations. Ensuite, les concepts sont classés dans les « *tiroirs* » du cerveau et démarrent leur vie propre, selon les règles des lieux. Le rétrocontrôle des concepts par la réalité est sélectif et inconstant.

¹⁰⁹ *Ibidem*, page 303.

De cette manière, l'analyse intellectuelle définissant des concepts distincts et des échelons hiérarchiques allant de la nociception à la douleur, devient un tour de passe-passe qui ouvre grand la porte au doute quant aux « *douleurs* » animales.

En effet, le tableau de synthèse¹¹⁰, que l'expertise de l'INRA publie à la fin de ce 2^{ème} chapitre, nie l'existence d'émotion chez les amphibiens et poissons, et la déclare incertaine chez les reptiles et céphalopodes. Il prétend qu'il y aurait encore débat quant à une dite « *conscience sensorielle primaire (sens d'alerte)* » chez les oiseaux, reptiles et céphalopodes, et considère celle-ci comme incertaine chez les amphibiens et poissons. En conclusion, la « *douleur* » (selon une définition volontairement anthropomorphe), serait absente chez les reptiles, amphibiens et poissons¹¹¹, absente ou incertaine chez les céphalopodes, en débat chez les oiseaux, et elle n'est

¹¹⁰ *Ibidem*, page 59, tableau 2 : *Résumé de l'état des données scientifiques collectées au cours de l'Expertise collective et portant sur l'existence des phénomènes perceptifs associés à la notion de douleur dans les six catégories d'animaux étudiées.*

¹¹¹ Pourtant, en 2009, l'EFSA publie l'opinion scientifique : *General approach to fish welfare and to the concept of sentience in fish*. L'EFSA reconnaît que certains poissons ressentent la douleur et la peur, et ont une conscience (*there is some evidence for the neural components of sentience in some species of fish*). L'EFSA reconnaît aussi que peu d'espèces de poissons ont été étudiées ! Le problème est bien là.

finale^{ment} reconnue, avec une présence dite répertoriée, que chez les mammifères.

Est-ce qu'un pareil complot du doute pourrait aller sur le compte du premier coordinateur de ce chapitre, Jacques Serviè^{re}, attaché à l'expérimentation animale¹¹² et supporter bien connu de la filière foie gras ? Et comme par hasard les gallinacés, les palmipèdes et les cailles, espèces maltraitées au quotidien pour l'industrie agro-alimentaire, auraient, selon ces écrits de l'INRA, un cerveau particulièrement simplet, contrastant avec les corbeaux et perroquets ! Les premiers seraient-ils trop bêtes pour souffrir ? Ou faut-il tout d'abord protéger des filières économiques ? Et surtout, surtout, ne pas laisser émerger des questions très inconfortables pour la pêche !

La classification des espèces selon l'Esco de l'INRA n'est pas crédible. D'abord, la co-évolution entre nociception, émotion, conscience et cognition, est beaucoup plus ancienne au niveau de la phylogénèse, et concerne des espèces plus archaïques, vertébrées voire invertébrées. Cet ensemble biologique s'est révélé superbement efficace pour la survie et la reproduction des espèces. C'est pourquoi il est présent chez des

¹¹² Ce reproche est compatible avec l'activité de formation à l'expérimentation. En effet, le respect des normes et les 3 R (remplacement, réduction, raffinement) sont une condition pour que l'avenir de l'expérimentation ne soit pas menacé.

espèces très différentes, et ceci depuis la nuit des temps. Aussi, la primauté de l'émotion est fondamentale et radicale. C'est l'émotion qui rend un animal actif. Il faut des émotions fortes pour qu'un animal se batte avec toutes ses forces pour sa survie, une des plus intenses étant la peur, et la douleur lui étant intimement associée.

Si la méthode de la douleur n'était pas aussi ingénieuse en termes d'efficacité, les hommes et les animaux auraient moins à souffrir. S'il en était autrement, ce serait bien plus confortable pour tous, j'en conviens. Mais c'est ainsi.

En conclusion il est hautement probable que la négation ou mise en doute de la « *douleur* » ainsi que de la conscience chez des animaux, relève d'une combinaison de causes non scientifiques. Y aurait-il des difficultés individuelles à ressentir l'empathie envers ces animaux, ensuite des erreurs cognitives confortées et exacerbées par des groupes sociaux, et enfin un refus de remettre en question l'exploitation habituelle des espèces concernées ? Ceci correspond à des habitudes bien répertoriées, typiques et fréquentes dans l'espèce humaine, dont l'histoire est une succession d'erreurs et d'égoïsmes plus dramatiques et douloureux les uns que les autres.

Des animaux qui expriment la peur et l'évitement des situations douloureuses, qui apprennent, mémorisent et

trouvent des solutions à des difficultés, qui ont des interactions sociales plus ou moins complexes, qui communiquent et apprennent les uns des autres, qui s'attachent et se lamentent de séparations, tous ces animaux justement ressentent aussi consciemment, en pleine conscience, les émotions désagréables induites par la nociception. Il n'y a pas lieu de conduire jusqu'à l'absurde le principe du doute systématique. Il vaut mieux aborder la douleur par le caractère désagréable d'une atteinte tissulaire (ou son équivalent), que par une théorie de la conscience humaine. La distinction entre agréable et (très) désagréable suffit ; elle repose sur suffisamment de conscience pour susciter la compassion. Le terme *nociception*, paraissant érudit, pourrait, une fois de plus, au-delà de sa définition stricte, relever d'un jargon facilitant la distanciation scientifique envers ce fait que l'homme de la rue interprète sans ambiguïté, en disant : « *il a mal* ».

Un mot encore sur un débat quelque peu ringard : est-ce que, oui ou non, les animaux ont de la conscience ? Marian Dawkins en a fait une synthèse en 2014¹¹³. Elle fait l'inventaire des affirmations et des doutes. Pour elle, l'urgence d'améliorer le bien-être des animaux n'est pas du tout impactée par ces incertitudes scientifiques. Il est amusant que les incertitudes les plus déroutantes

¹¹³ Marian Dawkins : *Animal Welfare and the Paradox of Animal Consciousness. Advances in the Study of Behavior*, volume 47.

concernent le fonctionnement de la conscience humaine !

Chers amis humains, que trouvez-vous de si extraordinairement et spécifiquement humain à votre « conscience » qui est bien souvent contournée ou piégée par des mécanismes inconscients, et à tout votre ronronnement cortical au fil des heures, si ce n'est l'expression de la conscience par des mots (qu'une minorité d'humains ne possède pas) ? Et si les doutes envers la conscience des animaux étaient avant tout l'image en reflet des représentations humaines ?

Évidemment que les animaux pensent. Imaginez-vous que leur tête soit vide à longueur de journée ? Même l'INRA leur reconnaît un « *état mental* » (vocabulaire pertinent d'une distanciation bienveillante) qui résulte de leurs expériences et de leurs attentes¹¹⁴. Ils interprètent leur environnement, ils agissent et subissent. Les travaux d'Alain Boissy montrent que des moutons peuvent devenir « *optimistes* », donc imprégnés d'expériences et d'attentes positives. Alors interprètent-ils un signal ambigu comme étant favorable. Ils deviennent « *pessimistes* » s'ils sont stressés et déçus à répétition. Dans ce cas, ils interprètent un signal

¹¹⁴ Les travaux d'Alain Boissy, INRA, portent sur les états émotifs des animaux. Voir *Émotions et cognition animale, ou comment l'éthologie permet d'accéder au monde affectif des animaux*, Académie d'Agriculture de France, 27 novembre 2013.

ambigu comme étant défavorable. Il s'agit donc bien d'un état émotionnel d'arrière-plan. Leur tête n'est pas vide. Elle contient des images, des repères sensoriels, spatiaux et temporels, des souvenirs, des attentes et du passage à l'action. Mais ils ne l'expriment ni en français ni en anglais.

Si nous rejetons radicalement la classification des espèces par rapport à la douleur, selon Jacques Servière dans l'Esco de l'INRA de 2009, nous nous devons de survoler au moins rapidement quelques résultats clés de la recherche actuelle.

Avancées cognitives pour un avenir meilleur

Des chercheurs nombreux et de moins en moins minoritaires s'appliquent pour démontrer à leurs collègues, avec de plus en plus de succès, que les espèces animales les plus diverses ressentent des émotions et peuvent souffrir de la douleur. Ils cherchent des financements pour prouver ce qui, pourtant, est évident. Ils acceptent les règles du jeu d'une science qui leur attribue la charge de la preuve, parce que d'autres se sont appropriés le pouvoir du doute sur la base d'erreurs historiques.

Je voudrais, à cette étape, vous présenter des excuses. Il est en effet malheureux de passer autant de pages à se préoccuper de la douleur des animaux. Nous aurions pu

passer ce temps à suivre les pas des animaux sur les sentiers du bonheur, à respirer avec eux l'air libre des prairies, savourer les herbes ; nous sentir forts et curieux dans un environnement qui promet de charmantes découvertes ; nous apaiser au contact des amitiés animales. Il faudrait qu'à chaque page, comme à chaque coin de rue, nous nous rappelions ces possibles bonheurs des animaux. Or, pour le moment, nous trébuchons encore sur leurs souffrances. Prenons-le comme un exercice. Si les chercheurs nous démontrent si bien que les animaux sont conscients de leur douleur, alors ces mêmes animaux sont aussi conscients de leurs joies. Rien ne vous empêche d'imaginer les animaux en pleine santé, sans douleur, qui se sentent en sécurité, vaquant à leurs occupations en compagnie de leurs congénères, animaux imprégnés de bons souvenirs et de confiance.

Il nous appartient en effet de progresser dans notre empathie cognitive, de vérifier, valider ou corriger nos intuitions concernant les émotions des animaux. Nous le ferons, hélas, avec l'émotion désagréable de la douleur. Dans ce domaine, les changements nécessaires dans nos sociétés humaines sont particulièrement urgents. Il existe de plus en plus d'expertises scientifiques, dont celles, nombreuses, de l'EFSA (*European Food Safety Authority*), dans sa formation AHAW (groupe scientifique pour la santé et le bien-être

des animaux). Remercions la Fondation Droit Animal éthique et sciences (LFDA) d'avoir organisé un excellent colloque sur le thème « *Souffrance animale, de la science au droit* ». Il a réuni les meilleurs experts de la douleur des mammifères, oiseaux, reptiles, amphibiens, poissons, pieuvres, crustacés et invertébrés. L'ouvrage qui en a été tiré est une référence¹¹⁵. Nous y trouvons une définition de la douleur qui se passe parfaitement d'une spéculation théorique sur la conscience, résidu de l'anthropomorphisme d'un autre âge. Pour Donald Broom¹¹⁶ la définition de la douleur devrait se rapporter à ses aspects sensoriels et émotionnels. Il la définit comme étant une sensation aversive associée au dommage réel ou potentiel d'un tissu biologique. Selon lui, cette définition de la douleur dépend donc du terme de sensation, qui à son tour dépend de la définition de la conscience. La conscience, un aspect essentiel de la sensibilité, est définie « *comme un état résultant de l'analyse complexe effectuée par le cerveau pour traiter les stimuli sensoriels ou les représentations mentales fondées sur la mémoire. Sa présence peut être déduite, quoique avec une*

¹¹⁵ *Souffrance animale, de la science au droit*, colloque international (2012), sous la direction de Thierry Auffret Van Der Kemp et Martine Lachance, Éditions Yvon Blais, 2013. L'édition française se commande à la Librairie du Québec, à Paris.

¹¹⁶ Donald M. Broom : *Le bien-être des invertébrés : insectes, araignées, escargots et vers*, dans *Souffrance animale, de la science au droit*, colloque international, Éditions Yvon Blais, 2013, page 157.

certaine difficulté, du comportement observé dans des situations bien définies. » L'élément déterminant est donc l'analyse cérébrale complexe. « *Il existe* », écrit-il, « *une gradation dans la complexité de l'analyse cérébrale, et c'est pourquoi différents scientifiques placent son seuil à différents niveaux.* » Avec cette définition, la douleur apparaît à un seuil de complexité relativement bas (comparé à l'homme). En d'autres termes, des animaux supposés primitifs s'avèrent beaucoup plus complexes que prévu. Le système nerveux de la douleur est un tout.

Commençons notre tour d'horizon avec les espèces les plus difficiles à comprendre, celles qui nous font balloter entre doute et étonnement. Au colloque de la LFDA, Donald M. Broom a présenté des connaissances disponibles sur l'éventuelle douleur des invertébrés¹¹⁷. Voyons sa méthode, à travers les questions qu'il pose :

- Est-ce que l'espèce dispose de nocicepteurs, de voies nerveuses spécifiques et de la capacité d'analyse ?
- Présente-t-elle des réactions d'évitement ou d'autres réactions comportementales ou physiologiques ?
- Y a-t-il des réactions plus tardives, immunitaires ou comportementales ?

¹¹⁷ Donald M. Broom : *Le bien-être des invertébrés : insectes, araignées, escargots et vers*, dans *Souffrance animale, de la science au droit*, colloque international, Éditions Yvon Blais, 2013.

- Existe-t-il un système d'anesthésie naturelle, notamment des opiacés endogènes (pouvant être mimé par les analgésiques) ?

Les réponses sont surprenantes. Des sangsues et des limaces de mer servent de modèles dans les études de la douleur des vertébrés. Selon des travaux autant sur les êtres humains que sur la mouche du vinaigre, il existe des gènes impliqués dans la douleur pour tous les animaux. Les opiacés sont présents chez la plupart des invertébrés : vers de terre, crevette-mante, abeilles, mantes religieuses, escargots... Par ailleurs, les invertébrés sont beaucoup utilisés pour les recherches, au niveau cellulaire et moléculaire, sur l'apprentissage et la mémoire.

Quant aux différents types de conscience, les invertébrés y prennent part. Donald Broom décrit entre autres la conscience cognitive chez des mollusques, lucioles, araignées ; l'apprentissage des lieux et la conscience évaluative chez les blattes, abeilles et fourmis ; la conscience exécutive chez les araignées. Le compte y est !

Il est admis que l'interprétation des données n'est pas toujours simple. Que ressentent une sauterelle et un puceron qui poursuivent leur repas pendant qu'ils sont dévorés ? Est-ce que des insectes qui continuent à marcher avec une patte écrasée souffrent ? Une sauterelle sans sa tête peut encore apprendre un

conditionnement aversif de choc à la patte. Mais vu la complexité des données, il serait irresponsable d'en tirer des conclusions simplistes.

La question reste ouverte mais elle est sérieuse : les invertébrés ont-ils des ébauches d'émotions ? Une manière d'y répondre est de rechercher s'ils peuvent voir le monde soit en rose soit en noir. Quelqu'un qui a des émotions négatives, désagréables, s'attend à des événements négatifs ; il a un biais cognitif. C'est valable pour les hommes et pour les animaux supérieurs. Alain Boissy et ses collègues l'ont bien montré avec des ovins. Mais pour les abeilles ? Celles-ci sont en effet capables d'apprendre à discerner par l'odeur une bonne collation d'une mauvaise. Une expérimentation¹¹⁸ consistait ensuite à les secouer ; cela ressemble à une attaque de la ruche par un prédateur, et les effraie. Une fois secouées, elles se méfiaient davantage des échantillons de nourriture à odeur inconnue, alors que leur intérêt pour les bonnes choses connues restait inaltéré. Le choc des secousses aurait donc induit un état émotionnel négatif et un biais cognitif pessimiste. Il ne s'agit évidemment pas d'assimiler les abeilles à des humains, mais... même

¹¹⁸ Melissa Bateson, Suzanne Desire, Sarah E. Gartside, Geraldine A. Wright : *Agitated Honeybees Exhibit Pessimistic Cognitive Biases*, *Current Biology*, vol. 21, issue 12, p. 1070-1073, 21 juin 2011. Présentation vidéo téléchargeable → <http://www.cell.com/current-biology/abstract/S0960-9822%2811%2900544-6?cc=y?cc=y>

des abeilles pourraient montrer des composantes d'états émotionnels humains. Les chercheuses osent le dire ! L'émotion serait une adaptation efficace au danger des prédateurs. Ne nous arrêtons surtout pas de poser des questions pertinentes aux insectes !

Changeons de classe animale. L'origine des céphalopodes, qui font partie des mollusques, remonte à 500 millions d'années : la nuit des temps¹¹⁹. À cette époque, nous avons le dernier ancêtre commun avec eux. Les céphalopodes ont une organisation nerveuse très différente de nous, avec un cerveau central et des sortes de cerveaux secondaires dans les bras. Il est donc concevable que chaque bras puisse s'arranger avec ses problèmes sans forcément passer par le cerveau central. Toutefois, ces animaux ont des yeux puissants, ils se déplacent et évitent des stimulations nociceptives (donc désagréables), ils mémorisent, ils résolvent des problèmes tels que l'ouverture d'un verre pour attraper une proie. L'Union européenne impose, pour l'expérimentation avec des céphalopodes, des procédures d'anesthésie et d'euthanasie. Ainsi, une organisation nerveuse très différente de celle des vertébrés, pourrait très bien arriver à des résultats comparables à la douleur des mammifères, en termes de sensation très désagréable.

¹¹⁹ Les premiers animaux, des mollusques, sont apparus il y a environ 700 millions d'années.

Pour les crustacés, l'existence de douleur était longtemps contestée. L'enjeu économique est en effet immense ! Ces animaux possèdent des ganglions nerveux ainsi que des récepteurs aux opioïdes, ce qui suggère fortement qu'ils peuvent ressentir des perceptions désagréables pouvant être calmées par des opioïdes endogènes, comme cela se passe chez nous. L'existence de douleur est aussi hautement plausible, vu les comportements complexes de protection. Ainsi, une crevette dont l'antenne est badigeonnée d'acide acétique, procède à un toilettage intense de cette antenne. Ce toilettage est nettement réduit lorsque l'antenne a été, au préalable, traitée avec un anesthésique local¹²⁰. La recherche a aussi montré que les crustacés mémorisent des expériences douloureuses, et évitent les lieux où celles-ci se sont produites — même lorsqu'il s'agit d'un refuge très attractif. Bob Elwood résume ses résultats¹²¹ ainsi : « *Les bernard-hermite permutent leur besoin de coquilles de qualité, à la recherche d'abris pour éviter des chocs électriques, alors que ceux qui ont reçu de tels chocs manifestent à long terme un*

¹²⁰ Barr, Laming, Dick et Elwood : *Nociception or pain in a decapod crustacean ?* dans *Animal Behaviour* 75, pages 745-751, 2008.

¹²¹ Robert E. Elwood : *À partir d'expériences sur le comportement, pouvons-nous déduire que les crustacés éprouvent de la douleur ?* dans *Souffrance animale, de la science au droit*, colloque international, Éditions Yvon Blais, 2013.

changement de motivation envers leur coquille habituelle. Exposés aux odeurs de prédateurs, ils sont plus hésitants à quitter leur coquille, même s'ils y reçoivent des chocs. Ces découvertes, qui ne peuvent être expliquées par des réponses nociceptives réflexes, sont au contraire cohérentes avec l'existence d'un ressenti de la douleur.» En effet, les choix que font ces animaux sont nuancés, prenant en compte plusieurs facteurs et plusieurs motivations, telles que la douleur, l'attractivité de la nourriture et la qualité d'un abri. Selon Elwood, toutes les données sont là pour parler de douleur. Il existe d'ailleurs maintenant des appareils pour tuer les crustacés afin qu'ils ne soient plus jetés vivants dans l'eau bouillante. Cela vous surprend ?

Qu'en est-il des amphibiens ? Ils servent de modèle expérimental pour l'étude de la douleur, et notamment des médicaments qui la soulagent. À la place d'animaux «supérieurs».

Sautons aux poissons. Ils ont des récepteurs périphériques qui transmettent la nociception. Ces impulsions arrivent au thalamus, dont fait partie le système limbique, centre émotionnel du cerveau. Une zone nommée pallium est l'équivalent chez eux du néocortex humain. En expérimentation, la réaction d'un poisson à un choc électrique est supprimée par l'administration d'analgésiques. Les poissons possèdent des récepteurs aux opioïdes, et sont donc équipés,

comme nous, d'un tel système endogène permettant d'atténuer la douleur. Selon l'experte Victoria Braithwaite, la fonction de deux zones de leur cerveau antérieur est très proche de l'amygdale et de l'hippocampe des mammifères. Si ces régions sont endommagées, leurs capacités émotionnelles et d'apprentissage sont atteintes ; ils ne trouvent plus leur chemin à travers un labyrinthe et perdent le sens de la peur. Le cerveau antérieur est aussi impliqué dans leur comportement social et reproductif.

Citons Jean-Didier Vincent. Éminent neurobiologiste, il plaide qu'au commencement était l'émotion :

« ... De même, chez tous les vertébrés, le télencéphale est divisé en deux grands domaines, le pallium et le sous-pallium.

Le premier qui forme le cortex des mammifères est ensuite divisé en quatre parties (hippocampe, néocortex, rhinencéphale et claustrum) et le sous-pallium en trois parties (striatum, amygdale et septum). De façon spectaculaire, à chaque nouvelle division du cerveau, celui-ci reste innervé par les voies dopaminergiques. Ce qui veut dire que si chacune des espèces possède une manière propre de se représenter le monde et d'agir sur lui, toutes ont en commun un même système de neuromodulation branché en direct sur l'intérieur de leur corps qui fait que chaque situation

du sujet se voit affectée d'une valeur positive ou négative effrayante ou bénéfique. Ce qui explique, Mesdames et Messieurs, que l'individu étrange et recouvert d'une carapace verte que vous avez devant vous n'est pas très différent sur le plan des émotions que le plus ancien des poissons appelé Haikonichtys mis à jour récemment en Chine du Sud et vieux probablement de 540 millions d'années avec déjà cette tête si réussie qui fait notre gloire de vertébrés.»¹²²

Bien sûr, nous sommes convaincus par ce discours de l'académicien habillé en vert. Mais lisons aussi chez Lynne U. Sneddon comment elle évalue l'aptitude à la douleur des poissons, selon la méthodologie que nous connaissons bien, maintenant. Oui, les poissons ont un système nerveux approprié pour ressentir la douleur. Oui, ils expriment des réponses comportementales et physiologiques spécifiques, telle que l'accélération de la respiration et la diminution de l'activité. Ces comportements sont réduits par l'utilisation de la morphine. Qu'en est-il de la conscience d'avoir mal ? Nous avons déjà vu qu'il est faux de postuler que pour ressentir la douleur un animal devrait disposer de la même anatomie cérébrale que l'humain. Les poissons évoluent

¹²² Extrait de : Académie des sciences, *Séance solennelle de réception des Membres élus en 2003, 15 juin 2004 : Au commencement était l'émotion.* → http://www.academie-sciences.fr/pdf/membre/s150604_vincent.pdf

dans l'eau, ils sont différents. Ils sont incapables de se reconnaître dans un miroir. Mais les poissons cichlidés savent distinguer leur propre odeur de celle des autres poissons et même de parents proches. C'est de l'auto-reconnaissance ! Les poissons réussissent aussi un autre test déterminant : celui de « *payer le prix* » pour accéder à un analgésique. Les poissons qui avaient subi une injection sous-cutanée d'acide acétique ont préféré séjourner dans un compartiment enrichi en analgésique, même si ce compartiment était désertique et donc beaucoup moins attrayant qu'un autre compartiment non pourvu d'analgésique. Après avoir apporté toutes les preuves utiles à l'affirmation que les poissons ressentent la douleur, Lynne Sneddon poursuit sa démonstration en étudiant la peur. Les poissons disposent d'un système nerveux approprié pour ressentir l'émotion de la peur. Ils ont des comportements et des mécanismes d'apprentissage comparables à ceux des mammifères. Leurs réponses comportementales sont cohérentes. D'ailleurs, les méthodes de recherche sur la peur, utilisées chez les rongeurs, servent aussi pour les poissons. Les médicaments anxiolytiques qui réduisent la peur chez l'être humain le font aussi chez le poisson. Les preuves sont lourdes.

Aujourd'hui, la pêche est surtout critiquée pour ses méthodes industrielles, la destruction des milieux, le

gaspillage et l'épuisement des ressources. Elle mérite pourtant, dans ses formes actuelles, d'être radicalement remise en question en raison de sa cruauté¹²³.

Terminons notre tournée zoologique avec les oiseaux. Quant aux corvidés et psittacidés, plus personne ne peut nier leurs performances cognitives proches des primates. Ils utilisent des outils et ont une organisation sociale complexe. Les performances des oiseaux ont surpris parce qu'elles n'entraient pas dans un concept de la phylogénèse où les capacités supérieures seraient liées au développement d'un cortex cérébral de plus en plus volumineux. Suivons Onur Güntürkün, un chercheur brillant dans le domaine de la biopsychologie, fasciné par l'évolution de la pensée. Ses pies se reconnaissent dans un miroir et, lorsqu'elles sont marquées par une tache, elles grattent pour l'enlever. C'est ce qui est classiquement considéré comme une aptitude supérieure de « *conscience de soi* », réservée à de rares espèces comme les primates et les éléphants. Il se trouve que les oiseaux ont des performances équivalentes, malgré leur plus petit cerveau sans néocortex.

¹²³ L'association suisse Fair-fish s'intéresse, au-delà de la préservation des espèces, à la souffrance et au bien-être des poissons. Elle travaille aussi à la mise en œuvre d'un commerce équitable.

Si nous suivons Carolynn Smith¹²⁴, enseignante à Macquarie University, en Australie, même les poulets ont une conscience dite de soi. Ils s'inspirent de ce que font les congénères pour résoudre des problèmes. Ils communiquent entre eux sur les menaces par des prédateurs. L'oiseau de proie est un ennemi particulièrement dangereux, et l'animal qui crie « *danger* » risque de se faire remarquer et happer en premier. C'est pourquoi le comportement d'alerte d'un coq s'adapte finement à son environnement. Y a-t-il un abri non loin ? Est-ce qu'un coq subordonné, proche, pourrait faire l'affaire pour le repas du prédateur ? Y a-t-il une poule à proximité qu'il faut absolument protéger ? Entre cri strident et discrétion, il cherche le meilleur compromis. Le coq, dans sa sollicitude pour les poules, les appelle lorsqu'il a trouvé des friandises. Mais s'il n'est pas le chef du groupe, il vaut mieux pour lui d'appeler discrètement, sinon le coq dominant s'en mêlera. Les poules préfèrent le coq qui leur trouve le plus de nourriture ; le subordonné a toute sa chance. Lorsque ces gallinacés observent l'issue d'un conflit entre deux congénères, ils sont capables d'en déduire quelle sera leur propre position hiérarchique par rapport à chacun des deux rivaux, et ils se comportent

¹²⁴ Carolynn Smith, Jane Johnson : *The Chicken Challenge : What Contemporary Studies of Fowl Mean for Science and Ethics*, Between the Species, 2012.

en conséquence, en se soumettant ou non. Ils savent parfaitement se représenter les autres et s'auto-évaluer dans leur relation à eux. De telles capacités cognitives, bien plus sophistiquées qu'attendu, élèvent les gallinacés au rang des oiseaux très intelligents. Au fond, ce n'est pas étonnant. L'ancêtre sauvage du poulet, la poule Bankiva vivant en petits groupes familiaux dans la jungle, est issu de conditions de vie nécessitant une communication sociale complexe. Il s'avère que ce n'est ni la taille ni la structure du cerveau qui est déterminante pour sa performance, mais la pression environnementale. Une chauve-souris a besoin d'un cerveau petit et condensé parce qu'elle doit le porter au vol. Une baleine n'est pas gênée par son poids.¹²⁵

Une comparaison précise de l'organisation des voies et des connexions des cerveaux, révèle que la connectivité est, chez les oiseaux, quasiment identique à celle des mammifères et de l'homme. Pour Güntürkün, il existe un schéma de construction commun, beaucoup plus profond. Les animaux, avec ou sans cortex, le partagent. C'est dans ce schéma commun que se trouve la clé de la pensée. La plupart des animaux peuvent penser, dit Güntürkün¹²⁶.

¹²⁵ *Ibidem.*

¹²⁶ Dans des interviews télévisés.

En conclusion, il est irrecevable de classer des animaux dans des catégories soi-disant plus ou moins touchées par la douleur, sous prétexte que leur cortex est moins, ou à peine, développé, et que la nociception n'arriverait pas au même stade de conscience. Il est temps de se débarrasser du poids de quelques théories sur la conscience. Comme par hasard, les espèces ainsi sous-évaluées sont exploitées sans pitié, comme les poissons, les « *fruits* » de mer, voire les canards et les oies. Or, la douleur n'a pas besoin d'usinage cortical. L'émotion (archaïque) suffit. L'évitement et la peur en sont des signaux.

Il convient d'être prudent face aux incertitudes. Mais le principe éthique doit s'appliquer sans tergiverser : que l'animal bénéficie du doute !

Arrivés à ce point, s'impose la question de la morale. Quelles sont ses liens avec l'empathie ?

EMPATHIE ET MORALE

Né pas confondre moralité et conventions sociales

L'imagerie cérébrale des jugements moraux est un thème privilégié des neurosciences sociales. En effet, le jugement moral fait partie de la nature humaine. Mais il a aussi été mis en évidence dans des sociétés de singes, qui savent très bien apprécier la réciprocité des services rendus. Les animaux ont une intuition de la *fairness*, c'est-à-dire de l'équité. C'est le cas pour les canidés lors des jeux : le plus fort joue en douceur, afin que le plus faible puisse aussi gagner¹²⁷. La brutalité ne paie pas, si on veut continuer à jouer ensemble.

Quelle relation avec l'empathie ?

Pour que les membres d'une société, qui dépendent les uns des autres, puissent vivre ensemble, il faut qu'ils puissent évaluer et contrôler l'impact de leurs actes sur les autres. Tant que l'empathie fonctionne, l'un ne fera pas mal à l'autre, ce qui permet de s'amuser et de vivre ensemble. Ainsi la socialisation morale est liée à la reconnaissance affective de la détresse des victimes (ce dont les psychopathes sont incapables).

¹²⁷ Ceci est décrit chez Bekoff et de Waal, et tout le monde peut aisément l'observer.

En règle générale, la nature humaine veut que soient condamnés les actes qui transgressent les règles sociales. La recherche en arrive à des différenciations intéressantes¹²⁸.

Ainsi R. Blair et K. Blair distinguent deux types de transgressions de règles sociales qui suscitent des émotions différentes. Ce qu'ils appellent les transgressions morales sont celles qui ont un impact sur d'autres, en l'occurrence les victimes. Par contre, les transgressions de conventions sociales violent les règles de conduite dans la société — par exemple la manière de s'habiller, de saluer, de nettoyer... —, mais ne font pas de victime. Des individus sains font cette différence dès l'âge de 39 mois !

La transgression morale est associée avec la détresse de la victime et induit empathie et sollicitude envers celle-ci. Les auteurs argumentent que l'amygdale¹²⁹, entre autres, joue un rôle dans la moralité en associant

¹²⁸ R. J. R. Blair et Karina S. Blair : *Empathy, Morality, and Social Convention : Evidence from the Study of Psychopathy and Other Psychiatric Disorders*, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes.

¹²⁹ L'amygdale est une structure complexe du cerveau, en forme d'amande, située dans le lobe temporal du cerveau. Elle gère en particulier la peur. Les voies d'entrée lui apportent les informations sensorielles, les voies de sortie déterminent les réactions viscérales liées à la peur. Elle est très connectée à l'hippocampe qui traite la mémoire, et aussi au cortex qui peut contribuer à réguler la peur.

la représentation de la transgression avec la peur ou la tristesse de la victime, bref, ils proposent une localisation anatomique de l'intuition morale — intuition où l'empathie tient sa place, avec comme signal élémentaire l'expression de peur et de tristesse du visage.

Un autre aspect important est le caractère volontaire et intentionnel de la transgression morale atteignant une victime. L'évaluation morale dépend de cette intentionnalité ; un acte accidentel n'est pas jugé de la même manière. Cette différenciation suppose de connaître les intentions et l'état mental de l'acteur, c'est-à-dire une «*théorie de l'esprit*».

Quant aux transgressions de conventions sociales, elles peuvent susciter chez les observateurs (ceux qui voient que «*leurs*» règles ne sont pas respectées), des expressions et des comportements manifestant leur pouvoir et leur colère. Leurs actes de menace ou de répression visent à inciter le transgresseur à mettre fin à la transgression des conventions. Ce message est compris par le transgresseur grâce à une réaction empathique, automatique, émotionnelle, en réponse à la colère. C'est ainsi que fonctionne l'interdiction de transgresser des conventions sociales. L'expression de colère correspondrait à une expression de statut social dominant. Des signaux de statut hiérarchique élevé activent d'ailleurs les mêmes régions du cerveau que les

signaux de colère, entre autres. La neuroscience confirme ce dont on pouvait se douter : les conventions sociales permettent à des individus de rang élevé d'obtenir que les autres fassent ce qu'ils veulent.

Les auteurs de transgressions peuvent signaler leur volonté de se soumettre à nouveau aux règles sociales. Et c'est le cortex préfrontal ventrolatéral qui se préoccupe de cette réconciliation ! Ainsi, les transgresseurs peuvent ressentir et montrer leur culpabilité, leur gêne, leur honte, et ces expressions émotionnelles suscitent à leur tour une réaction empathique des individus observateurs. Cependant la culpabilité est réservée aux transgressions morales. Et que se passe-t-il pour les transgressions envers les conventions ? Notre cortex préfrontal ventrolatéral n'active la gêne et la honte que lorsqu'il y a un public ! Ce qui est cohérent avec la suggestion qu'il ne s'agit au fond que d'histoires hiérarchiques. Nous savons en effet que nos parents les singes trichent quand ils peuvent, et les humains aussi.

Que signifie cette différenciation entre transgression morale et rupture de conventions sociales si nous l'appliquons à l'attitude envers les animaux ?

La transgression morale fait des victimes, c'est sa définition même. Les animaux sont victimes des hommes. Donc il y a transgression morale. De plus en plus d'humains le considèrent ainsi, malgré le fait que

les animaux partent avec un lourd handicap pour faire reconnaître leur détresse.

En effet, c'est l'expression de peur et de tristesse dans le visage de la victime qui signale qu'il y a eu transgression morale. Or les animaux peuvent, certes, mais plus difficilement, exprimer la peur et la tristesse de telle manière qu'une réaction empathique apparaisse chez l'observateur en un rien de temps (40 millisecondes ont été mesurées, entre humains) ; leur visage ne s'y prête pas. Ceci porte d'autant plus préjudice aux animaux que l'apprentissage de la morale se fait justement grâce à l'expression du visage des victimes. L'espèce humaine dans son ensemble est donc insuffisamment équipée pour s'approprier facilement et majoritairement cette sensibilité morale envers l'animal. Il y a besoin d'une sensibilisation culturelle en plus. Il existe au sein de notre espèce une grande richesse et diversité des dons. La perception des émotions animales en est un. La détresse des animaux victimes peut donc se faire entendre, se propager et enseigner, et ceci sur le plan affectif et cognitif, fût-ce par imitation et donc empathie de seconde main, apportant bienveillance et bien-être.

Quant à la transgression des conventions sociales, les animaux sont aussi mal lotis. Justement, de nombreux traitements irrespectueux des animaux correspondent à des conventions sociales : « *on fait comme ça* », et « *il faut*

faire ceci». De telles affirmations suffisent pour attacher, immobiliser, mutiler, isoler, stresser, surmener, terroriser, malmener et rendre malades les animaux, et pour écarter l'idée que les animaux sont des victimes qui souffrent. En effet, il y a souvent contradiction entre la morale et les conventions.

Pourtant, après tout, les conventions sociales ne sont que des inventions issues de supérieurs hiérarchiques. Sont-elles utiles ? Les arguments sanitaires, idéologiques, religieux, esthétiques, économiques, sont légion et sont périssables. Serait-il alors facile de les abolir ? Pensez-vous ! Imaginez le regard en colère du chef et de ses suiveurs. Est-ce à vous de l'affronter, lui et sa majorité ? Avez-vous ce culot ? Plutôt pas... Ceux qui portent les étiquettes de « *chef* » de toute sorte, ne lâchent rien de leur pouvoir. Et surtout, vos collègues et voisins s'en accommodent. Pire : nous sommes, selon les travaux d'Émilie Caspar, biologiquement fragiles au niveau de notre sens de la responsabilité. Il semble que notre cerveau perçoive mieux la relation de cause à effet d'une action préjudiciable à une victime, si cette action est spontanée, et moins bien lorsque l'action méchante résulte de l'obéissance à une autorité.

Ainsi la plupart des conseillers municipaux et des « *petits maires* » convergent vers cet unisson des comportements qui facilitent le « *vivre-ensemble* » des groupes humains. En milieu rural, cela signifie qu'au

sommet de la pyramide des pouvoirs, les syndicalistes agricoles dirigeants interdisent que les systèmes de productions animales soient critiqués et remis en question. Il est plutôt rare qu'un maire s'oppose à un nouvel élevage industriel. On récite le chapelet des signes de qualité, du terroir et de la proximité, et on accepte que tout agriculteur qui a un projet d'élevage intensif se considère comme étant parmi les meilleurs en termes de qualité. Et vive la compétitivité !

Pauvres animaux.

Qu'en est-il au niveau de la science ? Elle aussi est bourrée de conventions sociales. En sciences animales, ses méthodologies sont souvent cruelles et non moins souvent absurdes.

Historiquement, les conventions sociales affichaient que la science doit être neutre, non faussée par des émotions partiales. Ses chantres interdisaient l'empathie envers les animaux, sous prétexte d'*anthropomorphisme*¹³⁰. La « *neutralité* » scientifique, défendue notamment par Pierre Le Neindre¹³¹, longtemps chef de file de la recherche française sur le bien-être animal, proclamait que l'engagement éthique ne relève pas du rôle de la science mais d'un choix sociétal et politique. Cette attitude « *neutre* » a

¹³⁰ Transposition sur l'animal de caractéristiques humaines.

¹³¹ Communication personnelle.

abandonné les animaux aux profits et au cynisme de l'agro-industrie. Ailleurs, des scientifiques respectés se sont regroupés pour défendre activement de meilleures conditions de vie pour les animaux¹³². Les pays anglo-saxons ne partaient pas avec le fardeau d'un concept scientifique cartésien ; la culture philosophique envers les animaux est différente. Par contre leur behaviourisme a eu un rayonnement désastreux, par son interdiction de reconnaître l'émotion. Quant aux pays germanophones, mon impression est que l'expérience du nazisme a plaidé pour l'engagement éthique de la science. En France existe le Réseau Agri-Bien-Être, qui permet la rencontre de chercheurs aux motivations très diverses. Culturellement, il y a eu cumul de cartésianisme avec du behaviourisme, sur la base d'un anthropocentrisme d'inspiration catholique en toute bonne foi, le tout trempé dans un productivisme agricole excité par la libéralisation des marchés mondiaux et tétanisé par les « *contraintes économiques* » qui balaient les paysans... Quoi d'étonnant qu'il soit si difficile d'en sortir par le haut !

Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, la science fait émerger l'empathie en tant qu'objet de recherche et support d'espoir pour l'avenir de l'humanité et de son bien-être. L'empathie est une méthode thérapeutique. Elle est un

¹³² Société Internationale pour la Garde des animaux de ferme (IGN), et *Universities Federation for Animal Welfare* (UFAW).

objectif pédagogique. C'est une nouvelle vision de l'humain. Si la science se met à l'empathie, le volet cognitif de l'empathie s'enrichit. Or la science a admis qu'il n'existe ni apprentissage ni réflexion ni décision qui soit déconnectée des émotions. Renoncer à l'émotion signifie renoncer à l'intelligence.

Valoriser l'empathie est, sinon une garantie, du moins une aide précieuse pour contrecarrer les dérives inhumaines. Car il y a des victimes qu'il faut protéger. C'est difficile. Mais notre biologie le permet.

Engagement social : de la survie du groupe vers une éthique du vivant

Les humains partagent l'empathie avec d'autres mammifères. L'aptitude à l'empathie s'appuie sur des circuits neuronaux qui ont été acquis au cours de l'évolution lors de la transition des reptiles aux mammifères. La description qui suit résume l'article consacré à l'évolution, dans l'ouvrage collectif qui inspire majoritairement ces réflexions¹³³.

Nous savons déjà que l'empathie n'est pas seulement l'affaire des structures cérébrales supérieures, mais

¹³³ C. Sue Carter, James Harris, et Stephen W. Porges : *Neural and Evolutionary Perspectives on Empathy*, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes.

qu'elle concerne les émotions basiques. L'empathie est un outil essentiel de la communication sociale, permettant de comprendre et de savoir ce que ressent l'autre et de prévoir ses actions. Les mammifères ont développé une vie sociale de plus en plus complexe. Il est vital de savoir si l'autre est un ami ou un ennemi, s'il est dangereux ou digne de confiance. S'il y a danger, il faut mobiliser toutes les ressources de l'organisme, pour fuir ou pour se battre, ou — réaction archaïque — se figer, immobile. La réaction archaïque d'immobilisation, d'évitement, et d'arrêt comportemental, est relayée par la partie dorsale non myélinisée du nerf vague, ancienne dans l'évolution. Mais ce mécanisme ne répond pas aux besoins d'une vie en groupe. Dès lors il faut que les individus s'approchent, entrent en contact, se comprennent, puissent entrer en confiance, et coopèrent.

Ainsi les mammifères, en se différenciant de leurs ancêtres reptiles, ont développé un système de régulation qui relie l'interaction sociale aux fonctions vitales de l'organisme, notamment le cœur et la digestion. Ce lien se situe au niveau du tronc cérébral où les nerfs crâniens prennent leur départ. Ces nerfs crâniens accompagnent l'émergence et la différenciation de la communication sociale.

En effet, l'évolution de la tête et de la face des mammifères a conduit à un développement considérable de

l'audition et de la vocalisation. L'oreille moyenne se met en place et détecte bien les fréquences de la voix humaine. Avec leur composante somatomotrice (pouvant être contrôlée par la conscience), les nerfs crâniens innervent l'oreille moyenne, le larynx et le pharynx : c'est la base anatomique de la communication par les sons. Celle-ci devient de plus en plus importante chez les mammifères, et surtout chez l'homme. De même les nerfs crâniens par leur composante somatomotrice gèrent aussi les muscles de la face, et sont donc, chez l'homme, directement impliqués dans l'expression des émotions par le visage. En effet, nous avons déjà vu, dans un chapitre précédent, que chez des mammifères non humains comme chez l'homme, la mimique exprime les émotions. Quant à la perception des voix, la méthode de l'enregistrement de l'activité électrique cérébrale confirme à quel point les autres mammifères sont proches de nous. Ainsi, il a été démontré que les chiens disposent de zones cérébrales spécifiques pour comprendre le sens des sons d'une voix et son contenu émotionnel — qu'il s'agisse d'aboiements ou de paroles humaines¹³⁴. La conclusion à tirer de ce constat est que la capacité sociale à s'entendre est très ancienne, beaucoup plus ancienne que la domestication et la co-

¹³⁴ Travaux d'Attila Andics et de collègues, à l'Université Eötvös Loránd, en Hongrie.

évolution entre hommes et chiens. Elle appartient aux mammifères.

La X^{ème} paire des nerfs crâniens (aussi appelée pneumogastrique) innerve le cœur et les bronches. Il s'agit en fait d'une nouvelle voie nerveuse, d'un nerf vague myélinisé (ce qui signifie qu'il est à conduction rapide), faisant partie du système nerveux autonome (non contrôlé par la conscience) des mammifères. Ce nerf vague myélinisé est un antagoniste du système sympathique adrénergique qui est l'axe du stress et de la mobilisation cardiovasculaire et métabolique de courte durée. Ce système adrénergique accélère le cœur, augmente la tension artérielle, dilate les bronches, fait libérer du glucose dans le sang, afin de mettre à disposition des forces maximales pour le combat ou la fuite. Au contraire, le nerf vague myélinisé agit en faveur du repos, de la récupération et de la communication sociale ; il soulage et calme, ralentit le cœur, met en route les fonctions digestives. Cela représente aussi les effets de l'ocytocine (que nous approfondissons plus loin). En effet, le nerf vague est, entre autres, stimulé par l'ocytocine, et exécute ses missions. Un détail est frappant. Le système gastro-intestinal étant richement innervé, c'est le nerf vague qui véhicule des informations de nos boyaux jusqu'au cerveau. Mais le nerf vague a aussi des terminaisons sensibles sur la peau, transmettant ainsi au système

nerveux central des informations sur des caresses. Kerstin Uvnäs Moberg¹³⁵ fait même le parallèle entre massage externe et massage interne inconscient, par les aliments dans les intestins. La peau et les intestins descendent d'ailleurs des mêmes cellules — l'ectoderme — au cours du développement embryonnaire.

En conclusion, l'ensemble des outils liés aux nerfs crâniens des mammifères constitue un système d'engagement social¹³⁶ dans lequel le visage et le cœur sont reliés. Grâce au nerf vague myélinisé, qui transmet des réactions de calme, et permet le repos et la récupération, la communication sociale peut surmonter les réactions en chaîne de la peur.

Soulignons encore l'importance primordiale et prioritaire de la sécurité, au niveau des émotions et des comportements. En effet, la peur guette partout. Elle doit être rassurée, canalisée, écartée. Les comportements sociaux et la communication, ainsi que les équilibres internes viscéraux, ne peuvent pas fonctionner lorsque sont activés les états

¹³⁵ Karin Uvnäs Moberg : *The Oxytocin Factor. Tapping the hormone of calm, love and healing*, Da Capo Press, 2003.

¹³⁶ C. Sue Carter, James Harris, und Stephen W. Porges : *Neural and Evolutionary Perspectives on Empathy*, dans : *The Social Neuroscience of Empathy*, éd. par Jean Decety et William Ickes, page 171.

neurophysiologiques et les comportements qui relèvent des systèmes de défense contre les dangers.

Les auteurs de l'article qui est notre source, résument qu'il existe trois circuits neuraux pour faire face à d'éventuels dangers émanant des autres. Le plus archaïque reste la position figée, immobile ; nous l'utilisons en dernier ressort. Le deuxième est celui sous-tendu par l'axe cortico-surrénalien du stress : combattre ou fuir. Le dernier arrivé au cours de l'évolution est aussi celui que nous essayons d'appliquer en premier : la communication sociale et l'apaisement, grâce à l'empathie et au nerf vague myélinisé.

Que signifie tout cela pour notre relation aux animaux ? Cela nous met bien à notre place de mammifères sociaux parmi d'autres mammifères sociaux. Comme eux nous avons besoin de pouvoir vivre avec nos peurs, de les surmonter, de coopérer. Comme les animaux nous avons besoin de compréhension et de confiance. Pour eux aussi, les émotions se répercutent au niveau du cœur, de la respiration, de la digestion.

Notre « *système d'engagement social* » peut nous permettre d'aller vers eux sans peur et de coopérer avec eux. Leur « *système d'engagement social* », lorsqu'il s'agit d'espèces grégaires, a pu les conduire à la domestication en reliant leur sort au nôtre.

Terminons ce chapitre sur deux perspectives d'ordre moral.

Nous devons à Jaak Panksepp un brillant renouveau du regard humain sur les émotions des animaux. Nous avons déjà rencontré ce chercheur dans le troisième chapitre. Panksepp balaie souverainement les restes d'une science qui niait les émotions et la conscience des animaux, ou qui se veut agnostique à ce sujet. Pour lui (comme pour d'autres auteurs que nous avons cités) les animaux pensent.

Pourquoi explore-t-il le fonctionnement de leur cerveau ? C'est parce qu'il est convaincu que le fonctionnement des émotions des animaux donnera la clé pour d'abord comprendre les nôtres, que nous partageons avec eux, et ensuite pour traiter les maladies psychiatriques. Ces affections sont caractérisées par le fait que les fonctions cognitives n'arrivent plus à réguler les émotions, en l'occurrence les systèmes des émotions fondamentales, dont il en décrit sept pour le moment, ayant chacune une existence anatomique et fonctionnelle propre. Beaucoup reste à explorer. Pour Jaak Panksepp comme pour tant d'autres, les animaux de laboratoire sont manipulés, opérés, mutilés, pour le bien de l'humanité. Mais il choisit délibérément d'explorer leurs émotions agréables. Il les fait rire. Il est en effet connu pour ses expériences sur la chatouille des rats. Il a aussi démontré combien les jeunes rats ont un

besoin essentiel de jouer ensemble. Espérons que les sacrifices de l'expérimentation leur apportent en retour la reconnaissance définitive qu'ils sont nos semblables. C'est le pari de Panksepp.

Cette reconnaissance est pleinement acquise chez Marc Bekoff, que nous avons déjà rencontré, lui aussi, précédemment. Sa science est empirique et largement ouverte à la richesse des observations anecdotiques. Les animaux ont des psychismes complexes. Il pense avoir observé des canidés avec un comportement changeant, tantôt excité en train de courir beaucoup et tantôt déprimé, ce qui évoque une maladie bipolaire. Il n'exclut pas que de jeunes coyotes, ne sachant pas jouer et restant à part, soient « *autistes* ». Il y a aussi parmi les animaux des « *génies* », dont les performances affectives ou intellectuelles dépassent toute attente.

La conclusion à tirer est claire. Nous, humains, enfants et adultes, avons le droit de vivre dans un environnement qui ne nous rende pas malade, ni physiquement, ni psychiquement, et si nos gènes nous ont fragilisés, nous avons droit à des égards appropriés, empathiques et pertinents. Les animaux qui vivent entre les mains des hommes ont eux aussi le droit de vivre dans un environnement qui ne les rende pas malades, qui leur permette de vivre les émotions positives et qui maintienne les émotions négatives dans des limites serrées. C'est l'aboutissement éthique d'une

recherche qui a prouvé qu'ils sont nos semblables en matière d'émotions.

Une application en termes éthiques est celle proposée par Matthieu Ricard, moine bouddhiste, et par de nombreux thérapeutes, enseignants et chercheurs. Leur perception existentielle est, au départ, l'immense souffrance qui remplit ce monde. Cette souffrance est tellement vaste et intense, que l'empathie envers ceux qui souffrent risque d'entraîner celui qui compatit dans une détresse personnelle. Dans l'enseignement de cette école de pensée, le terme *empathie* est sacrifié pour prendre ce sens triste ; c'est une définition qui fait sens pour lui, mais qui est arbitraire.

Arrive alors un autre terme, réparateur lui, c'est la *compassion*. Matthieu Ricard, dans son livre sur l'altruisme¹³⁷, nous fait rencontrer la compassion dans un laboratoire d'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle. Durant les enregistrements de ses activités cérébrales, il s'était tantôt plongé dans la grande souffrance des autres (enfants dépérissant sans aucune affection dans un orphelinat ou accidentés de la route), tantôt il avait médité sur la compassion « *en s'efforçant de ressentir un puissant sentiment d'amour et de bonté* » envers tous ceux qui souffraient. Les images de l'activité cérébrale engendrée étaient très différentes.

¹³⁷ Matthieu Ricard : *Plaidoyer pour l'altruisme*, Éditions NiL, page 68.

La réaction empathique à la souffrance activait des aires du cerveau corrélées à l'émotion déplaisante de la douleur. La compassion, par contre, éveillait « *certaines aires cérébrales traditionnellement associées aux émotions positives, à l'amour maternel, par exemple* ».

Ces observations ont été largement confirmées par la suite des travaux de recherche de Tania Singer avec Matthieu Ricard. Ainsi deux groupes de personnes ont suivi respectivement un entraînement seulement à l'empathie (dans sa composante triste) pour les uns, et, au-delà de l'empathie, jusqu'à la compassion pour les autres. Dans le groupe dédié à la seule empathie les affects négatifs se sont de plus en plus développés jusqu'à envahir la vie quotidienne. Le groupe de la compassion par contre a bénéficié d'émotions positives, en réagissant par des états mentaux constructifs dans le but de soulager la souffrance. Ne vous inquiétez pas : à la fin de l'expérience, le premier groupe a aussi eu droit à l'entraînement à l'amour altruiste !

L'entraînement à la compassion¹³⁸ n'est ni un luxe, ni une forme sublimée de l'égoïsme humain. D'abord, les émotions positives, l'attitude de profonde bienveillance, la sensibilité et la compréhension pour l'état mental de l'autre, le calme apaisant et le désir de venir en aide, la force d'âme qui ne laisse pas perturber

¹³⁸ Un recueil très riche, sur ce thème, est disponible en ligne → <http://www.compassion-training.org/en/online/index.html>

cette bienveillance quoi qu'il arrive... tout cela est contagieux et diffuse un bien-être qui en soi fait reculer la souffrance. Ensuite, cet entraînement favorise des comportements pro-sociaux et permet probablement de les rendre plus efficaces.

C'est aussi un éloge de la spiritualité bouddhiste. Matthieu Ricard la relie à l'engagement des organisations non gouvernementales (ONG), à l'écologie, à la politique. Il inclut totalement les animaux dans sa compassion. Son message d'optimisme est que la compassion peut s'entraîner, peut s'apprendre, et qu'elle rend les hommes plus heureux. Même des psychopathes peuvent progresser grâce à une formation avisée.

Attardons-nous, pour conclure, sur un constat : le bien-être suscité par la méditation de la compassion, de l'amour altruiste, de la profonde bienveillance, active des zones cérébrales qui sont aussi associées à l'amour maternel.

L'amour maternel. Gardons bien en mémoire la place fondamentale de ce trésor. Nous partageons avec les mammifères et beaucoup d'oiseaux l'émotion fondamentale liée au parentage, ce que Jaak Panksepp appelle *care*, la sollicitude affectueuse. C'est une source d'intense bonheur. C'est devenu le fondement de la spiritualité de la bonté. Oui, les animaux la connaissent. Alors laissons les animaux vivre l'amour maternel, selon

Empathie et morale

chaque espèce, et respectons leurs amitiés. Si nos animaux domestiques vivent dans une ambiance où la bienveillance règne, eux aussi pourront vivre et rayonner le bonheur que c'est, d'être bienveillant.

Comment cela fonctionne-t-il ? Nous allons maintenant, une nouvelle fois, explorer le fonctionnement de notre corps, et plus précisément l'action de certaines hormones.

VIVRE ENSEMBLE

L'ocytocine et la biologie du vivre-ensemble

L'ocytocine, un neuropeptide synthétisé dans l'hypothalamus, a émergé sur terre bien avant les mammifères, puisqu'elle existe chez les poissons¹³⁹, et chez les vertébrés en général¹⁴⁰. Ne soyons donc pas imbus de notre spécificité humaine. L'hormone qui fait de nous des êtres éminemment sociaux fait le même travail chez les rongeurs. Elle rend même monogames certaines espèces qui forment des liens stables pour la vie. Ce sont eux qui, une fois de plus, subissent toutes les variantes des calvaires qu'imaginent les chercheurs pour connaître les supports cérébraux anatomiques et moléculaires de ces liens sociaux, des effets de la séparation et de l'isolement, ainsi que de divers stress sophistiqués et de manipulations de l'attachement.

Kerstin Uvnäs Moberg a publié dès 2003 son livre sur « *l'hormone du calme, de l'amour et de la guérison* »¹⁴¹. Depuis,

¹³⁹ Elle s'y présente sous une forme très légèrement différente. Elle a des effets sociaux chez les poissons, dont la facilitation de l'accouplement monogame. Dans Jaak Panksepp et Lucy Biven : *Archaeology of Mind*, page 42.

¹⁴⁰ Elle est aussi très légèrement différente chez les reptiles.

¹⁴¹ Kerstin Uvnäs Moberg : *The Oxytocin Factor. Tapping the Hormone of Calm, Love and Healing*.

de nombreux travaux confirment sa vision : l'ocytocine correspond à un système hormonal « *anti-stress* », antagoniste du système du stress, même s'il n'est pas toujours facile de discerner des mécanismes d'action pointus au sein d'un organisme agité par d'innombrables interactions hormonales et nerveuses.

Il convient de souligner d'emblée le lien entre ocytocine et opioïdes. Il est hors question d'entrer ici dans les détails de la convergence et de la coopération entre ces deux voies majeures qui conduisent à des émotions de bonheur et de bien-être et qui, ensemble, accompagnent la naissance, le nourrissage et la croissance. Pour donner un petit exemple marginal, le placenta et le liquide amniotique sont riches en opioïdes et, dans la majorité des espèces de mammifères, les femelles, après avoir donné naissance, mangent le placenta, respectivement, lors de naissances multiples, léchant avidement le liquide amniotique qui a un effet antalgique¹⁴².

Prosaïquement, l'ocytocine fait contracter le muscle utérin. C'est une hormone de l'accouchement, et sa forme pharmaceutique est d'ailleurs injectée dans cette indication, notamment pour prévenir les hémorragies de la délivrance par une meilleure contraction de l'utérus. Elle connaît aussi son pic naturel en fin

¹⁴² Sarah Blaffer Hrdy : *Mothers and others*, 2009.

d'accouchement, en l'absence de perturbations. Les conditions sont particulièrement favorables lorsque la femme est au calme, sans lumière forte, gardant son intimité, et qu'elle peut se plonger dans le contact physique avec son bébé et la rencontre de son regard¹⁴³. Selon les thèses de Michel Odent, il faut mettre l'intellect au repos, donc éviter de stimuler le néocortex. Pour cela, il est essentiel de ne pas se sentir observé. Et c'est ce que recherchent tous les mammifères non humains pour mettre bas : ils cherchent un endroit abrité, à l'écart. Cependant les femmes, pour se sentir en sécurité, ont toujours eu tendance à accoucher auprès de leur mère ou d'une personne représentant la mère. Michel Odent interprète ainsi le rôle de la sage-femme : une « *figure maternelle* », « *avec qui on se sent en sécurité sans se sentir observé* »¹⁴⁴.

L'ocytocine commande aussi l'éjection du lait lorsque le bébé tète. Elle suscite une vague de bonheur que les femmes qui la ressentent, en allaitant, ne voudraient pour rien au monde manquer. C'est un flot de joie à aimer son bébé. L'ocytocine n'est pas seule à induire ce bien-être : l'allaitement suscite un taux élevé d'endorphines, la substance « *récompense-bonheur* » du

¹⁴³ Michel Odent : *L'amour scientifique. Les mécanismes de l'amour*, Jouvence Éditions, 2001 (édition française).

¹⁴⁴ *Idem*, page 53.

cerveau. Comme d'habitude, les hormones du corps travaillent en équipe. Quant aux femmes qui n'allaitent pas, elles n'ont pas de soucis à se faire : l'interaction avec le bébé déclenche aussi des flux d'ocytocine.

Pour revenir aux bovins, la vache et le veau bénéficient évidemment de ce même mécanisme. Le veau qui tète stimule l'éjection du lait, par l'intermédiaire de l'ocytocine. Certaines races peuvent difficilement être traitées sans cette stimulation par le veau, tel la race Salers et le zébu. Il n'y a pas à douter que chez les autres mammifères ce flux d'ocytocine est aussi accompagné de bonheur. C'est ainsi que la nature a sécurisé le comportement maternel, essentiel à la survie des jeunes.

Naissance et éjection du lait ne sont pas, de loin, tout ce que sait faire l'ocytocine. Elle est un régulateur qui intervient dans toutes sortes de domaines, à de multiples endroits, au niveau périphérique dans le corps, et au niveau central dans le cerveau (laissons l'anatomie aux spécialistes) où se localisent les sécrétions et les récepteurs d'ocytocine. Il y en a même au niveau du cortex frontal, celui qui traite les informations et les traduit en langage, en pensées abstraites, en projets. Voyons une série d'effets directement mesurés sur les rats recevant des injections d'ocytocine. Les résultats obtenus chez le rat sont cohérents avec les données disponibles chez l'homme.

L'ocytocine calme. Elle diminue la pression artérielle ainsi que le taux de cortisol, considéré comme l'hormone du stress. Elle augmente le seuil de la sensibilité à la douleur. Elle enlève la peur et agit contre la dépression, favorise l'apprentissage, et stimule différentes sortes d'interactions sociales positives, l'amabilité et la curiosité. Elle favorise la guérison : des plaies peuvent guérir deux fois plus vite avec l'application d'ocytocine. L'ocytocine stimule les hormones gastro-intestinales pour améliorer l'efficacité de la digestion, ainsi que la sécrétion de l'hormone de croissance. Elle favorise la croissance et la division cellulaire, et en particulier la croissance de l'embryon. En effet, la reproduction, la naissance, et le soin des petits ont besoin d'une ambiance de calme et de confiance, permettant en particulier une bonne utilisation de la nourriture, tout à l'opposé du stress et de l'angoisse qui gardent toute leur utilité face aux dangers et à l'urgence.

Il peut paraître contradictoire qu'il existe pour l'ocytocine, aussi, un certain effet de stress à court-terme qui, selon Kerstin Uvnäs Moberg, est bien utile pour faire face aux défis sociaux de rapprochement, voire à des exploits comme la mise-bas. Car il ne faut pas se détendre trop tôt ! Mais à long terme — expérimentalement, avec des injections répétées — s'installe ce grand effet de calme et de détente décrit ci-

dessus. L'action anti-stress à long terme nécessite quelque discussion. L'effet ne serait pas directement dû à l'ocytocine, mais à son action via d'autres mécanismes physiologiques qui permettraient d'inverser l'effet de stress du système noradrénergique. Nous les connaissons déjà en partie, puisqu'il s'agit du système nerveux autonome parasympathique dont fait partie le nerf vague myélinisé ou X^{ème} paire des nerfs crâniens. L'ocytocine interagit aussi avec la sécrétion d'endorphines, et, point essentiel, elle régule la sécrétion de cortisol. Sans oublier une activation via l'oestrogène. C'est compliqué mais cohérent !

L'effet antagoniste au stress a été amplement confirmé par de très nombreuses études depuis la publication du livre de Kerstin Moberg. L'«*axe du stress*» part de l'hypothalamus qui adresse sa CRH (*corticotrophin-releasing-hormone*) à l'hypophyse. Celle-ci lâche alors de l'ACTH (*adrenocorticotrophic hormone*) dans le sang, et la corticosurrénale répond en inondant l'organisme de cortisol (ou de corticostéroïdes chez les rongeurs) afin de permettre à l'organisme de répondre à une situation d'urgence. La tension artérielle s'élève, le cœur s'accélère, les réserves de glucose sont mobilisées, l'émotion est vive. Il se trouve que le stress qui affecte l'individu est souvent d'origine sociale, chez les mammifères en général, et tout particulièrement chez ceux qui vivent dans des groupes stables et qui ont des

liens forts et durables avec des congénères et qui sont monogames et fidèles à vie. Ce stress peut être la séparation du « *conjoint* », l'isolement, la déstabilisation du groupe — ce sont des expériences amplement mises en œuvre par des chercheurs sur des rongeurs et des primates, en particulier monogames¹⁴⁵. Il s'avère que cette souffrance sociale est véhiculée par l'axe du stress et conduit à des pathologies psychiques comme la dépression et l'anxiété, mais aussi à une moindre guérison des plaies et à des déficits immunitaires, facilitant des infections et le développement de certains cancers. Ces mécanismes ont en effet été parfaitement démontrés chez les rongeurs comme chez les humains, si proches dans leurs bonheurs et détresses ! Il est quasiment certain que la même chose est vraie pour des animaux de ferme, y compris pour les volailles, espèces aussi éminemment sociales. Il sera essentiel de bien s'en souvenir. En effet, le lien social, la présence des proches, le soutien par des congénères empathiques, atténuent le stress, préviennent la dépression et l'anxiété, accélèrent la guérison et augmentent la résistance aux infections, à l'athérosclérose, à certains cancers. L'ocytocine est le médiateur de ces bienfaits.

Dans quelles situations l'ocytocine est-elle activée ? Au-delà des sécrétions massives lors de l'accouchement,

¹⁴⁵ Adam Smith, Zuoxin Wang : *Salubrious effects of oxytocin on social stress-induced deficits, Hormones and Behaviour*, 2012.

de la tétée, de l'orgasme, l'ocytocine est libérée par de nombreuses stimulations sensorielles non nocives : par l'ingestion d'aliments, la chaleur, le toucher, une légère pression, les caresses de type massage, et la stimulation sexuelle, et même par des odeurs, des sons, la lumière, et le contact des yeux. Des études japonaises ont mesuré des augmentations du taux d'ocytocine corrélées au fait de jouer avec son chien et de le regarder dans les yeux¹⁴⁶. Les animaux traités à l'ocytocine produisent une odeur qui diminue le stress chez d'autres animaux. Sans doute même des pensées et des souvenirs peuvent faire libérer de l'ocytocine.

Au-delà de tous ces effets physiologiques que nous venons d'évoquer, l'ocytocine induit des conséquences comportementales qui, de surplus, peuvent être durables. Les comportements maternels, sexuels, et de manière générale sociaux, sont stimulés. L'ocytocine a un rôle essentiel dans la formation du lien entre la mère et son enfant. Pour une brebis, une injection d'ocytocine conduit à lui faire accepter un agneau qui n'est pas le sien ; à l'opposé, l'injection d'un antagoniste

¹⁴⁶ J. Archer : *Why do people love their pets ? Evolution and Human Behavior*, 1997, 18, pages 237-259. M. Nagasawa, T. Kikusui, T. Onaka, et M. Ohta : *Dog's gaze at its owner increases owner's urinary oxytocin during social interaction, Hormones and Behavior*, 2009, 55, pages 434-441. J. S. J. Odendaal, et R. A. Meintjes, *Neurophysiological correlates of affiliative behaviour between humans and dogs, The Veterinary Journal*, 2003, 165, pages 296-301.

à l'ocytocine empêche la formation du lien, même avec son propre agneau. L'ocytocine joue un rôle dans la fidélité des amoureux, dans les espèces qui connaissent le lien à vie, comme c'est le cas pour une espèce de campagnols : une femelle mise en compagnie avec un mâle s'attachera à lui pour la vie, si elle a reçu une injection d'ocytocine en sa présence. Ce mécanisme justifie, toujours selon Kerstin Moberg, un avertissement aux jeunes filles : une première expérience amoureuse pourrait être plus « *attachante* » que voulue si le piège de l'ocytocine se referme en validant le lien comme avec de la glue.

Lorsque le bébé humain qui vient de naître est posé sur le ventre de sa mère et qu'il cherche le sein, cela entraîne chez la mère non seulement l'éjection de lait, mais dilate les vaisseaux sur son ventre en créant ainsi une bonne chaleur pour le bébé — qui aura les pieds d'autant plus chauds — et un profond bien-être pour les deux. D'une manière plus générale — et cela se démontre chez les singes — le contact ventre contre ventre, peau contre peau, a toute son importance, et induit des effets positifs à long terme.

Quant à une action durable sur les mères, une étude évaluant des traits de personnalité a conclu que des mères allaitantes deviennent plus calmes et ont davantage d'interactions et d'intérêts sociaux, une

tension plus basse, une meilleure efficacité alimentaire, que des mères qui n'allaitent pas.

Un aspect remarquable de cette sécrétion d'ocytocine est son effet d'auto-entraînement. Le *feedback* n'est pas négatif, comme pour la plupart des hormones dont la sécrétion baisse lorsque la concentration augmente, mais positif : l'ocytocine stimule l'ocytocine.

Un chapitre sur l'ocytocine ne peut pas faire l'impasse sur d'autres découvertes plus récentes.

L'une représente un grand espoir, quant à développer une voie thérapeutique pour l'autisme. L'ocytocine améliore en effet les compétences sociales des autistes¹⁴⁷. Les autistes ne savent pas regarder et lire dans les yeux des autres et ont des difficultés pour interpréter les émotions exprimées par un visage. L'inhalation d'ocytocine les aide.

L'ocytocine administrée par inhalation nasale accroît la confiance dans les partenaires. C'est ce qui a été amplement mesuré par des méthodes basées sur des jeux. Il y a là, d'ailleurs, un risque évident de manipulation.

Dans des conditions expérimentales, l'inhalation d'ocytocine favorise les comportements altruistes ; ce fait a été mesuré par l'augmentation des dons à

¹⁴⁷ Travaux d'Angela Sirigu sur l'autisme.

l'UNICEF, après présentation d'une vidéo montrant un enfant en détresse¹⁴⁸.

Mais les études ont aussi suscité une certaine inquiétude concernant des effets différents de l'ocytocine selon qu'il s'agit de relations à l'intérieur du groupe ou de réactions envers un groupe différent. À l'intérieur du groupe, l'administration d'ocytocine améliore la confiance et le dévouement. Mais elle augmente l'agressivité envers un autre groupe dès lors que celui-ci devient menaçant ; il s'agit d'une agressivité défensive, non offensive. Ce fait s'expliquerait par l'évolution ; en effet, il s'agit d'assurer la survie et de réussir la reproduction au sein du groupe auquel on appartient. De même, l'agressivité d'une mère qui défend son petit, peut être exacerbée. Quoi qu'il en soit, cet aspect ambigu de l'ocytocine, dans le sens de l'exclusion des autres, a certes été relativisé par la

¹⁴⁸ M. H. van Ijzendoorn, R. Huffmeijer, L. R. Alink, M. J. Bakermans-Kranenburg, et M. Tops : *The Impact of Oxytocin Administration on Charitable Donating is Moderated by Experiences of Parental Love-Withdrawal*, 2011.

suite¹⁴⁹, mais il existe. L'ocytocine semble aussi favoriser des opinions plus conformistes dans le groupe¹⁵⁰.

Aujourd'hui se pose une question cruciale : comment notre équipement biologique peut-il nous aider à la tolérance entre groupes différents, à construire la paix dans le monde et à lutter contre la misère ? Une étude déjà mentionnée ci-dessus apporte une précision qui peut nous intéresser. L'ocytocine a été administrée à des femmes afin d'étudier le montant des sommes qu'elles donneraient à l'UNICEF. L'ocytocine a augmenté la somme donnée, comparée au placebo, mais pas chez toutes les femmes. Un autre facteur d'influence a été démontré. Les chercheurs ont en effet évalué par un questionnaire ciblé des expériences d'enfance des participantes. La question était de savoir si le père ou la mère avaient sanctionné des comportements ou des mauvaises performances de l'enfant en lui retirant l'affection parentale. Il se trouve que l'inhalation d'ocytocine augmentait le montant des dons chez celles qui n'avaient pas subi ces privations d'amour, alors que l'ocytocine restait inefficace chez celles qui les avaient

¹⁴⁹ Van Ijzendoorn, Bakermans-Kranenburg : *A sniff of trust : meta-analysis of the effects of intranasal oxytocin administration on face recognition, trust to in-group, and trust to out-group*, *Psychoneuroendocrinology*, 2012.

¹⁵⁰ M. Stallen, C. K. W. De Dreu, S. Shalvi, A. Smidts et A. G. Sanfey : *The Herding Hormone, Oxytocin Stimulates In-Group Conformity*, *Psychological Science*, novembre 2012.

subies. Cette expérience, quelle que soit en définitive sa pertinence, montre que des facteurs individuels modifient l'impact de l'ocytocine. L'effet serait d'autant plus pro-social que les personnes se sentent soutenues par des expériences sociales positives. Le fait de se sentir rejeté, ou, pire encore, l'abandon, et les négligences subies en orphelinat, perturbent la régulation par l'ocytocine.

Cette dernière étude attire l'attention sur toute la complexité des effets de l'ocytocine, en fonction des personnes et circonstances. Alors que la facilitation sociale par l'ocytocine dans le cadre de certaines pathologies est incontestée, l'administration d'ocytocine peut aussi, chez des personnes empathiques de nature, induire une hypersensibilité¹⁵¹ aux émotions perçues chez les autres, ou alors tout simplement être inefficace. Il n'y a rien d'étonnant à tout cela.

Intuitivement, nous savons tous que les humains présentent une grande diversité dans leurs compétences et attitudes sociales. Il est important de savoir que des facteurs génétiques modulent aussi ces comportements. Il existe en particulier un gène qui régule la protéine réceptrice de l'ocytocine, donc les récepteurs qui, dans le corps, en captant l'ocytocine, exécutent ses effets

¹⁵¹ Concordia University : *“Love hormone” oxytocin carries unexpected side effect*, dans *Science Daily*, 22 janvier 2014. → www.sciencedaily.com/releases/2014/01/140122112626.htm

biologiques. Il s'appelle OXTR (*oxytocin receptor gene*) et se présente sous deux allèles, le G et le A. Les personnes homozygotes de la forme G exprimeraient davantage d'empathie et de communication sociale que les homozygotes de l'allèle A. Selon l'hypothèse de Kogan¹⁵², il serait possible de se douter intuitivement, et rapidement, du caractère prosocial, gentil, de quelqu'un, en fonction des allèles dont il dispose. Une telle compétence paraît en effet utile pour réussir la vie en groupe. Nous savons tous que ce n'est pas pour autant la fin des tromperies ! Retenons simplement qu'il y a « *quelque chose* » de génétique dans l'expression des compétences sociales et aussi du stress. Méfions-nous de tout raccourci et effet de mode.

Résumons notre cheminement. Nous avons, pas par pas, découvert comment l'empathie est une capacité fondamentale qui nous permet de vivre et de survivre en tant qu'êtres sociaux. À chaque étape de notre démarche, nous avons eu une pensée pour les animaux. Nous avons, au fil de ces chapitres, focalisé notre regard sur les mécanismes neurologiques de partage des émotions, en commençant par l'empathie spontanée, en poursuivant avec l'empathie modulée grâce à des

¹⁵² A. Kogan, L. R. Saslow, E. A. Impett, C. Oveis, D. Keltner, et S. Rodrigues Saturn : *Thin-slicing study of the oxytocin receptor (OXTR) gene and the evaluation and expression of the prosocial disposition*, novembre 2011.

connaissances spécifiques, pour ensuite questionner la morale.

Finalement, le zoom sur l'ocytocine nous a montré comment des flux hormonaux peuvent orchestrer nos relations et nos compétences sociales.

C'est cet être vivant, social et sensible que nous sommes, avec tous ses messagers biologiques, qui entre en relation avec les animaux.

Relations entre les hommes et les animaux

Certains neurones situés dans l'amygdale droite réagissent préférentiellement à des images d'animaux¹⁵³, comparées à des images de visages, de bâtiments ou de paysages ; le fait que les animaux soient dangereux ou sympathiques ne joue pas. Cette découverte serait une preuve de plus montrant à quel point notre espèce a, au fil de l'évolution, été amenée à s'intéresser aux autres espèces. Les animaux étaient importants comme prédateurs ou comme proies... ou tout simplement comme faisant partie d'une communauté naturelle.

¹⁵³ F. Mormann, J. Dubois, S. Kornblith, M. Milosavljevic, M. Cerf, M. Ison, N. Tsuchiya, A. Kraskov, R. Quian Quiroga, R. Adolphs, I. Fried, et C. Koch : *A category-specific response to animals in the right human amygdala*, dans *Nature Neuroscience* 14, 1247-1249, août 2011.

Nous savons tous fort bien que la cruauté y est présente, comme la bienveillance.

Les quelques réflexions qui suivent sur la relation entre hommes et animaux relèvent dès lors d'un parti pris : aimer les animaux. Remercions Claude Béata¹⁵⁴ qui décrit l'amour entre les animaux et leurs propriétaires comme un immense plaisir partagé : c'est ce que cet attachement réciproque a vocation d'être. Béata a l'expérience des réussites et des échecs. Il nous apprend entre autres un petit secret : les mammifères, allaitant, produisent, près de leurs glandes mammaires, une phéromone qui apaise, justement nommée apaisine. Ces molécules sont perçues par l'odorat, mais de manière inconsciente. Il se trouve que la structure chimique de l'apaisine des chiens et des chats est très proche de l'apaisine humaine, alors que celle des herbivores est plus éloignée. La biologie nous gâte.

Parler de la relation homme-animal est à la mode. Il s'y passe quelque chose. Les animaux de compagnie sont soutenus par un nombre croissant de comportementalistes, pour améliorer la communication entre eux et leurs maîtres. Les chiens non seulement chassent et travaillent, mais aussi jouent et dansent avec les humains. Quant aux vaches, les zootechniciens ont découvert qu'elles donnent plus de lait si la relation

¹⁵⁴ Claude Béata : *Au risque d'aimer*, Éd. Odile Jacob, 2013.

avec l'éleveur est bonne. La MSA (Mutualité Sociale Agricole) a enregistré que le nombre d'accidents diminue si les paysans et les transporteurs savent prendre en compte les manières de voir et de réagir des animaux.

Mais l'éclairage le plus poussé de la relation entre l'homme et l'animal, provient peut-être des animaux qui sont engagés comme thérapeutes, ou plutôt comme assistants de thérapie. Ils font l'objet d'une recherche scientifique assidue, portant autant sur la nature de la relation que sur l'effet thérapeutique, démontré. Ce sont des travaux de recherche conduits dans ce domaine qui nous guideront maintenant¹⁵⁵.

Jusqu'ici nous avons essayé de comprendre la fragilité et les échecs de l'empathie envers l'animal. Nous prenons une perspective nouvelle en réfléchissant à l'extraordinaire force du lien avec l'animal.

Comment expliquer l'effet thérapeutique ? Ce sont évidemment les mécanismes biologiques décrits jusqu'ici qui nous apportent une réponse. Mais en plus, nous entrons dans des concepts spécifiques qui portent sur l'attachement en psychologie humaine. Sans nous encombrer ici de l'historique de cette notion, nous

¹⁵⁵ H. Julius, K. Beetz, A. Kotrschal, D. Turner et K. Ulnas-Moberg : *Attachment to pets : An integrative view of human-animal relationships with implications for therapeutic practice*, Hogrefe, 2013, et 2014 pour la version allemande.

rapportons quelques définitions fondamentales issues de la théorie de l'attachement ; celle-ci n'est d'ailleurs pas si théorique, puisqu'elle rassemble aujourd'hui des connaissances de la psychologie, de l'éthologie, de la neurobiologie, de la pédagogie, et surtout de la pratique thérapeutique¹⁵⁶, en particulier, mais pas seulement, avec des enfants. Le principal moteur de la recherche sur l'attachement, sont la souffrance et les difficultés des enfants négligés et maltraités.

L'attachement a lieu entre deux individus. La recherche moderne décrit quatre schèmes différents d'attachement, issus de la petite enfance. Chacun résulte de la rencontre entre deux systèmes comportementaux.

Le premier est le comportement d'attachement qui est typiquement celui du petit enfant cherchant la proximité rassurante de sa mère, de son père, ou d'une autre personne sécurisante. Le but de la proximité est de calmer le stress de l'enfant. Il sait attirer l'attention de la personne de référence et peut compter sur sa sollicitude nourrissante.

Le deuxième système comportemental est le comportement du côté des parents qui maintiennent la

¹⁵⁶ Ainsi l'Observatoire national de l'enfance en danger a produit en 2010 un dossier thématique, coordonné par Nathalie Savard, sur la Théorie de l'attachement, au regard en particulier de l'adoption et du placement d'enfants dans des familles d'accueil.

proximité lorsque l'enfant en a besoin, lorsqu'il est stressé ou en danger. Cela consiste à prendre l'enfant dans les bras, à le toucher, le caresser, lui parler, le nourrir. Face au stress et à la peur de l'enfant, il s'agit d'enclencher des mécanismes nerveux et hormonaux qui calment et qui suscitent du bien-être. Cette personne est appelée *caregiver* en anglais, terme difficile à traduire, puisqu'il s'agit de la personne qui prend soin et qui s'occupe de l'enfant ; il ne s'agit pas de soins médicaux, mais de soins physiques et affectifs, de nourriture, d'attention, de sécurité.

Souvenons-nous des émotions fondamentales que nous avons vu défiler au 3^{ème} chapitre. Nous les retrouvons ici, sous une perspective et avec des mots légèrement différents : l'angoisse de séparation (*panique/ chagrin*) qui n'est que l'autre face du besoin de proximité, et le maternage (*care*). Rassuré et protégé par la figure d'attachement, l'enfant peut aller explorer (*seeking*) et jouer (*jeu*). Derrière tous ces concepts, développés par différents auteurs, se trouve une seule et même réalité biologique.

Voyons maintenant les quatre schèmes comportementaux¹⁵⁷ de l'attachement, selon un modèle issu d'un demi-siècle de recherche sur l'attachement, ce besoin

¹⁵⁷ Il s'agit d'un résumé d'après le chapitre 5.3.6 de : *Attachment to pets : An integrative view of human-animal relationships with implications for therapeutic practice, opus citatum supra.*

de proximité. La définition des schèmes est imprégnée par la méthodologie du classement des enfants dans une des catégories. Celle-ci s'adresse en priorité à des enfants avant l'âge de 18 mois. L'observation des enfants se fait en effet selon un protocole précis de séparation de la figure d'attachement, puis de retrouvailles, dans une salle de jeu. Il s'agit de décrire la relation entre l'enfant et la personne qui s'en occupe.

1. L'attachement de type *sécuré* : il permet aux enfants qui se trouvent dans des situations stressantes, de trouver la proximité, la consolation et le soutien de la (ou des) figure(s) d'attachement. Ces enfants explorent le monde, parce qu'ils se savent protégés. En cas de problème, ils peuvent s'exprimer, parce qu'ils ne doutent pas que la personne d'attachement réagira de manière sensible.
2. L'attachement *insécuré-évitant* : il résulte de l'expérience de rejet que les enfants ont subi de la part de figures d'attachement. Sachant qu'ils n'obtiennent pas de soutien et craignant un nouveau rejet, ces enfants ne recherchent plus la proximité des personnes qui s'occupent d'eux, et évitent de montrer des émotions comme la peur, la tristesse ou la colère. Ils explorent, et c'est ainsi qu'ils régulent leur stress. C'est un fonctionnement adaptatif, organisé.

3. L'attachement *inséure-ambivalent* : il est lié au manque de fiabilité des figures d'attachement. C'est pourquoi les enfants cherchent constamment la proximité de ces personnes, s'accrochent à elles, et demandent de l'attention, au détriment du comportement d'exploration. Parfois ils expriment de la colère. Il s'agit aussi d'un fonctionnement adaptatif, organisé.
4. L'attachement *désorganisé* : il signifie l'écroulement des stratégies adaptatives organisées. Les figures d'attachement n'offrent pas de sécurité, il peut y avoir négligence ou maltraitance ou un autre traumatisme grave (maladie...). Des parties du traumatisme peuvent être coupées de la conscience de l'enfant, comme oubliées, mais pouvant resurgir. Ces enfants essaient souvent de contrôler leur figure d'attachement, soit en la punissant, soit en lui donnant des soins. La peur est forte, et la stratégie de contrôle peut aisément s'écrouler. Mais il se trouve que des enfants qui peuvent s'occuper par exemple d'un petit frère/d'une sœur, s'en sortent mieux.

En face des quatre schèmes d'attachement de l'enfant, sont décrits les différents schèmes¹⁵⁸ de comportement parental (*caregiver*). Logiquement, le

¹⁵⁸ Résumé du même ouvrage de référence, chapitre 5.3.6.

système comportemental, englobant l'attention, l'assistance et les soins de la part de figures parentales, fait écho aux schèmes d'attachement de l'enfant. Il s'agit toujours d'interaction.

Le modèle de soins dit *flexible* caractérise les figures d'attachement d'enfants qui bénéficient d'un attachement sécure. Ces personnes répondent avec sensibilité à la demande de proximité de l'enfant et savent faire la balance entre les besoins de l'enfant et leurs propres besoins. Elles aiment être parents.

Mais certaines figures parentales peuvent mobiliser des mécanismes de *défense* contre la proximité de l'enfant et contre l'activation des comportements de soins affectifs voire physiques. Elles emploient diverses stratégies. Selon le cas, ces mécanismes permettent encore d'assurer une certaine protection de l'enfant, mais ils empêchent l'enfant d'acquérir un attachement sécure. La figure parentale recherche en effet une certaine distance, manifeste un certain rejet, évince ou dévalorise l'importance de l'attachement et des soins, privilégie ses propres besoins et intérêts. La personne concernée peut elle-même, dans son enfance, avoir fait l'expérience de rejet par rapport à ses besoins. Aussi, une certaine attente culturelle poussant à une autonomie précoce des enfants, peut faire des dégâts. Il va de soi, en effet, que tous ces schèmes sont influencés

par des facteurs culturels et marqués par l'histoire individuelle.

Une autre stratégie de défense résulte d'un stress intense, directement lié à l'émergence d'un attachement et d'un comportement parental de soin. Plus l'enfant signale son besoin d'attachement, plus la personne concernée s'enfonce dans le stress voire dans des sentiments de culpabilité. Cela peut conduire à un comportement de proximité et de soins excessif qui fait obstacle à ce que l'enfant explore son monde.

La stratégie de soins est qualifiée de *désorganisée*, lorsque la personne d'attachement est submergée d'angoisse et d'un sentiment d'impuissance. Ceci peut être issu d'expériences traumatisantes. La peur se transmet à l'enfant, dont le besoin de consolation est alors exacerbé, mais toujours insatisfait. Au pire des cas, la personne soignante, au comportement incontrôlé, abandonne, et le risque existe qu'elle néglige voire maltraite l'enfant. Ainsi, l'enfant a peur de plus en plus de cette personne, alors que son instinct voudrait qu'il cherche consolation chez elle.

Mais qu'est-ce que tout cela a à faire avec les animaux ? Restons encore un peu entre humains, avant d'y arriver. Il semblerait qu'environ la moitié, seulement¹⁵⁹, des enfants, bénéficient d'un schème

¹⁵⁹ D'autres parlent de deux tiers.

d'attachement sécurisée. Ils ont beaucoup de chance, parce que le système, en quelque sorte, s'auto-entretient. Le schème d'attachement que le petit enfant a acquis, détermine ses représentations, ses attentes, ses jugements, et ses comportements. Ces enfants peuvent explorer le monde et nouer des contacts avec relativement peu de stress, parce qu'ils savent qu'ils peuvent à tout moment trouver un soutien approprié. En effet, lorsqu'un enfant entre dans de nouvelles relations, avec de nouvelles figures d'attachement, par exemple des enseignants, il applique les mêmes stratégies acquises. Dans le cas où l'enfant a appris qu'il n'y a pas de proximité, pas de consolation, pas de sécurité, s'il s'est senti rejeté, il évitera de prendre le risque d'un lien avec une nouvelle personne. Il est probable que par exemple un enseignant, d'autant plus s'il a fait des efforts de rapprochement envers cet enfant, se sente alors à son tour rejeté et se rétracte, et ainsi le mode d'attachement insécure sera conforté et pérennisé. De même, un enfant qui colle à une personne en demandant de l'attention, voire qui se met en colère, place cette personne dans une situation difficile. Pire, un enfant qui a subi des traumatismes graves aura souvent de grandes difficultés, voire une impossibilité d'en parler, tout en étant incapable d'entrer dans une relation sécurisante. Ainsi, les modes d'attachement insécures font entrer l'enfant dans un

cercle vicieux. Cette problématique dépasse d'ailleurs de loin l'enfance. Toutes les relations humaines, avec des enseignants, partenaires, amis, relations professionnelles, thérapeutes... sont concernées et impactées.

Le rôle des animaux facilitateurs de thérapie est justement d'aider à rompre de tels cercles vicieux. De plus en plus de pratiques thérapeutiques s'appuient sur ce paradigme. Des résultats scientifiques arrivent pour l'éclairer.

En effet, le concept de l'attachement peut s'appliquer à la relation entretenue avec les animaux de compagnie¹⁶⁰. Il est bien établi que leurs propriétaires recherchent leur proximité, et cette proximité leur donne un sentiment de bien-être ; ils trouvent de la consolation auprès d'eux. Ils ressentent du deuil lorsque l'animal meurt. C'est tout particulièrement le cas avec les chiens. 75 % des enfants qui ont un animal, s'adressent à lui lorsqu'ils éprouvent une charge psychique.

Des travaux de recherche ont porté sur la question de savoir si le modèle d'attachement, chez une personne, est le même pour les relations avec des personnes qu'avec des animaux. Le résultat dit clairement : non. Alors que des schèmes d'attachement insécures et

¹⁶⁰ Résumé du même ouvrage de référence, chapitre 7.

difficiles se transmettent et se maintiennent d'une relation humaine à l'autre, la relation à l'animal échappe à cette règle. Par exemple, l'attachement sécuritaire à l'animal est beaucoup plus fréquent¹⁶¹ (82 %) que l'attachement sécuritaire à des personnes (19 %), ceci dans un échantillon de sujets hautement traumatisés.

Les auteurs dont nous suivons l'ouvrage, proposent deux explications pertinentes. Premièrement, le cycle de transmission du comportement insécuritaire est rompu, parce que l'animal ne réagit pas de manière complémentaire, du moins en règle générale. Un chien se comporte de manière spontanée. Il réagit favorablement à la proximité, aux caresses, au jeu¹⁶². Deuxièmement, la personne elle-même ne transpose pas ses représentations et ses attentes négatives sur l'animal, sachant bien que l'animal ne juge pas et ne rejette pas, et que les hommes et les animaux sont, de toute manière, différents.

Or la proximité avec l'animal, le contact corporel avec lui, les caresses, mettent en route la sécrétion d'ocytocine et le système nerveux parasympathique. Ainsi une étude a montré que certains mécanismes physiologiques se ressemblent lorsque des femmes

¹⁶¹ *Ibidem*, chapitre 7.2.1., d'après Julius *et al.*, 2010.

¹⁶² Rajoutons qu'il existe bien des différences de tempérament entre chiens, et que les chiens de thérapie sont choisis pour leur solidité dans l'approche positive.

allaitent leur bébé ou caressent leur chien : la concentration sanguine de cortisol ainsi que la tension artérielle diminuent¹⁶³. Les études sur le rôle de l'ocytocine permettent de supposer que l'attachement insécure est lié à une dérégulation du système ocytocinergique, que ce soit dans le sens d'une suractivation ou d'une sousactivation ; les deux sont observées.

En tout cas, l'approche de l'animal, assistant de thérapie, diminue le stress, génère de la détente et du bien-être, et favorise la confiance. Par une expérience conduite par Beetz *et al.* (2011), avec des garçons entre 7 et 12 ans ayant un attachement insécure voire désorganisé, il a pu être démontré que le contact avec un chien est plus efficace que le contact avec une peluche ou avec une gentille étudiante pour diminuer le taux de cortisol sanguin, hormone du stress. Il y a de bonnes raisons pour supposer que cet effet est lié à l'activation du système de l'ocytocine. Ce nouvel état émotionnel permet dès lors d'aborder une nouvelle relation en laissant un peu de côté le stress et la méfiance acquises.

Dans une toute autre problématique, la thérapie assistée par des animaux s'adresse aux malades d'Alzheimer. Alors que leurs capacités cognitives se

¹⁶³ *Ibidem*, chapitre 8.1.

sont effondrées, l'émotion reste vivante. Le contact avec l'animal réveille des souvenirs des animaux qu'ils avaient, augmente la communication verbale et non verbale, et réduit l'apathie. Il apporte « *un bien-être psychologique et affectif non négligeable chez des patients souvent dépressifs* »¹⁶⁴. L'étudiante qui exprime cela dans son mémoire raconte aussi : « *Même si l'on était convaincu des bienfaits de la TFA (thérapie facilitée par l'animal) et que nos hypothèses étaient fondées, nous ne pensions pas se retrouver face à de tels résultats. Cette expérience [...] a permis de vraies rencontres avec les patients, des rires, de la joie, des confidences, des moments partagés autour et avec le chien.* » Et quel est le principal obstacle à l'introduction de telles pratiques ? Les normes ! Ce cas est loin d'être exceptionnel : l'imposition de normes par une hiérarchie va souvent de pair avec un manque d'empathie. Quelle souffrance n'a pas été infligée au nom de la propreté ! Il était une époque où dans des orphelinats il était interdit de cajoler les enfants sous prétexte d'hygiène ; beaucoup sont morts du manque d'affection.

Les animaux sont importants, en effet, dans la vie. Même voir, uniquement en tant que spectateur, d'autres personnes vivre avec des animaux et en prendre soin,

¹⁶⁴ Leslie Charbonnier : *Thérapie facilitée par l'animal et maladie d'Alzheimer : quels bénéfices pour la communication ?* Mémoire présenté pour l'obtention du certificat de capacité d'orthophoniste, Nice, 2010.

peut rendre heureux, et fasciner. C'est ce que prouve l'énorme succès des émissions de télévision qui montrent des animaux de zoos avec leurs soigneurs. Ces images et ces anecdotes illuminent les journées de beaucoup de personnes âgées, parfois très seules.

S'il est vrai que les animaux peuvent apporter autant de bien-être, est-ce que, dans ce cas, nos agriculteurs-éleveurs ne sont-ils pas les gens les plus heureux du monde ? Tous les jours, ils vivent avec les animaux. C'est d'ailleurs ainsi que Jocelyne Porcher formule son utopie de l'élevage¹⁶⁵ : « *vivre avec les animaux* ». C'est ce qui compte.

Quel est ce besoin de tant d'hommes et de femmes (mais de loin pas tous !) de vivre avec des troupeaux ?

Les agriculteurs sont nombreux à dire qu'ils aiment leurs bêtes. Je crois que, intuitivement, on peut sentir quand c'est vrai, très vrai, ou un peu. C'est dans l'âme. C'est ce qui donne envie de soutenir le métier d'éleveur, de ne pas en désespérer. Mais souvent il est difficile à croire que l'éleveur aime vraiment ses animaux, d'autant plus si cette affirmation fait partie de la litanie syndicale, tant les conditions de vie des animaux sont tristes dans les systèmes de production dominants, mais aussi dans certains systèmes traditionnels. Et, après tout, la destinée c'est l'abattoir. Aussi, les éleveurs se

¹⁶⁵ Jocelyne Porcher : *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*, Éd. La Découverte, 2011.

lamentent beaucoup des contraintes que représente l'élevage en termes de présence régulière, notamment pour la production laitière. La tendance actuelle et la politique officielle consistent à restructurer, donc agrandir les élevages et à les automatiser de plus en plus, en commençant par l'enlèvement des déjections, ensuite l'apport de l'aliment, puis le robot de traite et finalement la surveillance électronique de la croissance, de la santé, et des cycles reproductifs des vaches. Il ne s'agit plus, dès lors, de vivre avec des bêtes, mais de surveiller des machines gérées par ordinateur et suivies en service après-vente. Mais le plus effrayant est le discours hypocrite de la filière viande, puisque, d'un côté, on affirme que « *les éleveurs aiment leurs animaux* », et, de l'autre, la filière fait tout pour exporter des bovins vivants dans les pays du pourtour méditerranéen où, après un voyage éprouvant, générant des blessures graves et de l'épuisement profond, les animaux sont manipulés et égorgés dans des conditions insoutenables¹⁶⁶. C'est par des échanges décrits comme « *virils* » que la profession agricole a accueilli la volonté du président de la Région Alsace d'intégrer le bien-être animal dans sa politique des aides agricoles. Il faut en effet de la « *virilité* » pour envoyer ses bêtes au Proche-Orient et encaisser fièrement le chèque. Les filières

¹⁶⁶ Rapports par CIWF et *Eyes on animals*.

porcines, avicoles, ovines et caprines ne sont, dans leur ensemble, guère plus attentives au sort de leurs animaux. Les progrès quant à l'abattage se font sur pression des directives européennes, jamais sur pression des éleveurs — du moins on n'en entend pas parler, si ce n'est de quelques petits groupes qui se battent pour avoir droit à un abattage mobile à la ferme, et qui voudraient accompagner leurs animaux jusqu'au dernier souffle. Ils sauveraient l'honneur de la profession s'ils étaient plus nombreux¹⁶⁷.

En effet, il y en a qui aiment vraiment leurs animaux. Ils ne voudraient pas changer de métier. Le bonheur, c'est de conduire un troupeau au pré. C'est d'aller à la rencontre des bêtes qui viennent vers vous, en confiance, parce que vous leur êtes agréable. C'est de leur apporter la nourriture. Donner à manger procure une intense satisfaction : nourrir des enfants, servir un repas à table, couper le pain, passer le fromage, tous ces gestes rendent heureux, et les animaux n'en sont pas exclus. Pourquoi l'humanité le ferait, depuis qu'elle existe, s'il n'y avait pas un plaisir à savourer ? Le bonheur, c'est aussi de laisser les animaux courir librement, pour qu'ils puissent eux-mêmes ressentir le

¹⁶⁷ Un tel groupe s'est constitué autour de Jocelyne Porcher. Dans le cadre de cette réflexion, un colloque a eu lieu à Strasbourg en décembre 2013 : *Déshumaniser, désanimaliser : de l'abattoir à la viande in vitro*.

plaisir d'aller brouter et explorer, sous le soleil et la pluie ; cela prouve qu'ils sont sains et vigoureux. C'est de les observer en bon père de famille. C'est de les voir jouer et de partager leur joie. C'est d'avoir réussi à les préserver en bonne santé et avec un bon moral. C'est de les soigner quand ils vont mal, en leur donnant aussi l'affection et le soutien psychique dont ils ont besoin.

Peut-être, pour ces paysans, le contact physique et la proximité avec les animaux, ou simplement leur observation, met en marche leur système à ocytocine. Peut-être peut-il déclencher un état d'épanouissement ressemblant tant soit peu à celui d'une femme qui interagit avec son bébé ? Les papas aussi, quand un bébé arrive dans la famille, se trempent dans une ambiance d'ocytocine qui les rend plus doux. Je n'ai pas connaissance d'études — existent-elles ? — qui porteraient sur le système endocrinien de paysans qui, sincèrement, aiment leurs bêtes. Si vraiment ils éprouvent cette émotion heureuse lorsqu'ils sont proches d'eux et lorsqu'ils les touchent, c'est aussi que, grâce à l'ocytocine et au système nerveux autonome parasympathiques, leur niveau de stress avec son taux de cortisol diminue. Ils sont calmes et contents, et cela se transmet aux bêtes. C'est un cercle vertueux, le fondement biologique d'une bonne relation de confiance.

L'ambiance calme, bienveillante, rassurante, sécurisante, qu'un éleveur crée parmi ses animaux, fait aussi le plus grand bien à leur santé. C'est ce que constate Philippe Caussanel¹⁶⁸, chef d'un service Élevage en Chambre d'agriculture : plus l'éleveur est «zen», moins il y a de problèmes.

Pas d'angélisme. Le troupeau sert d'abord à manger. S'il est grand, et s'il se porte bien, c'est que la faim ne frappera pas à la porte. C'est immensément rassurant, et c'est archaïque. Nous l'oublions, dans notre société où le frigo remplace l'animal. Il faut se représenter ce qu'est la famine. Vivre ensemble et manger — il n'y a pas l'un sans l'autre. Et ce n'est même pas une contradiction. Ouvrons vite encore une parenthèse, celle de la chasse. Nous ne parlons pas ici des instincts qui lui sont associés. Ils ne sont d'ailleurs pas incompatibles avec de l'empathie en d'autres circonstances. Dans les vieux temps, le gibier abondant dans une nature préservée protégeait la famille du chasseur de la faim. Il y a un temps pour la sérénité, dans la nature et dans les élevages.

Or, tant de pressions économiques parfaitement cyniques, des réglementations souvent absurdes, les choix productivistes et capitalistiques de la FNSEA (syndicat agricole dominant), ainsi que de la

¹⁶⁸ Communication personnelle.

Commission européenne, l'encadrement agricole focalisé sur la productivité par heure de travail, par m² de surface, par kg d'aliment... tout cela se rassemble pour casser le calme et pour exacerber le stress.

Les auteurs de l'ouvrage¹⁶⁹ que nous suivons au sujet du lien à l'animal et des interventions thérapeutiques, nous offrent encore une autre hypothèse, fort plausible, sur cet effet de calme qui émane des animaux en général. Dans le passé de notre évolution biologique et sociale, l'espèce humaine était soumise à tous les dangers de la nature, notamment les grands prédateurs et le pire des prédateurs, des groupes humains hostiles. Or les animaux ont une perception de leur environnement (par l'ouïe, l'odorat, la vision), et une vigilance bien plus efficaces que l'homme dont les fonctions cérébrales se sont spécialisées sur l'abstraction, la planification et la gestion de la complexité sociale, au détriment des perceptions sensorielles. Ainsi, l'homme, s'il a à côté de lui un troupeau qui pâture paisiblement, sait qu'il n'y a pas de prédateur qui menace, pas de danger, parce que les animaux veillent. Cette quiétude émane d'un troupeau calme : ni peur, ni stress. Et, une fois de plus, ne l'oublions pas, le chien exerce sa vigilance envers le pire

¹⁶⁹ *Attachment to pets : An integrative view of human-animal relationships with implications for therapeutic practice, opus citatum supra.*

des prédateurs : l'homme hostile. Ce rôle n'est plus la première mission d'un chien de compagnie. Mais, intuitivement, son calme reste un certain gage de sécurité.

Nous partons dans des hypothèses, certes. Il y a des bergers qui ne travaillent pas que pour le chèque que leur procure la vente des agneaux. Ils goûtent sans doute aux opioïdes endogènes et à la paix intérieure que leur procure leur troupeau de brebis pacifiques ; et ils peuvent difficilement accepter la destruction d'une telle sérénité partagée par l'irruption du loup. L'empathie fait mal, lorsque les brebis sont paniquées et blessées par le prédateur. Ce qui est en jeu, c'est alors bien plus que des techniques d'effarouchement et de défense, et que le dédommagement. C'est le bien-être partagé, la sérénité. D'autre part, le loup est un canidé, donc c'est un proche (à pouvoir être confondu) de nos chiens, principaux pourvoyeurs de nos liens affectueux avec des animaux, liens qui peuvent susciter du bien-être comme le font des liens entre humains et parfois même plus facilement. Dans sa meute, le loup vit de liens sociaux. C'est pourquoi le loup est devenu chien. Envers lui, l'émotion est intense.

Hélas, le renard, autre canidé, moins impressionnant que le loup et parfaitement banal, ne bénéficie pas d'une telle vague de passions — or le renard vit en solitaire, pas en meute. Ses descendants n'ont pas noué

de liens de domestication¹⁷⁰ avec l'homme, même si le renard a apprivoisé pour lui le milieu urbain. Il n'a que ses souffrances, sa beauté, son menu riche en campagnols, et ses bébés renards aux grandes oreilles et joueurs, pour toucher le cœur des hommes.

Qu'est-ce qui touche le cœur des hommes ?

Notre évolution dans des temps très anciens a inséré dans nos gènes, comme dans ceux des espèces proies, la peur des prédateurs. Mais la peur d'un abattoir (pour animaux) n'est pas inscrite dans nos gènes, à moins que nous nous laissions, par contagion et grâce à l'information, entraîner par les émotions des animaux, leur peur de l'inconnu, des odeurs, des bruits, des cris, du sang, de la mort, alors même qu'on les empêche de fuir. Ainsi le loup suscite des réactions fortes de la part d'éleveurs, mais en même temps les agneaux et les

¹⁷⁰ Les expérimentations de sélection conduites en Russie ont, en vingt ans, abouti à des renards ayant toutes les caractéristiques de la domestication, ressemblant tant par l'apparence que par le comportement à des chiens. Ces expériences ont été réalisées avec des animaux dans des cages d'usines à fourrure. Cette conduite est inacceptable d'un point de vue éthique, et vise surtout à satisfaire la curiosité humaine branchée sur la génétique. Les vraies domestications de l'histoire ont émergé au fil du vivre-ensemble. Surtout, ce n'est pas en prenant dans les bras un renard, devant la caméra, que des chercheurs/chercheuses pourront se faire passer pour des gens qui « *aiment* » leurs renards, ou pour des éthologues respectables — tant qu'ils acceptent la détention insoutenable, dans des cages, de ces animaux !

brebis prennent la route des abattoirs, la majorité est égorgée sans étourdissement, ou encore ils ont été vendus à des particuliers sans garantie aucune sur les conditions de leur transport et de leur mort, et certains éleveurs se vantent d'avoir trouvé le bon filon pour envoyer leurs brebis de réforme vivantes dans un voyage éprouvant, terrifiant, jusqu'en Turquie où elles seront (à moins de mourir durant le transport) égorgées, sans protection.

Il est temps que de nouvelles peurs émergent dans notre culture. Il est temps que la terreur ressentie par d'autres (espèces) se fasse sentir et entendre au milieu des innombrables « *il faut* », plus faux-culs les uns que les autres. Il est temps que la terreur des animaux nous fasse faire demi-tour dans nos agissements technico-économiques et « *compétitifs* ».

Un troupeau calme dans les prairies respire la paix, le bien-être. Et encore, quels malentendus ! Ainsi un éleveur qui enferme ses animaux dans des espaces exigus, peut se déclarer satisfait de leur bien-être : « *ils sont calmes* », donc tout va bien. Plus ils sont calmes, moins ils bougent, mieux ils grossissent. C'est pourquoi, il n'y a pas si longtemps en Alsace, des techniciens qui sont d'ailleurs encore là, recommandaient aux éleveurs de porcs de baisser la lumière, afin que les animaux soient calmes, en prévention du cannibalisme. Aussi, un veau n'est pas censé sauter, courir et jouer, mais « *être*

calme». Une truie qui dort est heureuse. La joie n'existe plus.

Ce souci de calme, respectivement l'obligation au calme forcé, peut refléter plusieurs choses. Le calme est reposant, c'est vrai. Mais au fond, pour l'éleveur, il s'agit surtout de se simplifier le travail. Les truies pourraient se bagarrer ? Eh bien, on les a attachées, ou fixées, l'une à côté de l'autre, et elles ne bougent plus, donc elles ne se bagarrent plus, les déjections tombent derrière, toujours au même endroit, et le vagin est toujours accessible pour l'insémination.

Une telle situation exacerbe le manque de sensibilité, de discernement et d'empathie, puisque le stress des animaux s'exprime et donc se comprend encore plus difficilement et n'a guère de conséquence directe. En effet, les animaux ne pouvant plus, ou à peine, bouger, soit par fixation soit par entassement, expriment moins efficacement leur désaccord. Tant que la productivité y est le temps voulu, le stress est nié. Mais, banni par la porte, le stress reviendra par la fenêtre, avec ses effets délétères sur la santé et sur l'âme.

Hommes ou animaux, la violence génère des traumatismes. Allons plus loin dans notre relation avec les animaux, plus loin dans la compréhension mutuelle entre espèces. Intéressons-nous à la *Communication*

*NonViolente*¹⁷¹, telle qu'elle est définie par Marshall Rosenberg. Elle enseigne « *le langage et les interactions qui renforcent notre aptitude à donner avec bienveillance et à inspirer aux autres le désir d'en faire autant* ». Nous retrouvons la bienveillance dans les sentiments et dans l'action, et ceci pour un meilleur bien-être de tous. Soulignons cinq qualités essentielles, prises dans la Communication NonViolente, pour constater leur pertinence dans notre relation avec les animaux.

La première qualité, c'est d'être très attentif aux émotions. Nous avons vu à quel point ce sont nos émotions qui nous animent, et que nos émotions sont semblables à celles des animaux. Soyons donc prêts à détecter les nôtres et les leurs, telles qu'elles sont, sans interprétations. Or ce sont bien les interprétations arbitraires et ignorantes, dénuées d'intuition et de savoir empathiques, qui sont à l'origine de tant de souffrances infligées aux animaux.

La deuxième qualité consiste à ne pas évaluer, à ne pas juger. C'est justement ce qui nous libère lorsque nous fréquentons les animaux : eux ne nous jugent pas, ni dans le sens moral ni en termes de performance. Nous, par contre, nous les rendons esclaves de nos

¹⁷¹ Avec cette orthographe, il s'agit d'une marque définissant une méthode et une formation, certifiées par un Institut créé par Marshall Rosenberg.

compétitions, qu'elles soient sportives, économiques ou dans le domaine de la mode.

La troisième qualité cherche à nous faire prendre conscience de l'empreinte culturelle qui pèse sur nos jugements et fige notre langage. Elle nous éloigne de l'authenticité des émotions.

La quatrième qualité apporte les notions de temps, de changement, de diversité. C'est une ouverture de plus pour capter les vrais messages, émotions et besoins du moment, parce que tout évolue.

La cinquième qualité consiste à reconnaître les besoins de chacun. Comme nous l'avons vu maintes fois, le bien-être des animaux émerge du respect de leurs besoins. Si l'animal exprime une émotion, il convient de comprendre le besoin qui la sous-tend, et comment y répondre au mieux.

La Communication NonViolente propose ainsi une extrême sensibilité à chaque émotion et une lucidité tout aussi poussée au niveau de l'observation, de la prise de conscience et de l'expression. Cela paraît exigeant. Il faut de l'entraînement. Et pourquoi ne pas s'entraîner à la Communication NonViolente avec les animaux ? C'est ce que font les comportementalistes canins. Cela pourrait faire partie de la formation des éleveurs. Ils échapperaient à un piège. En effet, les éleveurs qui aiment leurs animaux sont heureux de vivre avec eux, et ce bonheur est précieux. Mais il comporte un risque :

celui de « *se faire plaisir* » sans penser plus loin qu'à soi. Les lapins sont si agréables au toucher, mais enfermés dans des cages. Les vaches entravées, douces et chaleureuses, sensibles aux caresses et au brossage, sont imaginées maternelles envers nous, mais restent fixées à leur place. Leurs petits, enfantés dans la douleur, leur sont enlevés. Le bonheur de vivre avec les animaux est un trésor d'humanité. Mais il a besoin de grandir avec ce questionnement : de quoi ont-ils besoin ? Sinon l'envie de posséder des animaux risque de cacher un gouffre d'égoïsmes.

La violence des coups et blessures est visible, celle de la privation ne l'est pas au premier abord. La majorité des animaux d'élevage sont des innocents enfermés et nourris dans des prisons plus ou moins lugubres, ou, pour les vaches, modernes et lumineuses et moyennement confortables. La violence est habillée par un langage stéréotypé et appauvri. Le langage même doit se reconnecter aux émotions et aux besoins de chacun. Les travaux de Jocelyne Porcher¹⁷² avancent sur cette voie, avec une sensibilité exacerbée, écorchée vive, tant elle voudrait défendre un métier qu'elle aime, le métier d'éleveur. Son ennemi est dès lors, pêle-mêle, tout ce qui évoque l'industrie des productions animales.

¹⁷² Parmi ses livres : *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, 2002 ; *La mort n'est pas notre métier*, 2003 ; *Bien-être animal et travail en élevage*, 2004.

Un nouveau dogmatisme ? Peut-être. Mais si le mot *industrie* véhicule haine, et le mot *paysan* véhicule amour, à quoi bon ignorer les besoins derrière ces émotions ?

Il reste à mentionner un terme qui décrit le bonheur d'être avec les animaux dans l'action : c'est la *complicité*. Elle couvre un vaste champ d'activités : jouer ensemble, explorer, courir, chasser, et même travailler ensemble. Ou tout simplement observer les animaux en toute liberté. Il y a un lien entre l'homme et l'animal. Que cela plaise ou non (dans le cas de la chasse, de la défense...), il peut y avoir une complicité entre homme et chien ; une complicité à la fois extraordinaire et très vulnérable. Le travail ou les loisirs avec les animaux peuvent dériver vers la manipulation et l'exploitation du plus faible, et une violence pas toujours bien visible, notamment dans des concours et exploits sportifs.

Notre bien-être, et globalement le bien-être des mammifères sociaux, est ancré dans les liens bienveillants entre individus. Ce fait est gravé dans notre fonctionnement biologique. Les liens affectifs des animaux ne se résument pas aux liens qu'ils peuvent avoir avec nous, ce sont d'abord des liens entre eux. La préservation des liens bienveillants est radicalement antinomique à tout fonctionnement industriel de masse. L'agro-industrie transforme une matière première vivante en milliers de tonnes de produit. Or chaque animal est un individu. Chaque lien est unique,

et dans ce sens éternel, parce qu'il a existé une fois. Leurs liens et leurs solitudes ne peuvent pas se dissoudre dans les statistiques de tonnages de viande, de litres de lait, et d'import-export. Ces chiffres sont hélas le langage du ministère concerné, de l'Europe, et des filières.

Mais quelle culture a notre société pour parler ainsi ?

Je voudrais, modestement, terminer ce chapitre avec une citation, trouvée par hasard dans une interview¹⁷³ de George Steiner, homme de 85 ans, érudit de lettres classiques et des langues européennes, venu d'une autre époque ; juif né à Paris, émigré à temps et revenu des États-Unis au Royaume-Uni ; tourmenté par la question de savoir comment la barbarie est née dans une civilisation avancée : « *Pendant que, à Munich, on a joué Debussy, on a pu entendre les cris provenant des trains pour Dachau.* » Ni les idéaux humanistes ni les musées et théâtres n'ont été une protection contre l'inhumain. Comment pouvons-nous imaginer qu'une doctrine économique basée sur la compétition puisse dire *Non à la barbarie* ?

Ce vieil homme, pourtant grand maître en langues humaines, dit à la journaliste : « *Je suis très très seul, intérieurement... Je préfère être ensemble avec des animaux qu'avec des hommes. J'ai honte, mais c'est ainsi. Les animaux*

¹⁷³ DIE ZEIT, n° 17, 16 avril 2014, page 45.

restent silencieux. C'est la compréhension totale. Mon chien saura comment était l'interview, il sent chez moi le vibrato de l'Être, je ne peux pas l'expliquer autrement.»

Avant que nous, hommes, seigneurs du monde, n'arrivions sur terre, le vibrato de l'Être était là : l'émotion et la compréhension de l'émotion, la solitude et la compagnie.

Nous, les hommes, sommes arrivés. Les animaux se sont domestiqués avec nous, et nous nous sommes domestiqués avec eux.

Mais parfois nous sommes tentés de croire que nous sommes les bons dieux des animaux. Or les dieux ne sont pas toujours bons. Il faut leur inventer des excuses. La réalité est dure, et elle devient plus supportable en racontant des histoires qui finissent bien.

Oui, gardons l'espoir. L'avenir sera meilleur.

REMERCIEMENTS

Je remercie ma mère qui a toujours défendu l'émotion face à l'intellect. Je remercie ma sœur, ma première et plus précieuse lectrice. Je remercie Jean-Luc pour son amour et sa générosité, et d'ailleurs « *on voit bien qui aime les animaux* ». L'esprit critique de nos filles, Elisabeth et Hélène, m'a permis de clarifier le projet. Je dois à notre fils Cédric mes outils informatiques de travail. Merci également à Marc-Mathieu pour ses encouragements.

Jacqueline Berthon a relu et corrigé la première version de ce manuscrit, elle m'a écoutée et soutenue dans les moments difficiles. Catherine Gries a apporté des remarques qui m'ont été utiles. Je suis particulièrement émue du travail de correction que Helga Wencker a fait pour moi, de sa générosité. Elisabeth Zach, par sa sensibilité pour les animaux et les livres, m'a guidée avec des remarques pertinentes. Merci à Raymond Schirmer pour la richesse de sa réflexion, et à Amélie Chalté pour ses encouragements. Merci pour les conseils et le soutien de Jocelyne Porcher et de Marie-Frédérique Bacqué. Sébastien Rigal apporte sa créativité pétillante et sa compétence au manuscrit. Il m'a laissé croire que la publication a un sens. Il garde le cap de l'action du Collectif Plein Air, lui offre son humour, son sens esthétique, son regard aiguisé sur l'histoire. Que tous les « *cailleboteux évadés* » de leurs porcheries chantent ses louanges, sur les réseaux sociaux et dans les montagnes libres.

Je remercie tous les amis du Collectif Plein Air (collectifpleinair.eu), Erwan Chotard avec son âme de résistant, sa musique, ses masques, Jean-Michel Jedraszak, son courage si efficace, Catherine Schmitt, présente quand il le faut, Bruno Lapetite, Yves Cayla, Françoise Couloudou, Loïc Lemeunier, Daniel Pilc et tous les autres pour leur détermination dans leur

Remerciements

opposition à un certain modèle d'élevage, au nom de valeurs humaines qu'ils ne trahissent pas.

Je remercie Alsace Nature (alsacenature.org), notre fédération, ses présidents, ses salariés, ses administrateurs, ses membres, qui ont toujours porté avec moi cette cause des animaux dans les élevages. Ils ont permis les expériences que nous avons faites, marchant sur une crête parfois inquiétante, entre contestation et dialogue, entre déceptions et frémissements d'espoir au sein de la Région Alsace. Ils n'ont jamais renié la compassion. Les animaux sont entre nos mains, comme la nature toute entière.

Je remercie le « *directoire agriculture* » de France Nature Environnement (fne.asso.fr) qui m'a confié des responsabilités formatrices que j'assume de mon mieux.

Je remercie en particulier tous les professionnels de l'élevage et les scientifiques qui ont accepté le dialogue malgré mes critiques parfois bouillonnantes, et qui m'ont apporté leurs enseignements.

J'espère que la présente contribution au débat public ne soit pas inutile.

Quelques sites web recommandés par l'auteur :

Collectif Plein Air : collectifpleinair.eu

Alsace Nature : alsacenature.org

France Nature Environnement : fne.asso.fr

Et :

CIWF France : ciwf.fr

Welfarm : welfarm.fr

LFDA : fondation-droit-animal.org

OABA : oaba.fr

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. Une vitre froide	7
Aimer les animaux	7
La truie	10
La chienne	13
La vitre froide.....	14
Le bonheur.....	16
Miroir de la science. Un conte.....	18
Le miroir brisé	18
Le miroir recyclé.....	20
Le diable à la campagne	23
La mémoire des enfants.....	27
Les flammes	37
L'épreuve	45
L'application de la science.....	52
Autour des cochons heureux.....	57
Le cœur de glace et la fin du conte	62
La science du bien-être animal	73
Bonheurs et malheurs humains	73
Le bien-être animal défini par cinq libertés.....	80
Les cinq libertés couramment malmenées.....	83
Comprendre les besoins des animaux pour y répondre	97
Sélection et adaptation : le meilleur et le pire	108
Évaluation du bien-être des animaux	124
Sept émotions et un monde meilleur.....	137
Empathie spontanée.....	155
Rencontre avec l'empathie.....	155
Résonner : ressentir pareil en étant distinct.....	162
Quelle empathie spontanée envers les animaux ?	168
Empathie et cognition	180
Connaître les émotions des autres	180
La douleur des autres : être submergé ou aider.....	184
Douleurs animales et errements humains	194

Trébuchements de la science pour le malheur des animaux	226
Avancées cognitives pour un avenir meilleur.....	236
Empathie et morale	252
Ne pas confondre moralité et conventions sociales.....	252
Engagement social : de la survie du groupe vers une éthique du vivant	260
Vivre ensemble	272
L'ocytocine et la biologie du vivre-ensemble.....	272
Relations entre les hommes et les animaux.....	286
Remerciements.....	316
Table des matières.....	319

JOUVE PRINT SERVICES
1, rue du Docteur Sauvé - 53100 Mayenne

Dépôt légal : mars 2016

Imprimé en France